HAL
open science

Ville en tous genres : du militant au politique, quelles sont les solutions pour atteindre l'idéal de la ville partagée ?

Marianne Le Berre

To cite this version:

Marianne Le Berre. Ville en tous genres : du militant au politique, quelles sont les solutions pour atteindre l'idéal de la ville partagée ?. Architecture, aménagement de l'espace. 2018. dumas-02090374

HAL Id: dumas-02090374

https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-02090374

Submitted on 11 Apr 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Ville en tous genres

Du militant au politique, quelles sont les solutions pour atteindre l'idéal de la ville partagée ?

Marianne Le Berre

ÉCOLE D'ARCHITECTURE DE NANTES
TOUS DROITS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Mémoire de Master
Habiter la transition socio-écologique
Réalisé sous la direction de Margaux Vigne et Frédéric Barbe
Ensa Nantes 2018

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Photo de couverture : Me too dans la vraie vie,
Novembre 2017
Marianne Le Berre

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Remerciements

Je tiens à remercier Margaux Vigne et Frédéric Barbe pour leur conseils tout au long de ces 16 mois de travail.

Merci à toutes les personnes qui ont bien voulu accorder du temps à mon mémoire.

Merci à toutes les féministes que j'ai pu lire, rencontrer, écouter.

Merci infiniment à Louisette et à Aurélie pour leur expertise féministe et leur bienveillance.

Merci beaucoup à CLAC pour les échanges et les bons moments.

Merci aux copains et aux copines.

Merci à Jonas.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

« La lutte antisexiste n'est pas seulement dirigée, comme la lutte anticapitaliste, contre les structures de la société.
Elle s'attaque en chacun de nous à ce qui nous est le plus intime et ce qui nous paraissait le plus sûr. »

Simone de Beauvoir

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Projet crocodile - Juliette Boutant & Thomas Mathieu

Rentrer chez soi

Il fait nuit et je rentre chez moi. Il est 4h du matin et je dois regagner mon appartement rapidement pour profiter des heures de sommeil qu'il me reste.

Gare-maritime - Aimé Delrue, un long chemin et bien entendu, il n'y a plus de tram.

J'entame alors ce périple qui m'était presque quotidien à l'époque, longe la Loire par le parking, croise toujours les même prostituées, encore et toujours par les mêmes chemins. J'ai pris l'habitude de garder mon téléphone dans une main, je serre mes clefs dans l'autre, leurs extrémités dépassant entre mes doigts. C'est une petite astuce que j'ai depuis longtemps.

Je frémis dès que j'entends des pas derrière moi, je change immédiatement de chemin dès que je vois un groupe de personne ou même un homme seul arriver dans ma direction. Je fonce au pas de course.

Quand j'y repense aujourd'hui, je trouve ça ridicule. Cette peur de tout et de tout le monde la nuit. J'ai peur de me faire attaquer, agresser, draguer, bref, j'ai peur de toutes les interactions que je pourrai avoir avec des gens. Avec des hommes en fait.

J'ai toutes ces histoires qui remontent, celles de mes copines qui se sont fait agressées, celles que j'ai moi même vécu, celles des journaux qui relatent les viols.

Je me rappelle que ce soir là, un mec d'environ 30 ans a voulu partager un bout de chemin avec moi, il voulait parler. Je me rappelle de la méfiance que je ressentais et de l'ignorance que je lui ai offert en guise de réponse.

Je déteste cette réaction. J'ai l'impression d'incarner tout ce que je trouve horrible dans la société. L'individualisme, la méfiance, la fermeture, l'agressivité.

J'ai à la fois un profond désir de sécurité et un rejet total de la ville dite sécuritaire. Je n'ai pas envie de voir des flics patrouiller, je n'ai pas envie de chemins « balisés » pour rentrer chez moi.

Est-ce de ma faute ? Est-ce la faute de la société qui me dit de ne pas sortir à une telle heure de la nuit ?

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Sommaire

La ville n'est pas neutre - Introduction 13

1 - Usages et accès à l'espace public : Une question de genre ? 23

a I Femmes et villes : Espaces et déplacements contraints 25

Femme d'intérieur 25
Une autre pratique de l'espace public 28
Socialisation 32

b I Peur dans l'espace public 40

Où a t-on peur ? 40
De qui a t-on peur ? 49
Qui a peur ? 52

c I En marge de nos villes 55

Marge sociale : Invisibiliser et se rendre invisible dans les villes 55
Marge géographique : Centre-ville ouvert, banlieues fermées, ruralité inexistante 64

2 - Outils et réactions face à l'inégalité 69

a I « Faire voir » : Occuper l'espace public 71

Marcher dans l'espace public : entre lutte et empowerment 71
Marquer l'espace public : Entre espace médiatique et espaces numériques 92

bI « Soigner » : Baliser, contrôler et sécuriser l'espace public 102

Baliser les espaces 102
Séparer les genres 110

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

c I « Eduquer » : Genderplanning et circulation des modèles 116

Création des modèles et influences 116
Intégrer la participation dans nos villes 129
Former ceux qui font la ville 131

3 - Vers une autre forme de ville 135

a I La ville faite par et pour les femmes 137

De l'utopie... 137
...Au concret 144

b I Faire la ville par le genre ou intégrer le genre dans la ville 154

La ville faite par le genre 154
« La ville inclusive » 164

Le genre, les femmes et c'est tout ? - Conclusion 177

Bibliographie 183

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

La ville n'est pas neutre

Introduction

C'est en Pologne, au cours des manifestations pour le droit à l'avortement que je découvre le militantisme féministe. Dans ce pays d'adoption, je suis frappée par l'ampleur de la lutte, l'occupation massive des centres-villes et la violente répression. Le *Rynek*[1] habituellement paisible change de visage pendant plusieurs jours, cintres à la main et habillées de noir, les polonaises hurlent et marchent, les médias sont omniprésents.
Quelques mois plus tard, en foulant les pavés de Nantes, je tombe sur des inscriptions peintes au sol « Ici une femme a été : Violée, frappée, agressée… ». Une action controversée signée par le collectif RAFU[2] luttant contre les violences faites aux femmes. Les journalistes relaient rapidement cet acte militant.
En quelques mois, j'ai été témoin de ces « occupations » de l'espace public et j'ai été fascinée par la façon dont ces femmes ont réussi à « prendre » la ville.

Depuis le début de nos études, nous apprenons à imaginer et à dessiner des villes où la vie serait meilleure, des espaces plus agréables et des lieux de liberté. Malgré les rêves d'égalité, la ville est aussi le reflet d'une norme sociale où la femme n'est pas l'égal de l'homme. Le nom des rues, le harcèlement, la marche et le vélo encore majoritairement masculins laissent penser que le chemin

1 Rynek : Nom utilisé en Pologne pour désigner la place centrale ou la place du marché
2. Réseau d'Action Féministe Unies (groupe de féministes nantaises faisant des actions dans la rue)

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

est encore long avant d'atteindre l'égalité et le partage concret de l'espace public.

Cependant, dès les années 60 des groupes féministes se forment et décident de lutter pour ne plus être assignés à l'espace privé : la maison. Alors qu'au 19ème siècle apparaissait la figure du flâneur, poète bourgeois parcourant les villes et les chemins, l'espace privé et entretenu est encore le décor de la vie des femmes. Il est alors peu courant pour elles de se déplacer ou même de s'arrêter dans l'espace public. L'unique figure féminine parcourant les rues était bien souvent la prostituée.
C'est au travers de manifestations et d'actes marquants dans la ville que les femmes ont finis par prendre la parole, prendre les lieux, prendre la rue. Des actes tels que celui du « Front des bonnes femmes »[3] ou le « Mouvement de libération des femmes »[4] qui n'hésitent pas à agir la nuit et à faire des collages sauvages dans l'ensemble des villes de Genève et de Paris permettrons aux femmes de parcourir peu à peu les rues et d'y stationner.

Sous l'influence de ces mouvements militants, de premières structures se créent comme le secrétariat d'état à la condition féminine en 1974 sous Giscard d'Estaing. Peu à peu, l'institution s'empare du sujet et cherche, à sa manière, des solutions pour un accès plus égalitaire à l'espace public. Aujourd'hui, un certain nombre de villes européennes se veut inclusif et de nouveaux outils comme les « marches sensibles » fleurissent dans les métropoles européennes.
Alors que d'un côté les militantes marchent pour se « réapproprier » l'espace public, les institutions organisent des marches pour faire « changer » la ville.
Entre sécurisation, recherche de label et quête réelle d'espaces partagés, les villes se redessinent peu à peu sous l'influence du vécu des femmes.

Du militant au politique, quelles sont les solutions apportées pour atteindre l'idéal de la ville partagée ?

3. Front des bonnes femmes : Groupement féministe créé en 1971 à Genève
4. Mouvement de libération des femmes :

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Pour bien saisir les enjeux d'une telle quête d'égalité et d'une telle sollicitation de la parole des femme, il est nécessaire de comprendre en quoi l'usage de la ville n'est pas neutre. Comprendre l'histoire des femmes et leur rapport à l'espace privé et à l'espace public permet de mieux appréhender le sentiment de peur, prédominant dans les villes lorsque l'on interroge celles qui l'arpentent. Cette première porte d'entrée dans le sujet est largement étudiée et détaillée par de nombreux chercheurs, l'apport théorique sera donc important dans cette première partie. Mon propre vécu, en tant qu'étudiante sortant régulièrement, me permet d'aborder le sujet avec mon point de vue, mais il n'est évidemment pas représentatif de toutes les femmes faisant usage des villes.

Les moments de terrains furent essentiel pour le développement de ce mémoire. Ceux-ci se concentrent particulièrement sur les outils, concrets, mis en place par les associations, l'institution ou les chercheurs pour « prendre la ville » ou encourager son partage. La seconde partie de ce mémoire creusera donc la mise en place et l'usage de ces outils. Mon terrain d'enquête se concentre sur Nantes et mon point du vue est bien entendu influencé par mes rencontres et en particulier mon échange avec les associations locales. Que le problème de l'inégalité d'accès à l'espace public soit vécu directement par des femmes, habitantes de Nantes ou indirectement par les élus dans leur recherche de réponses concrètes, des outils sont développés pour occuper la ville, « faire occuper » la ville par des femmes, mais également pour occuper l'espace médiatique.

Toutes les recherches, les parutions scientifiques, les manifestations, les modifications de l'espace public, les publications dans les médias ne sont pas sans conséquences sur nos villes, qui peu à peu changent au profit de la cause des femmes. Durant toute la durée de ce mémoire, j'ai essayé d'analyser les échanges entre militantisme et institution, qui influence l'autre et quelle est la place d'une troisième famille d'acteurs : les « penseurs » et « experts » du sujet ? Que les réponses soient spatiales ou touchant plus au système de fabrication de l'espace, vers quelle forme de ville cheminons nous ?

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Toutes ces préoccupations et leurs impacts sur nos espaces publics sont le reflet d'une nouvelle forme de ville, d'une nouvelle volonté politique : la ville inclusive.

Le sujet de la place des femmes dans l'espace public est une question parmi tant d'autres à convoquer lorsqu'il est question de « faire la ville ». Finalement ce travail est pour moi l'occasion d'observer de plus près les processus de fabrication de nos villes, les influences, les rapprochement, les « rejets ». Le faire avec les « lunettes du genre » est un moyen d'étudier la question.

Il y en a d'autres des moyens, oui, mais le choix du genre ne s'est pas fait par hasard. Ce mémoire est aussi l'occasion pour moi de me plonger dans un sujet qui me tient à cœur depuis très longtemps et qui me donne envie d'agir. Un sujet d'actualité qui plus est, dont l'étude à débuté pour moi au moment du mouvement « Me too »[5] très médiatisé, et se terminant au moment de « Nous tout.e.s »[6], un peu moins relayé.

La question du « genre » n'étant pas nécessairement claire pour tout le monde, commençons par l'expliciter en quelques mots et quelques schémas. Pour bien commencer, comprenons déjà de qui et de quoi ce mémoire traitera...

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

5. #Me too ou #Balancetonporc : Hashtag largement diffusé sur les réseaux sociaux au cours de l'octobre 2017 visant à dénoncer le harcèlement et les agressions sexuelles. Les femmes victimes étaient invitées à témoigner sur les réseaux sociaux et le mouvement pris rapidement une ampleur internationale.
6. #Nous tou.t.e.s : Hashtag un peu moins diffusé, apparu au cours du mois de novembre 2018 dans le prolongement de Me too.

Mary Lattimore and Jeff Zeigler - Le Révélateur

ECOLE N NTES

Sexe biologique

Sexe assigné à la naissance

Féminin

Intersexe

Masculin

Orientation sexuelle

Attirance sexuelle / physique / émotionnelle

Homo

Bisexuel.le / Asexuel.le / Pansexuel.le (etc.)

Hétéro

Identité de genre

La façon dont on se définie / dont on se sent

Femme

Non binaire / Genderfluid /agenre

Homme

Expression de genre

La manière dont on se présente

Féminin

Queer / androgyne

Masculin

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Le genre

De qui va t-on parler dans ce mémoire ?

• Il est important dans un premier temps de dissocier le « genre » du sexe biologique. Comme l'illustre ce schéma, sexe biologique, identité de genre, orientation sexuelle et expression de genre sont quatre catégories bien distinctes.

• Par exemple le fait d'avoir un pénis, peut correspondre au fait de se définir « homme » (identité de genre) et s'exprimer en adoptant les codes physiques « masculins » . Dans ce cas là, notre genre et notre sexe biologique sont liés, mais ce n'est pas le cas de tout le monde.

• Pour le cas précis de mon mémoire, je parlerai de façon assez récurrente de « femmes » et d' « hommes ». Il s'agira plus d'étudier les discriminations que subissent les femmes se définissant comme telles (identité de genre) et se présentant comme telles (expression de genre), indépendamment de leur sexe biologique.

• Tout au long de ce mémoire je me baserai sur des études et expériences vécues et décrites le plus souvent par des femmes cisgenre et la plupart du temps hétérosexuelles. Ce sont les femmes qui s'expriment le plus souvent sur le sujet et, nous le verrons, les plus sollicitées. Cela ne veut pas dire que j'éclipse toutes les variantes de genre de mon mémoire.

• Je suis moi-même une femme cis-genre hétérosexuelle ce qui implicitement m'a poussé à traiter de mon expérience vécu et donc à aller à la rencontre de personnes vivant la même chose que moi.

• La place et l'usage de nos villes par les personnes transgenre pose également question et elles subissent elles aussi le harcèlement et la peur dans l'espace public. Tout comme les personnes non hétérosexuelles l'affichant publiquement.

•Pour résumer, ici le mot femme ne veut pas dire « vagin » mais englobe toutes les personnes se définissant comme « femme ». Toutes ces femmes, dans leur diversité, ont toutes des vécus de la ville différents et n'ont pas toutes consciences des rapports de domination se jouant dans l'espace public, regardons ce sujet de plus près.

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Lexique

Difficile tout ce nouveau vocabulaire ? Voici quelques définitions utiles.

Agenre : Qualifie une personne qui ne s'identifie à aucun genre et qui fait donc partie des personnes non-binaires.

Alliée : Personne se définissant non pas comme porteur d'une cause mais comme allié de ceux qui la portent, soutient les idées, s'éduque, repense ses privilèges, comprend ce qu'elle peut apporter d'utile, ne prend pas la place légitime d'autrui.

Androgyne : Personne dont l'apparence ne permet pas de savoir clairement à quel sexe ou genre il/elle appartient. Expression de genre ne correspondant pas aux codes binaires.

Asexualité : Fait de ne pas ressentir d'attirance sexuelle pour autrui.

Cisgenre : Qualifie une personne dont l'identité de genre est en concordance avec le genre qui lui a été assigné à la naissance.

Culture de viol : Croyances et pratiques sociétales qui justifient de manière insidieuse la maîtrise et la soumission du corps des femmes allant d'attouchements à une agression sexuelle. Exemple: l'idée qu'une femme qui dit non, est au fond, consentante. Le fait de chercher la responsabilité de la victime plutôt que de poser celle de l'agresseur.

Femmage : Hommage fait à une femme.

Féminicide : Meurtre d'une femme, d'une jeune fille ou d'une enfant en raison de son sexe.

Genderfluid : Personne dont l'identité de genre peut varier, naviguant parfois entre les deux identités de genre binaire (femme-homme) et parfois ne correspondant à aucun des deux.

Genre : Lorsqu'on parle de genre, on parle du sexe social, construit socialement par la socialisation, et qui induit certains comportements ou certaines attitudes. Le genre est une notion qui fait référence à une construction politique et sociale de la différence des sexes. Il est interactif et transversal, il opère dans toutes les sphères de la société.

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Intersexe : Personnes nées avec des caractères sexuels (génitaux, gonadiques ou chromosomiques) qui ne correspondent pas aux définitions binaires types des sexes mâles ou femelles.

Matrimoine : Par symétrie avec le patrimoine, héritage culturel issu des femmes.

Misandrie : Aversion pour le genre masculin. Prôné par certaines féministes pour faire face à la mysogynie.

Mysogynie : Aversion ou mépris (d'un homme généralement) pour le genre féminin.

Non-binaire : Personnes dont l'identité de genre n'est ni homme ni femme. La personne non-binaire s'oppose à la binarité de genre et à la hiérarchie des genres qui peut l'accompagner.

Pansexualité : ou omnisexualité, est une orientation sexuelle caractérisant les individus qui peuvent être attirés, sentimentalement ou sexuellement, par un individu de n'importe quel sexe ou genre.

Patriarcat : Est une forme d'organisation sociale et juridique fondée sur la détention de l'autorité par les hommes. (Ce qui est le cas de notre société aujourd'hui, d'après la plupart des féministes)

Queer : Qualifie ce qui n'est pas hétéronormé. Notamment : Gay, lesbienne, transgenre, altersexuel, pansexuel…

Racisée : Personne qui subie des discriminations et des persécutions sur des critères raciaux et racistes.

Safe space : Désigne un endroit permettant aux personnes habituellement marginalisées, à cause d'une ou plusieurs appartenances à certains groupes sociaux ou à leur identité de genre, de se réunir afin de communiquer autour de leurs expériences de marginalisation. Ces espaces peuvent être physiques ou virtuels.

Sexe biologique : Le « sexe » est l'ensemble des caractéristiques biologiques, héréditaires et génétiques : mâle, femelle, intersexe.

Transgenre : Qualifie une personne dont l'identité de genre ne correspond pas au genre qui lui a été assigné à la naissance.

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

An american girl in Italy - Florence - 1971

1

Usages et accès à l'espace public : Une question de genre ?

Si l'on devait donner un définition de l'espace public, on pourrait tout simplement dire qu'il s'agit de l'ensemble des espaces de passages et de rassemblements qui sont à l'usage de tous. Au fil de nos études d'architecture, nous avons le droit à de nombreux cours de sociologie urbaine, nous permettant de comprendre les multiples facettes de notre société, de comprendre les différentes étapes de fabrication de la ville que nous connaissons aujourd'hui, en prenant en compte les réalités économiques et sociales de chacun.

Cependant, bien que ces enseignements soient très larges et qu'ils tentent de nous offrir une ouverture d'esprit, essayant de nous faire comprendre que nous, étudiants blancs de classe moyenne, ne sommes pas représentatifs de l'ensemble de la société, une donnée semble manquante : le genre. La ville, telle qu'elle nous l'est enseignée, est neutre et ce n'est pas l'avis de tout le monde.

Yves Raibaud, spécialiste de la géographie de genre et chercheur à l'université de Bordeaux a consacré une bonne partie de ses recherches au genre de la ville. Celle-ci serait masculine puisque dessinée par des hommes pour des hommes.[1]

En parallèle des écrits d'Yves Raibaud, assez influents dans les études du genre et de l'espace public, les articles se multiplient depuis une quinzaine d'années et la mise en avant du ressenti des

1.. Yves Raibaud, « *La ville faite par et pour les hommes* ». Belin Editeur, 17 mai 2016.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

femmes[2] dans la ville est un des grand objectifs contemporains, les récents mouvements féministes émergents n'y étant pas pour rien.

Bien que les villes se veuillent fluides, accueillantes, partagées, et durables, il suffit de feuilleter les journaux pour tomber sur des cas de harcèlements de rue, de viols ou d'agressions dans n'importe quelle ville de France. Si l'on se fie uniquement aux médias, il parait évident que le nombre de cas de harcèlement se multiplie de façon exponentielle depuis les dernières années. Les sondages et autres recherches mettent en avant que c'est le sentiment de peur qui domine lorsque les « femmes » se déplacent dans l'espace public[3].

Tout cela semble donc récent, une cause mystérieuse se serait abattue sur nos villes françaises, empêchant les femmes d'utiliser l'espace public correctement. Cependant, il suffit de parler avec nos mères ou nos grands-mères pour comprendre que le harcèlement et le sexisme ne date pas d'hier. La légitimité des femmes dans l'espace public semble toujours avoir soulevé des questions et nous tâcherons dans cette première partie de comprendre pourquoi. D'où vient ce sentiment de peur dans l'espace public ? Enfin, nous tâcherons de comprendre qui sont les femmes interrogées et mises en avant dans les médias.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

2. Les études se concentrent principalement sur les femmes cis-genre
3. D'après l'enquête Garance ASBL, première étude européenne sur les violences faites aux femmes. 2009

Femmes et ville : Espaces et déplacements contraints

« Le bizarre, l'étrange, la divine rencontre, le goût parfois sordide, l'ouverture au plaisir, l'espoir, le fol espoir
Toutes ces nuances disent d'abord que la ville est à parcourir, à caresser, à pénétrer comme un corps féminin et que, comme un tel corps, elle possède ses creux et ses points chauds. »
Pierre Sansot, Poétique de la ville (1973)

Femme d'intérieur

La ville pour les hommes

Si l'on se fie aux écrits des poètes et des auteurs ayant fait le portrait de nos villes, il semblerait que celle-ci soit une femme. Une femme que l'on découvre, que l'on charme, que l'on pénètre. Si l'on lit plutôt les écrits des urbanistes et des sociologues de l'urbain, la ville semble être neutre, elle est dépourvue de genre. Mais si l'on considère que la ville est le reflet de notre société et des normes sociales existantes, ne serait-elle pas masculine ?
Cette dernière hypothèse concernant « le genre » de la ville, bien que certainement caricaturale, est celle sur laquelle j'ai décidé de me pencher. Quelques auteurs se sont penchés sur la question de la sédentarisation et de son impact sur les relations hommes-femmes dans la société. Rousseau[1] explique cette différence par la nécessité dans le foyer d'avoir un membre s'occupant des enfants et gardant « la cabane » tandis que l'autre, plus fort physiquement

1. Sophie ou la femme : Œuvres complètes de J.-J. Rousseau, tome II : La Nouvelle Héloïse. Émile. Lettre à M. de Beaumont, A. Houssiaux, 1852-1853 (p. 631-722).

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

(on comprendra « l'homme ») s'en ira à la chasse pour subvenir aux besoins du foyer. Une définition bien archaïque, j'en conviens, mais relativement représentative d'une réalité.

En effet, les femmes dans notre contexte de ville riche européenne, ont toujours été reléguées aux rôles secondaires dans l'histoire, dans la politique mais également dans l'espace de nos villes. Dès les années 70 géographes et urbanistes distinguent deux parties scindant nos villes : les lieux de production (entreprises, espaces commerciaux etc.) souvent dans les centres-villes, et les lieux de reproduction (ici, l'espace résidentiel de la famille) dans les banlieues. Par extension on peut parler ici de séparation spatiale des genres, le rôle des femmes se cantonnant bien longtemps au fait d'entretenir le foyer est donc décrit comme « incompatible » avec ce dessin des villes découlant du « fordisme ».[2]

La parfaite ménagère

Ces femmes entretenant la maison, préparant les repas, s'occupant des enfants ou des personnes âgées de la famille sont presque devenues des sortes d'icônes. Une image banalisée dont la diffusion atteindra son apogée dans les années 50 sous la forme de la parfaite « Housewife ».[3] Avec l'arrivée massive de la société de consommation, les publicitaires comptent bien toucher une cible importe : c'est elle qui détient le pouvoir d'achat de la famille puisque c'est elle qui fait les courses. Cette production importante d'images représentant la femme, grande oubliée habituellement de représentations publiques (peu de statues et noms de rues faisant référence à des femmes) ancre de façon importante dans les imaginaires ce que doit être une femme dite « parfaite ». Les femmes à cette époque sont donc le plus souvent représentée dans la pièce qui leur est dédiée : la cuisine. Les publicitaires se concentrent donc particulièrement sur la promotion de produits électroménagers ou alimentaires.

Cette aire « moderne » est également synonyme de nouveaux espaces et d'architecture. Les grands ensembles se développent

2. Sandra Huning, « Intégrer le genre à la planification urbaine - Métropolitiques ».
3. Camille Robert, Toutes les femmes sont d'abord ménagères. Histoire d'un combat féministe pour la reconnaissance du travail ménager. Montréal, Éditions Somme toute, Coll. « économie politique », 2017, 178 p.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ainsi que les pavillons. Chaque cellule familiale possède sa propre cuisine, sa propre salle de bain, sa propre machine à laver. L'individualisme se développe considérablement et les femmes, contraintes toute la journée dans leur rôle de ménagère, se retrouvent seules avec elles-mêmes ou tiennent compagnie aux enfants. Cette sphère familiale est décrite comme un réel asservissement des femmes et sera massivement remise en question avec les utopies féministes que nous étudieront à la fin de ce mémoire.

Afin de décortiquer les liens familiaux et la place dont disposent les femmes, Mauss théorisa autour de la notion de « don » au sein de l'espace familial[4]. Selon lui, le fondement des relations familiales se base sur la gratuité des échanges ce qui est le contraire du monde traditionnel du travail. Cette théorie explique donc en quoi le travail féminin au sein du foyer fut et est toujours si mal considéré. Il n'est tout simplement pas considéré comme un travail.

Les femmes représentant tout de même une base importante dans laquelle venir puiser pour faire fonctionner l'économie, peu à peu le « travail féminin rémunéré » se banalise bien que celui-ci se

4. Marcel Mauss, Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques, Presses universitaires de France, coll. « Quadrige Grands textes », 2007, 248 p

Sorcières

Les sorcières, ces figures qui font peur aux enfants et qui inspirent les féministes. Ces femmes puissantes faisant frémir les hommes et longtemps chassées incarnent une représentation féminine assez peu commune. Les sorcières sont des femmes seules. Elles ne sont ni sous la tutelle d'un père ni sous celle d'un mari. La plupart n'ont pas d'enfants et ne joue donc pas le rôle de « mère ».

La chasse de ces femmes dans nos villes les obligent à s'exclure et rappelle qu'elles ne correspondent pas à l'image de la femme « normale ». Ces femmes étaient souvent guérisseuses et maîtrisaient l'avortement,ce sont des féministes avant l'heure.

Mona Chollet dans *Sorcières, la puissance invisible des femmes,* offre une belle description de ces femmes encore si mal perçues aujourd'hui, allégories des «féministes», ces femmes sont «méchantes» et «colériques», bien loin de ce que « doit être » une femme : Douce et gentille.

Couverture de « Sorcières »
Mona Chollet

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

La femme gelée

« Depuis le début du mariage, j'ai l'impression de courir après une égalité qui m'échappe tout le temps.
Reste la scène. La bonne scène. Qui mime tout. La révolte, le divorce. Remplace réflexion et discussion. La dévastation d'une heure, mon soleil rouge dans ma vie décolorée. Sentir monter la chaleur, le tremblement de rage, lâcher la première phrase insolite qui démolira l'harmonie. « J'en ai marre d'être la bonne ! ». Dire dans le désordre cette grossièreté qui le répugne : Que cette vie est conne. Plutôt crever que de ressembler à sa mère. Mais il viendra le temps où je me l'interdirai, la scène. A cause du petit. Tu n'as pas honte devant lui ? La dignité : La soumission ça veut dire. Un père ferme et une mère qui ne pipe pas mot, très bon pour la tranquillité des enfants. »

Annie Ernaux[1]

1. Ernaux, Annie. La femme gelée. Paris: Gallimard, 1987.

cantonne encore à des aspects qui semblent puiser dans les « savoirs-faire » féminin : s'occuper des autres. On y retrouve alors « le don » dont elles ont l'habitude de faire preuve au sein du foyer. On peut encore voir aujourd'hui que les métiers autour du « care » : enseignante, infirmière, secrétaire, coiffeuse, sont majoritairement féminins.

Tous ces aspects participent et semblent expliquer cette assignation à l'espace privé dont sont victimes les femmes. Mais qu'en est-il aujourd'hui ? Toutes ces théories semblent quelques peu éloignées des réalités auxquelles nous sommes confrontées aujourd'hui en tant que femmes... Avons nous réellement le sentiment d'être cantonnées à cette image de « femme d'intérieur » ?

Une autre pratique de l'espace public

Le flâneur et la prostituée

Finalement si les femmes sont supposées passer la plupart de leur temps à l'intérieur, qu'en est-il du temps qu'elle passent dans l'espace public ?
La sphère publique, qu'elle soit urbaine ou politique fut complètement ôtée des mains des femmes. Pas de noms de rues, un droit de vote tardif, le statut de citoyenne à part entière leur fut longtemps refusé. Face aux

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

statues d'hommes, aux noms de places et de rues masculins, à l'usage massif des espaces publics par des hommes, quelle place pour les femmes dans l'espace public ?

Rebecca Solnit dans « l'art de marcher »[5] décrit ses expériences de marche tout autour du monde, tout en écrivant sa propre analyse des villes et de ce mode de déplacement. Elle évoque sa situation de femme dans l'espace public. Alors que la ville est l'espace de l'anonymat, « l'homme de la rue » est un « monsieur tout le monde », alors que « la femme de la rue » est une prostituée. La simple expression « femme publique[6] », bien qu'un peu passée, fait état de l'anormalité de la présence prolongée des femmes dans l'espace public. Dans une brève analyse historique, Solnit explique que jusqu'au XXème siècle peu de femmes empruntent la ville par plaisir, si l'on était une femme dans la rue, c'était pour le travail. On se mettait alors à la disposition des hommes pour vendre son corps. Malheureusement, alors que beaucoup d'auteurs de l'époque ont laissé des traces de leurs balades et flâneries poétiques en ville, peu de femmes et encore moins de prostituées ont pu en faire autant.

Il nous reste cependant des traces de l'usage « genré » des villes, des écrits laissés par des hommes évidement, assez explicites quant à la place des femmes. On peut tout simplement se plonger dans des poèmes aussi classiques que ceux de Baudelaire. Dans son « spleen de Paris »[7], il décrit à travers ses poèmes ses déambulations dans les rues de la capitale, les personnages et le quotidien de l'époque. Baudelaire se positionne alors comme un « flâneur », une figure poétique qui parcours les villes sans se poser de question, en observant le quotidien avec une certaine légèreté. Les femmes évoquées ne sont alors que celles qu'il va suivre pour essayer de les charmer (le harcèlement de rue, nouveau, vraiment ?) ou celles qu'il ira voir dans les bordels faute d'avoir été satisfait par les premières. En somme, dans ces portraits du quotidien la femme est une sorte de produit consommé, une silhouette mystérieuse, rare et aguichante mais jamais actrice dans l'espace public.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENTS SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

5. Solnit, Rebecca, et Oristelle Bonis. *L'art de marcher*. Arles; Montréal: Actes Sud, 2004.
6. Femme publique : (vieilli) Synonyme de prostituée
7. Baudelaire, Charles. *Fleurs du Mal, Le Spleen de Paris*. Le livre de poche, 2003 (parution initiale 1869)

Yves Raibaud

Yves Raibaud, premier nom sur lequel je suis tombée lorsque j'ai commencé mes recherches sur le sujet. Je crois même que le premier article que j'ai lu venait de lui. Ce spécialiste de la géographie du genre compte de nombreux articles à son actif et surtout un ouvrage faisant référence dans le domaine : *La ville faite par et pour les hommes.* Ses écrits sont nombreux et se portent surtout sur le dessin des villes pour les hommes (équipements sportifs particulièrement), le harcèlement de rue et la « ville durable et les inégalités ».

Souvent cité par les pouvoirs publics lors de leurs actions en faveur l'égalité femme-homme (notamment par Nantes), il ne faut néanmoins pas oublier que de nombreuses chercheuses femmes ont également écrit sur le sujet et sont souvent allées plus loin. Faire le constat des inégalité est un pas premier par mais il nécessaire de voir plus loin.

Toujours peu de femmes dans nos villes

Revenons vers des réalités plus contemporaines et recentrons nous sur la ville au cœur de laquelle j'ai moi même eu la chance de « flâner » : Nantes. Cette position « secondaire » dans l'espace public, le numéro 279 de *Nantes passion* en fait le constat[8]. Alors que le conseil de la nuit et de l'égalité femme-homme se réunissent pour chercher des solutions aux problèmes de la vie nocturne nantaise, il font également le constat d'une inégalité de pratique et de représentation des femmes. Sans oublier de mettre avant leur plan d'action pour l'égalité femme-homme de 2015 à 2020, des chiffres sont mis en avant : 25% des femmes nantaises se seraient faites agresser à Nantes et elles se feraient 6 fois plus interpeller dans l'espace public que les hommes alors même que les chiffres prouvent qu'elles y sont minoritaires.

Yves Raibaud, tente d'expliquer et de mettre avant ce manque de représentation dans l'espace public et les pratiques différenciées dans les villes. Selon lui, les villes dessinées par les hommes ne sont pas adaptées aux femmes. Si les femmes sont plus souvent impliquées dans des activités ou des

8. Numéro 279 de Nantes Passion par Nantes métropole (Février 2018) : *Quelle place pour les femmes à Nantes ?*

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS À DROIT D'AUTEUR

professions qui sont proches du « don » et du « care[9] », elles sont menées à devoir transporter les enfants et les personnes âgées dans les villes, leurs corps se voient alors « augmentés », prolongés par la poussette, par le fait de tenir une autre personne ou même de porter un autre être-humain dans son corps[10]. De par sa nature même donc, la femme aurait une autre pratique de l'espace public, espace qui ne lui est pas dédié puisque fait par les hommes pour « l'intérêt général » (c'est à dire pour les hommes, genre dominant). D'après les études menées à Bordeaux par l'équipe d'Yves Raibaud, les femmes utiliseraient plus souvent la voiture pour pouvoir répondre aux besoins du foyer mais également pour des questions de sécurité, sujet récurrent lorsqu'il s'agit de parler des femmes et de leurs pratiques de l'espace public. Toujours pour des questions de sécurité, les femmes se déplaceraient moins la nuit et auraient plus tendance que les hommes à se déplacer en groupe. La pratique du vélo quant à elle reste majoritairement masculine. Lors d'entretiens menés à Bordeaux par Florianne Ulrich en 2013[11] certaines femmes évoque la pression de devoir être physiquement « impeccable » au boulot et l'incompatibilité avec l'usage du vélo :

« C'est vrai, les gars ils n'ont pas ce problème là, parce que même s'ils doivent bien présenter, il peuvent quand même sauver un peu leurs habits [...] Une femme par exemple, elle prend le vélo, elle arrive ruinée, tu fais quoi ? Ou alors faut prévoir deux tenues ».

Pratiques sportives

Cette distinction factuelle d'usage de l'espace public par les mobilités notamment, se traduit également dans les pratiques sportives. Concernant le vélo toujours, lors d'une étude menée par David Sayagh[12] les jeunes filles interrogées au sein d'un collège révèlent ne pas aimer le BMX et les pratiques « acrobatiques » liées au vélo. Mais elles témoignent néanmoins d'une certaine

9. «Care» : De l'anglais «s'occuper» terme souvent utilisé pour définir les pratiques professionnelles associées aux femmes.
10. Anne Fournand, « La femme enceinte, la jeune mère et son bébé dans l'espace public », Géographie et cultures, 70 | 2009, 79-98.
11. Mémoire de master 2 de géographie de Floriane Ulrich
12. 101 entretiens semi-directifs avec des adolescents de 17 ou 18 ans mené à Strasbourg et Montpellier.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS A LA PROPRIETE INTELLECTUELLE

affection pour ce moyen de transport qui permet une plus grande autonomie par rapport aux parents (plus rassurés de savoir leur fille sur un vélo qu'à pied, le vélo permettant de s'enfuir rapidement en cas de danger). Lorsque l'on pense aux espaces sportifs dans nos villes on imagine assez rapidement les stades, les skateparks ou city-stades souvent présents dans les centres-villes ou occupant une place assez importante. Ces espaces sont majoritairement utilisés pas des hommes, des jeunes garçons à l'heure actuelle alors que les espaces de sports plus souvent pratiqués par les filles ne sont que peu mis en avant ou en lien avec l'espace public (danse, natation, gymnastique...). Ce n'est pas un simple favoritisme basique mais on peut l'expliquer en partie par le désir des pouvoirs publics de calmer la « violence » des jeunes. « Les jeunes » ici signifie « des jeunes garçons ». Encore une fois, l'image douce des femmes les rattrape, les filles « sont plus calmes, plus responsables » alors qu'il faut canaliser l'énergie des garçons de façon socialement acceptable[13].

Toutes ces différences de pratiques découlent au final d'une culture et d'une éducation globale genrée et sexiste imposant aux filles et aux garçons des codes, très tôt, dès l'enfance.

Socialisation

Socialisation primaire : Enfance

Finalement cette culture et cette éducation qu'on inculque aux enfants est une sorte de serpent qui se mord la queue. On essaye de contrôler la violence des garçons et de protéger les filles de cette violence, ce qui ancre un rôle déjà prédéterminé.
Bien que ce soit une théorie essentialiste tout de même partagée par quelques penseurs de la question, je ne pense pas que les filles soient par nature plus sages que les garçons. Cette pensée peut être difficile à déconstruire. J'ai moi-même été éduquée à penser que j'étais plus faible, plus calme, plus timide, plus mature que mon frère.

La socialisation est l'ensemble des processus par lequel les enfants vont intérioriser les valeurs, les attitudes et ce que la société

13. Yves Raibaud, « *La ville faite par et pour les hommes* ». Belin Editeur, 17 mai 2016.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS A LA DROIT D'AUTEUR

Les cahiers d'Esther - Riad Sattouf

« Je sais pas trop quoi raconter sur les garçons, à part qu'on leur parle pas. Justement parce que c'est des garçons ! En gros, ils sont cons. Les filles c'est ici, les garçons eux ils jouent tout là-bas. Les garçons c'est méchant et très con. Les garçons ça doit être méchant, c'est normal, c'est la vie, c'est les garçons. »

Debout ! Une histoire du MLF

« Quand je sors, sur tous les murs c'est encore notre cul qu'on colle en l'air. Marre, c'est partout la même chose. Paroles qui me restent en travers de la gorge. Et maman, méfiance me répète-t-elle, méfiance. J'en ai marre de raser les murs en marchant, c'est vrai que j'ai peur et ma passivité je ne la supporte plus... »

1980

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
AU DROIT D'AUTEUR

attend d'eux. La socialisation dite primaire est celle inculquée par nos parents, par notre éducation, par l'école[14]. C'est ce que l'enfant va intégrer du fait qu'il soit né fille ou garçon. Bien souvent cette éducation se fait avant même que l'enfant soit né, puisque les parents ont déjà des attentes, ils vont projeter leurs propres considérations de ce que doit être une fille ou un garçon. C'est cette éducation qui va créer les premières restrictions physiques, et les premières constructions genrées chez l'enfant. C'est la peur sexuée qui guide à ce moment l'éducation donnée par les parents, l'enfant intégrant alors les représentations négatives de l'espace urbain.[15]

Au sein même de la cours d'école, les petites filles occupent déjà beaucoup moins de place que les garçons, preuve que beaucoup d'entre elles ont déjà intériorisé leur première éducation. Lors de mon stage à L'Ardepa[16] j'ai eu l'occasion de passer beaucoup de temps avec des enfants, au sein de différentes écoles nantaises. Alors que les garçons se précipitent à l'extérieur pour jouer au foot, courir etc. beaucoup de petites filles préféraient rester à l'intérieur pour lire ou alors s'asseyaient sur les bancs en périphérie de la cours de récréation lorsqu'elles sortaient. Raibaud tout comme de nombreux chercheurs s'intéressant au sujet considère que l'organisation même de la cours de récréation entraine une culture sexiste. Le stade de foot, majoritairement utilisé par les petits garçons trône au centre de la cours et ne laisse que peu de place pour d'autres activités aux alentours. Souvent, dès cet âge une sorte de rivalité entre filles et garçons apparait, chaque représentant de son genre insultant ou rejetant je genre opposé. Dans sa bande dessinée aujourd'hui adaptée en petite série « Les cahiers d'Esther », Riad Sattouf retranscrit les entretiens qu'il a mené avec une petite fille pendant plusieurs mois. Des récits enfantins relevant déjà la ségrégation « intégrée » par les enfants et reproduits dans la cours de récréation.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS A DROIT D'AUTEUR

14. le Y des femmes de Montréal - *Qu'est ce que la socialisation sexiste ?* Vidéo Youtube : https://www.youtube.com/watch?v=YUloP-7wQYg - 2014

10. Devaux Julian, Oppenchaim Nicolas. La socialisation à la mobilité n'est-elle qu'une question de genre ? L'exemple des adolescents de catégories populaires du rural et de zones urbaines sensibles . In: *Les Annales de la recherche urbaine*, N°112, 2017. Le genre urbain. pp. 48-59.

16. Association régionale de promotion de l'architecture

Adolescence

Après cette première étape de socialisation, l'adolescence est le moment des premiers pas, autonomes, dans l'espace public. C'est un temps stratégique entre socialisation primaire et socialisation secondaire. On apprend à partir du collège à se déplacer indépendamment des parents, c'est un premier moment d'indépendance vis à vis des instances traditionnelles de socialisation (les parents, l'école...). C'est le premier temps pour se créer un moment à soi dans l'espace urbain.

Une fois de plus le genre vient jouer un rôle important puisque la peur « sexuée » des parents et leurs anticipations prennent alors toute leur force, se traduisant souvent par une interdiction de sortir pour les filles. L'espace urbain est considéré comme dangereux pour les femmes et donc par extension pour leur fille. Une réelle différence dans l'éducation se joue à ce moment là. Clair, en 2008, décrit également cette peur et la privation de sortie pour les filles par le désir des parents de contrôler les potentielles relations amoureuses[17].

Devaux et Oppenchaim étudieront assez finement cette question particulièrement au sein des milieux ruraux et en banlieue[18]. D'après leur étude les adolescentes ont globalement plus tendance à investir l'espace de leur chambre ou du jardin familial avec leur groupe de copines. Un goût pour la décoration de leur chambre, un investissement massif de ce lieu comme espace vie traduit déjà l'éducation sexuée. Les garçons ont quant à eux plus tendance à occuper le quartier, à utiliser le vélo pour se déplacer. Le stade de foot est un espace privilégié pour se retrouver avec les copains.

Une nuance importante est apportée par les chercheurs, les jeunes filles grandissant en milieu rural auraient plus de facilités à sortir que celles grandissant en ville. En effet, il semblerait que le milieu urbain, sa forte densité, les faits-divers circulant massivement attisent la méfiance des parents.

Mais qu'est-ce que cela révèle ? Comme expliqué précédemment, l'adolescence est le premier moment d'autonomie vis-à-vis des parents et beaucoup de nos pratiques futures dans l'espace

17. Clair I. (2008) *Les jeunes et l'amour dans la cité*, Paris, Armand Colin
18. Ibid 10

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

public, de nos peurs, de nos goûts pour des pratiques urbaines vont naître à cette période. Le fait que les jeunes filles utilisent moins l'espace public, qu'il soit juste autour de la maison familiale ou plus lointain permet d'expliquer en partie le manque de représentation des femmes plus tard dans ces mêmes espaces. De part leur usage moindre de la ville et de l'espace public en général à l'adolescence, elles sont moins à l'aise pour le pratiquer et plus anxieuses concernant les interactions pouvant y avoir lieu plus tard, en grandissant.

Socialisation secondaire : Culture et société

La boucle de la socialisation se referme lors de la socialisation secondaire. On peut le rappeler, l'espace public est l'espace de l'anonymat, or, se faire accoster et avoir des remarques sexuelles sur son corps, des remarques qui sont de l'ordre de l'intime dans un espace où l'on est habitué à se déplacer en toute discrétion représente une sensation violente et intrusive[19].
C'est le moment où les jeunes filles se confrontent pour la première fois à ce que l'on appelle le « harcèlement de rue ». D'après le site « Stop au harcèlement de rue », celui-ci se définit comme étant l'ensemble des comportements adressés aux personnes dans les espaces publics et semi-publics, visant à les interpeller verbalement ou non, leur envoyant des messages intimidants, insistants, irrespectueux, humiliants, menaçants, insultants en raison de leur sexe, de leur genre ou de leur orientation sexuelle. Depuis maintenant quelques années, le nombre de cas d'agressions dans l'espace public semble avoir beaucoup augmenté. Désireuse de mieux comprendre l'apparition de ce harcèlement, j'ai profité de ma rencontre avec Louisette Guibert, militante féministe de longue date à Nantes, pour la questionner sur ce sujet :

> *Moi je trouve qu'il n'y a pas eu tellement de changement. Enfin, il n'y a pas plus d'agressions maintenant. C'est juste insupportable la façon dont on en parle plus. [...] Moi je pense qu'il n'y a pas plus de violences dans la rue, que les femmes ne se font pas plus agressées, plutôt beaucoup moins mais c'est de plus en plus insupportable. »*[20]

19. Goffman E. (1973) *La mise en scène de la vie quotidienne. Les relations en public,* t.2, Paris, Les Éditions de Minuit.
20. Propos recueillis lors d'un entretien réalisé avec Louisette Guibert le 26 Octobre 2018

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Que le harcèlement soit récent ou non, on en parle en tous cas beaucoup plus. Est-ce l'influence du féminisme sur la société ? Un ras-le-bol généralisé ? La plus grande parole donnée aux femmes puis les dernières décennies ? Il est assez difficile de conclure du bien ou non de médiatiser autant ce harcèlement. D'un côté, cela permet d'ouvrir les yeux sur des actes récurrents connus depuis peu mais d'un autre côté cela ancre durablement l'aspect « dangereux » de l'espace public.
Ce qui est sur, c'est que le sentiment de peur s'ancre et que la socialisation au fait d'être une femme ou une fille vulnérable devient normal. Ces cas de harcèlements confirment toutes les peurs inculquées au cours de l'enfance et de l'adolescence et semblent prouver la dangerosité de l'espace public.
Lors de mon entretien avec Louisette, elle s'était elle-même étonnée de l'impact de cette éducation et de la socialisation des jeunes filles :

« Récemment j'ai été dans un lycée, c'étaient des élèves de terminale tertiaire, technologique pour parler des violences. Pratiquement que des filles. Donc le thème c'était les violences intra-familiales, toutes les filles disaient « ah bah moi ma fille elle n'aura pas le droit de sortir ». Je trouvais ça incroyable, faut se battre pour ne pas interdire aux filles de sortir ! Sous prétexte qu'elles risquent quelque chose… Il faut leur donner les outils. Elles disaient toutes ça et elles avaient 18 ans, et elles trouvaient normal que leurs parents leur interdisent de sortir alors que leurs frères ont le droit ! »[21]

Après une socialisation primaire permettant de consolider la « profonde » différence entre genre masculin et féminin dès l'enfance, après l'adolescence où la peur de parents bride les jeunes filles et les rend moins à l'aise dans l'espace public, la socialisation secondaire est la cerise sur le gâteau. Comment, en subissant des violences parfois qualifiées de « minimes » (regards insistants, sifflements, clins d'œils...) les femmes peuvent ne pas avoir envie de rester chez elles, dans l'espace privé, l'espace qui leur est dédié, dans lequel elles ont grandi, dans lequel les attendent les tâches

21. Ibid

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENTS SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

quotidiennes qu'elles « doivent » exécuter. La « culture du viol » ambiante ne fait qu'accentuer le sentiment de peur et d'illégitimité dans l'espace public, en plus de ne pas se sentir à l'aise, la société dans sa globalité dit et fait penser aux femmes que c'est de leur faute si elles sont victimes de ce types d'interactions dans l'espace public. Elles ne doivent pas être habillées de cette façon, sortir à cette heure, être seules...

Finalement, comme le confirme l'étude de Camille Desjardin sur les étudiantes bruxelloises[22], les femmes se sentent presque toujours en danger dans l'espace public sans nécessairement savoir pourquoi ni vraiment identifier d'où vient cette intuition. La plupart des ces femmes sont convaincues du danger qu'elle encourent et de leur vulnérabilité sans même réussir à remettre en question la culture mettant les femmes et les hommes dans ce rapport de domination. Essayons de décortiquer ce sentiment de peur dans l'espace public, il serait caricatural de dire que les femmes ont toujours peur à l'extérieur de chez elles. Comme le révèlent de nombreuses études, certains lieux, certaines situations et certaines rencontres semblent accentuer ce sentiment de peur et de vulnérabilité.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

22. Desjardin, Camille (2018)Le sentiment d'insécurité des étudiantes au regard de leurs représentations. *Partager la ville, genre et espace public en Belgique francophone.* L'harmattan

Illustration d'Artus de Lavilleon

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS À DROITS D'AUTEUR

Peur dans l'espace public

« Habille toi comme tu veux, mais tu te plaindras pas de t'être faite violer »
Paye ta Shnek
Page facebook diffusant des témoignages de harcèlmenent sexiste.

Comme on l'a compris précédemment, la peur que les femmes peuvent rencontrer dans l'espace public vient principalement d'une construction sociale qui considère que les femmes sont en danger dans l'espace public. La plupart des femmes intègrent donc le fait d'être vulnérables comme naturel et adoptent des comportements en conséquence.
Au-delà du fait de se demander si ce sentiment de peur est légitime ou non ou de comment s'en débarrasser, il semble indispensable de comprendre où, quand, pourquoi et de qui ces femmes ont-elles peur. Afin d'être à même de donner des « réponses » au « problème », essayons de comprendre précisément quel est le problème.
La plupart des études concernant le genre et l'espace public se sont concentrées sur ce sentiment et sur ses manifestations dans la pratique de l'espace public chez les femmes. Ces recherches très factuelles nous serviront de base d'étude.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Où a t-on peur ?

Caractéristiques spatiales de la peur

Les « lieux » de la peur, une question intéressante largement traitée par les chercheurs dans le domaine. Que ce soit d'étroites ruelles ou de sombres parkings, ces espaces sont toujours « publics », hors des espaces dits « privés », hors de la maison

familiale ou de l'appartement. Il ne faut pas néanmoins oublier que c'est bel et bien dans l'espace privé et intime que la plupart des violences faites aux femmes ont lieu et elles sont majoritairement perpétrées par des personnes connues de la victime (86% des viols sont commis par des proches)[1]. Un sujet malheureusement bien trop invisibilisé par les études sur le sujet.
Il est malgré tout intéressant de soulever que bien que les agressions ait plus souvent lieux dans l'espace familial, c'est bien l'espace public qui créé le sentiment de peur, sentiment le plus présent d'après l'enquête Garance[2].

Le harcèlement sexiste rencontré dans la rue par ses utilisatrices a donc pour conséquences une auto-objectivation et une restriction des mouvements et des déplacements dans l'espace public. Pour celles pour qui l'envie de sortie est plus forte que la peur, de multiples stratégies d'évitements et d'adaptations sont développées. L'étude menée sur des étudiantes de Charleroi par Léopoldine Bogaert[3] témoigne particulièrement de ces stratégies d'adaptations et met en avant le choix de détours plus « sûrs » plutôt que les chemins plus rapides afin de limiter l'angoisse dans la rue.

Les espaces considérés comme insécurisants sont déterminés dans un premier temps par leurs caractéristiques spatiales et sensorielles. Le sens utilisé pour évaluer la qualité d'un lieu est principalement la vue, il semble nécessaire de pouvoir bien évaluer l'identité des personnes que l'on croise dans la rue afin de savoir si elles présentent un potentiel danger ou non. Il faut également pouvoir entendre, identifier les sons produits (exemple : le bruit de pas derrière soi dans la rue) et pouvoir être entendu en cas de danger. L'odeur est une caractéristique importante également et souvent mise en avant par les femmes lors de l'étude. Les espaces dans lesquels ces trois facteurs sensoriels sont le plus mis à mal sont distingués en quatre grandes typologies spatiales :

1 Femmes âgées de 18 à 75 ans, vivant en ménage ordinaire en Métropole. Source : enquête « Cadre de vie et sécurité » 2012-2017 - INSEE-ONDRP.
2. D'après l'enquête Garance ASBL, première étude européenne sur les violences faites aux femmes. 2009
3. Bogaert, Léopoldine (2018) Harcèlement de rue et stratégies d'évitement des jeunes femmes à Charleroi, *Partager la ville, genre et espace public en Belgique francophone,* L'Harmattan

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Rue de l'ancienne monnaie - Nantes - La ruelle
D'après «les ruelles glauques de Nantes» Big city life

Passage Baco - Nantes - Le couloir
D'après «les ruelles glauques de Nantes» Big city life

Rue de Guyane - Nantes - Le désert
D'après «les ruelles glauques de Nantes» Big city life

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Le couloir (isolement et bruit comme par exemple dans les gares, les métros), le labyrinthe (manque de visibilité, peu d'échappatoires, isolement comme dans les parkings souterrains), la ruelle (peu de circulation, sombre), le désert (éloignement par rapport aux présences sécurisantes comme par exemple les parcs ou les zones industrielles).

Lors d'un entretien mené avec Isalyne, une étudiante à l'école d'architecture de Nantes, nous avions pu discuter de son parcours quotidien entre l'école et chez elle. Elle évoque particulièrement les caractéristiques spatiales du chemin, pointant le manque de visibilité la nuit comme un facteur déterminant dans son parcours :

« En fait j'avoue que la nuit… Je prends peut-être pas le chemin du bord de Loire en effet… Je prends toujours la grande rue où c'est éclairé et où il y a des lampadaires donc tu peux voir ce qu'il se passe. Je prends la rue la nuit quand il fait sombre. Après au niveau de la passerelle et du mémorial il y a des petites lumières c'est assez agréable. Au niveau du mémorial c'est vraiment bien car tu as une grande parcelle assez dégagée avec pas mal de lumière donc t'as un champ de vision assez dégagé, il n'y a pas de petits recoins. »[4]

4. Propos recueillis lors d'un entretien réalisé avec Isalyne Hoarau le 24 Juillet 2018

Isalyne

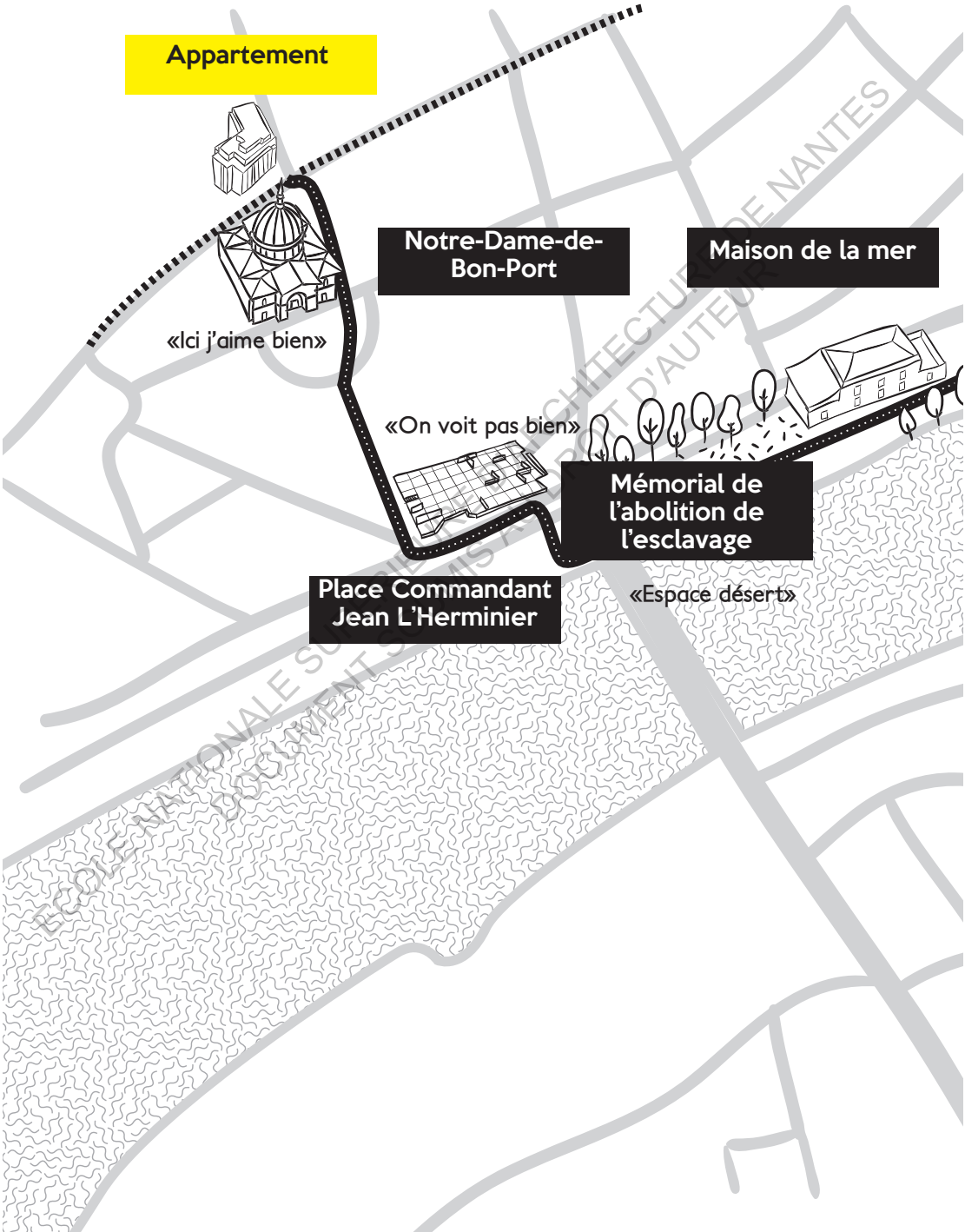
Isalyne a 23 ans et est étudiante à l'école d'architecture de Nantes. On se connait depuis longtemps, depuis notre toute première année d'étude à l'école. A un moment de ce mémoire où je ne savais plus vraiment comment traiter le sujet, j'ai décidé de l'interroger sur sa pratique de la ville de Nantes, sur un trajet qu'elle fait quotidiennement à pied ou à vélo : Le chemin entre l'école et son appartement.

Pour réaliser l'entretien, nous avons parcouru ce chemin, en fin de journée. Ses interventions étaient donc plus spontanées et se concentraient particulièrement sur son sentiment de sécurité ou de confort dans l'espace public.

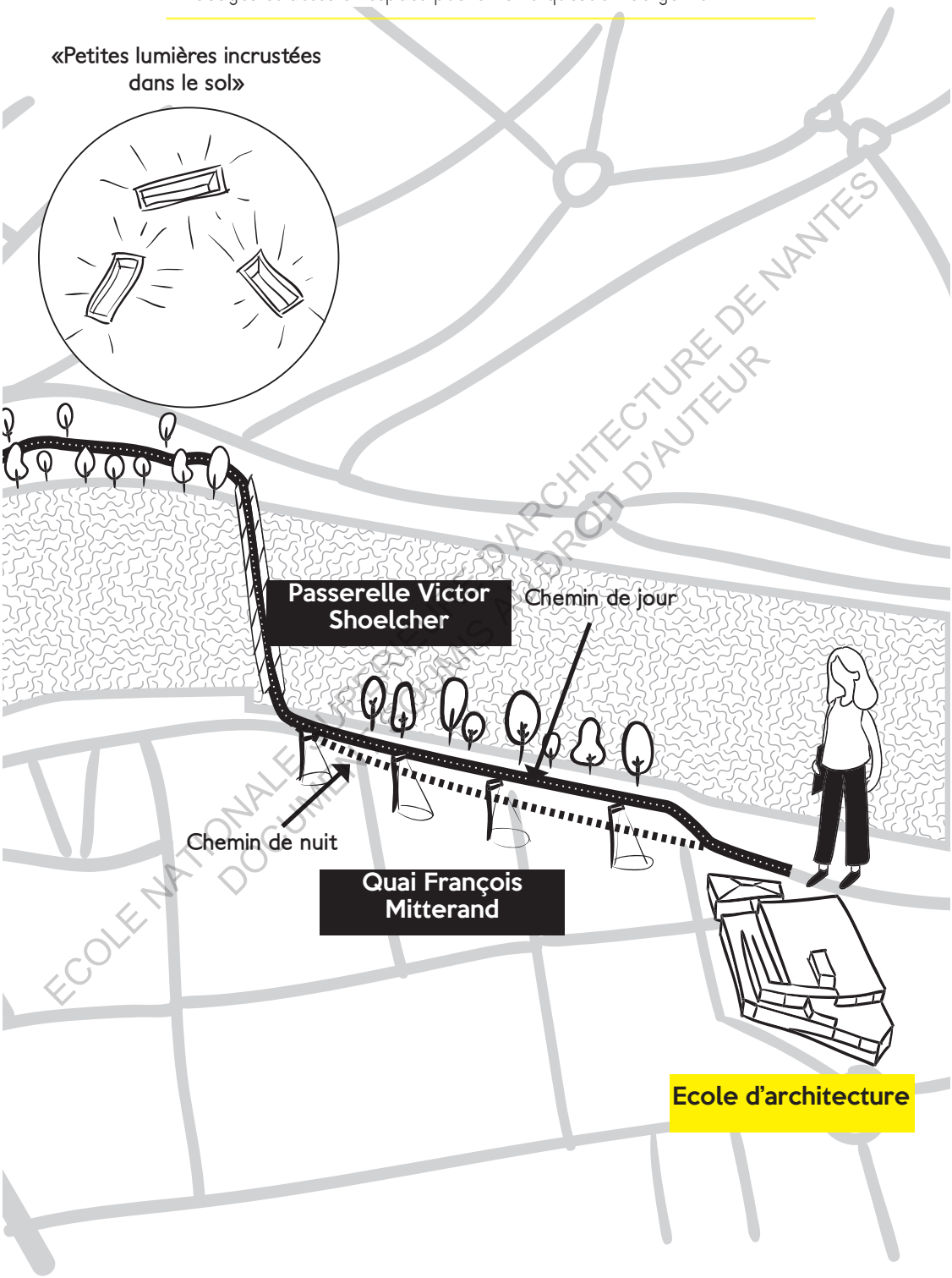
Je n'ai réalisé qu'un seul entretien de ce type malgré mon désir d'en faire plusieurs initialement. Je me suis aperçue que les études concernant la moindre pratique de l'espace public par les femmes étaient très nombreuses et ce sujet n'est pas le «centre» de mon mémoire, je me concentre aussi sur les réponses apportées collectivement à ces problèmes d'accès. Cet entretien me permet néanmoins de resituer mon étude dans la ville de Nantes.

La cartographie ci-après illustre le trajet que nous avons réalisé toutes les deux et qu'elle réalise au quotidien.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT DE LA PROPRIETE



ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS À DROIT D'AUTEUR



ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS À DROIT D'AUTEUR

Caractéristiques sociales de la peur

On peut ainsi découvrir que ces espaces mettent souvent mal à l'aise leurs utilisatrices, mais il serait incomplet de ne pas souligner la caractéristique profondément sociale de ces lieux. Si les femmes ont peur de les emprunter ce n'est pas juste parce qu'ils sont déserts ou qu'ils sont peu éclairés, c'est principalement parce qu'elles anticipent les mauvaises expériences et les mauvaises rencontres qu'elles pourraient y faire. Les femmes empruntant l'espace public se considèrent intrinsèquement comme des proies, en particulier lorsqu'elles pensent que leur présence dans l'espace public constitue une transgression des normes sociales, les faisant passer de femme « bien » à « salope ». Ces espaces insécurisants synonymes d'angoisse le sont car, par leur caractéristique « isolés », ils peuvent être habités par des figures désirant ne pas être vues ou ne correspondants pas aux normes sociales. Ces figures représentant un rejet de la société sont souvent imaginées comme violentes ou alcoolisées et donc incontrôlables.

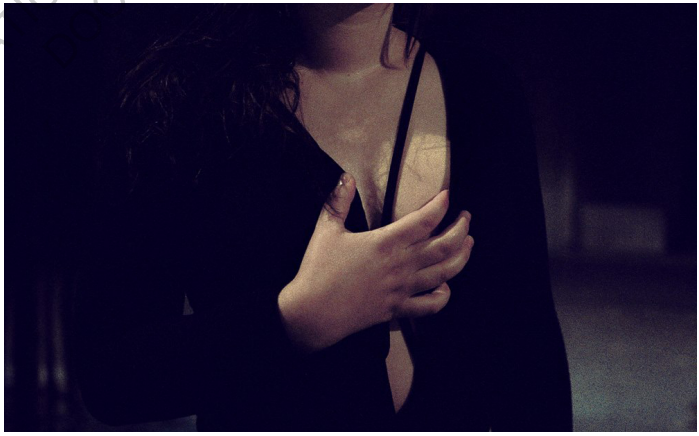
Un peu plus tard lors de nos échanges, Isalyne se confie quant à la place du commandant Jean l'Herminier devant laquelle elle passe tous les jours :

> *« Par contre en arrive devant un aménagement qui me pose vraiment problème : cette place-là. C'est des espèces de blocs un peu partout. Parfois tu vois des gens, après tu les vois plus car ils sont cachés… En général c'est des personnes qui boivent toute la journée et toute la nuit donc tu les vois tous les matins, tous les soirs… Il y a des canettes de bière partout. Je dois quand même admettre que je suis plus attentive dans ces endroits-là. Ils poussent des cris quand je passe des fois… »*[5]

Bien entendu, ces figures par l'image dominatrice qu'elles renvoient sont presque exclusivement des hommes. Ce sont bien toutes les constructions sociales déterminant ce qu'il est normal ou non de faire dans la société qui vont entrainer cette anticipation, il suffit donc aux femmes d'imaginer ce qu'il pourrait leur arriver dans ces lieux, pour les éviter à tout prix.

5. Propos recueillis lors d'un entretien réalisé avec Isalyne Hoarau le 24 Juillet 2018

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



Projet nuit - Elena Moaty

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Quelques chiffres[1]

75 000 femmes violées par des hommes chaque année en France.

10 000 viols donnent lieu à une plainte

2% des violeurs condamnés en France

1ere cause de décès chez les femmes de 15 à 44 ans en Europe : Les agressions perpétrés par des hommes.

83 % des viols en France sont commis par une personne connue de la victime

82 % des femmes ont déjà subi le harcèlement dans la rue.

« Alors que les enquêtes de victimisation montrent que le viol existe également dans toutes les classes sociales, les classes supérieures ne représentent que 10% des violeurs passant aux Assises. C'est en effet dans ces classes que la solidarité de classe joue le plus. Cette solidarité exige l'omerta. L'omerta c'est aussi le changement de vocabulaire pour décrire des faits semblables : le harcèlement se fait « séduction » et l'agresseur présumé devient une victime ne pouvant résister aux femmes. »[2]

Christine Delphy

1. Insee/Observatoire national de la délinquance et des réponses pénales.
2. Delphy, Christine, *Un Troussage de domestiquen*. Syllepse

Une Géographie du sexisme ?

Nous venons d'aborder les typologies d'espaces associées au sentiment d'insécurité, mais y a t-il plus largement une géographie du sexisme ? En effet, s'il l'on regarde les villes de façon plus large et s'il l'on s'en tient aux titres des faits divers, les viols et les agressions sexistes semblent se positionner en des lieux bien précis : les banlieues[6]. Ces espaces périphériques sont assez généralement associés au sentiment d'insécurité et à la violence. Comme l'écrit Eric Fassin en 2010[7], les centres-villes par leur mixité, leurs ouvertures, leurs cultures seraient des espaces tolérants tandis que la cité, renfermée, inaccessible, dangereuse serait sexiste et homophobes.

C'est vrai, les femmes que l'on interroge pour ces études ont plus peur d'aller dans les banlieues que dans les centres-villes mais non, il ne s'y passe pas plus d'agressions et de viols.[8] Plusieurs données sont à prendre en compte : Alors que les actes de violences sexistes sont nommés, à juste titre « viols » ou « agressions sexuelles » dans les banlieues, ces mêmes actes, s'ils se produisent dans des quartiers plus

6. Géographie du sexisme, « Des discours autorisés sur les violences faites aux femmes au pays de Johnny Hallyday »
7. Reproduire le genre, dir. Elsa Dorlin et Éric Fassin, Actes de colloque, BPI / Beaubourg, 2010
8. D'après une étude INHESJ / ONDRP réalisée entre 2013 et 2014

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

huppés sont plutôt qualifiés de « crimes passionnels ». Il ne faut pas oublier que les actes de violences envers les femmes sont parfois instrumentalisés afin de pointer du doigt une certaine catégorie de la population, les hommes racisés[9].

De qui a-t-on peur ?

Comme déjà évoqué plus tôt, les femmes ont plutôt peur de l'image de l'homme en général, de sa domination et de sa violence « intrinsèque ». Mais finalement d'après l'enquête Garance, la majorité des agressions subies par les femmes dans l'espace public sont « non physiques » et plutôt verbales. Ces agressions verbales, insultes et autres participent au sentiment de ne pas être légitimes dans l'espace public et laissent imaginer des violences supplémentaires aux femmes. « S'il est capable de m'insulter, il est capable de me frapper » c'est ce que j'ai pu me dire moi-même à maintes reprises dans la rue. La peur se concentre plus sur les violences potentielles « fantasmées » dont pourraient faire preuve les hommes que sur celles réellement subies. Comme en témoigne Isalyne, des regards insistants venant d'une personne ne représentant pas la norme sociale classique peuvent mettre mal à l'aise.

« J''ai déjà eu des regards. Souvent il y a un sdf qui s'installe contre le bâtiment juste là mais ça ne me gêne pas forcément vu qu'il est tout seul. Mais je ne sais pas… le regard… »[10]

Quelques travaux ont pu se concentrer sur ces agressions « verbales » et sur leurs auteurs. Le documentaire « Femmes de la rue » de Sofie Peeter, étudiante en audiovisuel à l'époque a fait couler beaucoup d'encre à sa sortie en 2012. Dans cette vidéo, diffusée à la télé belge, l'étudiante met en avant le harcèlement qu'elle subit au quotidien depuis qu'elle a emménagé dans le quartier Anneesens–Lemonnier au centre de la ville de Bruxelles. Dans ce quartier populaire habité principalement par des personnes d'origine maghrébine, la jeune femme se filme

9. Personne qui subie des discriminations et des persécutions sur des critères raciaux et racistes.
10. Propos recueillis lors d'un entretien réalisé avec Isalyne Hoarau le 24 Juillet 2018

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS A DROIT D'AUTEUR

Extraits de *Femmes de la rue* - Sofie Peeters

ECOLE NATIONALE DE LA MAGISTRATURE
DOCUMENT DE TRAVAIL D'ACCES RESTREINT
SOUMIS AU DROIT DE LA PROPRIETE INTELLECTUELLE

lors de ses déplacements en ville en caméra cachée, les insultes et les propositions sexuelles fusent. Elle part à la rencontre de ces hommes, pour leur demander quelles sont leurs motivations. Certains évoquent l'envie d'avoir des expériences sexuelles nouvelles, d'autres expliquent qu'ils ne font que complimenter. La conclusion de ce travail de fin d'étude sera intéressante puisque la Belgique décida de mettre en place une loi visant à pénaliser le harcèlement de rue. Cependant, de nombreuses féministes ont exprimé leur réserve quant à ce travail qui, au-delà des soupçons de mise en scène, n'apporte pas de réelle explication quant au comportement de ces hommes et passe sous silence le harcèlement perpétré par des hommes blancs dans d'autres quartiers ainsi que les autres types de violences contre les femmes, très courantes et dont les hommes plus privilégiés sont aussi les coupables.

Le travail de Sofie Peeter, on l'a vu, a entraîné la constitution d'une loi contre le harcèlement de rue en Belgique. Une loi similaire est actuellement en cours de rédaction en France et l'ensemble des associations féministes garde un œil dessus. Alors que certaines encouragent de telles mesures, d'autres considèrent qu'il s'agit d'un nouveau moyen pour pénaliser les hommes « en marge » puisqu'ils seront les plus susceptibles d'être poursuivis, l'espace des banlieues étant le plus souvent pointé de doigt nul doute que la répression devrait se concentrer dans ces espaces ou cibler leurs habitants masculins occupant l'espace public. Les féministes questionnent également l'efficacité d'une telle loi qui, on l'imagine, serait très difficilement applicable et se baserait probablement sur les suppositions des forces de l'ordre.

Jacqueline Coutras, une des premières chercheuses à avoir intégré les questions de genre au sein des recherches françaises, étudia beaucoup la territorialisation des espaces résidentiels chez les hommes d'origines étrangères en France[11]. Si l'on peut remarquer une plus grande occupation de l'espace public dans les quartiers où ces populations d'origines étrangères sont présentes c'est car en l'absence d'autres espaces (école, travail...) dont ils sont privé à cause de la précarité vécu pour beaucoup, c'est l'espace public qui sera approprié et deviendra un haut lieu de sociabilité. Ainsi, raison

11. Jacqueline Coutras, « Territoires du quotidien et espaces sexués. Du voisinage résidentiel aux espaces d'anonymat », Strates [Online], 14 | 2008

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS A DROIT D'AUTEUR

sociale et raison raciale se superposent, dans ce contexte. Cette autre façon d'utiliser l'espace public, peu commune finalement chez les personnes « privilégiées », marque une différence nette entre les hommes dont le comportement est « socialement acceptable » et les hommes ne correspondant pas à ces codes. De plus, la stagnation dans l'espace public est l'inverse total de la pratique classique des femmes qui font l'objet des études précédemment citées. Ces dernières ont plutôt tendance à utiliser l'espace public pour se déplacer entre deux points différents, les arrêts et les détours inutiles (en dehors des détours faits pour assurer leur propre sécurité) ne sont pas communs. Méfiantes pour beaucoup en raison de la peur qu'elles ressentent, ces hommes occupant l'espace public ne représentent en rien des figures rassurantes pour elles.

Les hommes représentent donc un potentiel danger, mais toujours d'après l'étude Garance, plus un homme semble imprévisible plus il fait peur. De même pour les hommes représentant des figures éloignées socialement des femmes rencontrées : En effet, les étudiantes interrogées par Camille Desjardin révèlent ne pas avoir peur des autres étudiants garçons, ils représenteraient même une présence rassurante. Finalement, la peur n'est-elle pas aussi construite sur la méconnaissance de l'autre ? Pour mieux comprendre ce qui définie « l'autre », il est plus que nécessaire de comprendre qui est interrogé au sujet de l'insécurité des femmes dans nos villes dans les diverses études menées et quelles réalités cela peut-il vraiment révéler ?

Qui a peur ?

Cette question peut paraître étrange après avoir écrit une trentaine de pages sur la question des femmes et de l'espace public mais finalement elle ne l'est pas tant que ça. En effet, on parle bien des femmes, définies par leur expression de genre dans l'espace public, définies également par la violence genrée qui prédomine dans l'espace public par l'intégration de la vulnérabilité « naturelle » des femmes. Certes, il n'y a pas que les femmes qui ont peur dans l'espace public, mais la construction sociale fait que la peur qu'elles ressentent dans les villes est clairement genrée car elle est dictée par la peur de la violence sexuelle.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Le fait d'être identifiée comme femme dans l'espace public suffit à la plupart d'entre-elles pour se sentir en danger. Tous les attributs liés aux stéréotypes de la féminité sont souvent camouflés lorsque le soleil se couche. Passé une certaine heure, la plupart des femmes ne portent plus de talons, mettent des pantalons, ne laissent pas leur décolleté apparent[12]. Cependant certaines d'entre-elles confient ne pas vouloir se masculiniser outre mesure, le risque étant de passer pour une « lesbienne », les violence envers le personnes LGBTQI+[13] étant un autre problème. Malgré tout, «les attributs» associés à la féminité n'ont pas besoin d'être particulièrement voyant pour être harcelée, comme indiqué précédemment 82% des femmes déclarent avoir déjà subi du harcèlement dans le rue et cela recouvre toutes les catégories de la société, tous les âges... Louisette, bientôt 73 ans avait d'ailleurs rapidement évoqué l'une de ses agressions.

Je vais te dire un truc, un soir j'étais dans le bus, je remontais la rue Paul Bellamy. Je devais avoir 60 ans je pense. Et donc j'étais assise dans le bus et il y avait un mec qui me collait comme ça. Je resserre les gens, il me recolle, je me rapproche du mur, il me colle encore...[14]

Les attributs de la féminité n'ont donc finalement pas grand chose à voir avec le harcèlement de rue, qui touche toutes les femmes. La « culture du viol » imprégnant notre société culpabilise les femmes mettant en avant leur féminité, leur reprochant de se « sexualiser » alors que le problème ne semble pas venir de là.

On se base depuis le début de ce mémoire sur diverses études faisant référence dans le monde de la recherche autour du genre, mais il est primordial de se demander qui sont les femmes interrogées dans ces études. Dans la plupart des cas, ce sont des étudiantes. La majorité est blanche, jeune, avec un fort capital de mobilité[15], empruntant souvent l'espace public, en particulier la nuit. Et lorsque les études s'étendent à des femmes aux âges plus divers, elles n'en restent pas moins des représentations de « féminités

12. Bogaert, Léopoldine (2018) Harcèlement de rue et stratégies d'évitement des jeunes femmes à Charleroi, *Partager la ville, genre et espace public en Belgique francophone,* L'Harmattan
13. Lesbienne, gay, trans, queer, intersexe et autres.
14. Propos recueillis lors d'un entretien réalisé avec Louisette Guibert le 26 Octobre 2018
15. Capacité à pouvoir se déplacer à échelle locale mais aussi à échelle internationale

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT COUVERT PAR LE DROIT D'AUTEUR

respectables »[16]. Ces femmes ne sont pourtant représentatives que d'une infime partie des femmes utilisant l'espace public. Les femmes vivant en milieu rural, en banlieue, les femmes prostituées (ou travailleuses du sexe), les sans-abris, les femmes racisées, les personnes LGBTQI+ sont autant de voix que les études ne prennent pas en compte.

Je suis moi-même une étudiante, blanche, cis-genre et hétérosexuelle. Est-ce un hasard si je me retrouve à prendre la parole sur ce sujet ou est-ce tout simplement car je suis la cible principale des récentes politiques visant une plus grande « mixité » dans l'espace public ? Lors de mon enquête sur le sujet je me suis rapprochée de quelques associations féministes œuvrant dans la région nantaise. Ces rencontres et les moments de terrains m'ont permis d'en apprendre beaucoup plus les actions des associations. Cependant, les associations avec qui j'ai pu échanger étaient toujours principalement composées de femmes ne représentant pas forcément les femmes ayant le plus difficulté à s'exprimer. Peut-on traiter la question des femmes dans l'espace public, sans prendre en compte toutes les représentations féminines que celui-ci abrite ? Comme expliqué précédemment, la peur se construit en partie par rapport à « l'autre », celui que l'on ne connait pas. Non, ce n'est pas un hasard si les hommes faisant « bonne figure » dans l'espace public sont si peu souvent pointés du doigt pour de quelconques violences alors même que ce sont des femmes appartenant aux même « catégories sociales » qui sont interrogées. Que ressentent les femmes vivant en banlieue ? Que ressentent les femmes vivant dans la rue ? Que ressentent les femmes travaillant dans la rue ?

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS À DROIT D'AUTEUR

16. Hancock, Claire, et Marylène Lieber. « Refuser le faux dilemme entre antisexisme et antiracisme. Penser la ville inclusive ». *Les Annales de la recherche urbaine* 112, n 1 (2017)

En marge de nos villes

« Vous les associations féministes [...] vous organisez quoi pour les femmes qui se font agresser tous les jours parce qu'elle portent un voile, pour les familles de victimes de violences policières [...] ? Je crois qu'on peut avoir vos idéaux (que la prostitution disparaisse, que le voile disparaisse etc.) et être néanmoins pragmatique, mener des combats politiques dans lesquels les principes ne priment pas sur les victimes et ne pas incriminer ceux et celles qui sont déjà en première ligne de discrimination. »
Océane Rose-Marie , comédienne
« Où sont les féministes mainstream ? » Libération

Marge sociale :
Invisibiliser et se rendre invisible dans les villes.

Les féministes nantaises et l'institution

Avoir conscience de ses privilèges n'est pas « évident » pour tout le monde. Il est même parfois difficile de se rendre compte de la domination que l'on subi quotidiennement.
Lors de mes premières interactions avec des groupes féministes, il y maintenant quelques années, je dirai que ça ne s'est pas vraiment « bien » passé. Je me suis sentie attaquée par les propos que je pouvais lire ou entendre : « Eh la blanchisserie, laissez la parole aux racisées ! » lorsque des femmes blanches occupaient le débat, ne laissant pas les femmes moins représentées s'exprimer. Aujourd'hui je trouve ça normal, car je me suis quelques peu plongée dans le féminisme et cela m'a poussée à me questionner sur mes propres privilèges plutôt qu'à me questionner uniquement sur les oppressions que je vivais et que je vis toujours.

Mon intégration dans les associations féministes nantaises s'est fait d'une autre manière. Quelques années de féminisme

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Aurélie

J'ai rencontré Aurélie par le biais d'**Osez le féminisme**. Elle a tout de suite répondu à ma proposition d'entretien. A à peine 30 ans elle est déjà engagée sur plusieurs fronts : Le féminisme, les migrants et la prostitution. C'est avec elle que j'ai mieux compris le positionnement des asso nantaises et c'est aussi avec elle que j'ai mieux compris les lignes d'accord et de desaccord. Lorsque l'on devient féministe et que l'on s'engage dans le monde associatif, il faut choisir ses mots et il faut prendre position vis à vis de certains sujets «clivants». Très engagée concernant le sujet de «l'abolition de la prositution», elle fait activement partie du mouvement du nid.

Le mouvement du nid est une association nationale abolitionniste désirant mettre fin à la prostitution. Le travail de l'asso se fait en deux temps : un temps sur le terrain pour discuter et proposer aux femmes de les rencontrer dans leurs bureaux si jamais elles veulent arrêter la prostitution. Un second temps plus administratif pour trouver des moyens de sortie de la prostitution avec les concernées.

intersectionnel[1] derrière moi et déjà quelques habitudes dans les termes, la façon de penser. Je n'avais pourtant aucune connaissance des réelles divergences régnant au cœur des mouvements féministes. Pour moi le féminisme était nécessairement intersectionnel, ouvert à toutes les religions, ouvert aux personnes trans. Pour ce terrain de mémoire, je n'ai eu que peu de réponses de la part des associations intersectionnelles plus frileuses semblerait-il concernant l'exercice de l'entretien cadré. RAFU, le fameux groupe de femmes faisant des tags dans l'espace public répondit aussitôt et « Osez le féminisme », association nationale plus conservatrice ne tarda pas à répondre non plus.

Lors des rencontres que j'ai pu faire et des discussions que j'ai pu avoir avec les différents membres de ces associations je me suis rendu compte de l'invisibilité de certaines minorités. Les membres de l'association représentaient toutes des femmes de plus de 30 ans, la plupart ayant un emploi, j'imagine. Elles incarnaient toutes des représentations de « féminités respectables ». Ces associations bénéficient d'une certaine écoute de la part des pouvoirs publics (ce qui ne signifie pas que les institutions agissent en leur sens). Grâce à leur ancienneté, grâce à la double

1. Met en avant les intersections entre les oppressions : sexe, race, classe.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

casquette que certaines portent (militante - engagée en politique, avocate influente...), grâce à la « non-violence », (violence exprimée par la « casse » lors des manifestations la plupart du temps ou par les attaques directes contre l'institution), grâce à leurs modes de communications, elles sont « Les » féministes nantaises de référence. Ces femmes sont toutes féministes mais leur féminisme ne représente pas nécessairement toutes les femmes composant les différentes couches de notre société ainsi que les différentes oppressions qui en découlent. Cela est normal dans un sens, car ces femmes défendent ce qu'elles connaissent, leur situation et ne sont que peu approchées par des femmes représentant les minorités. Les préoccupations intersectionnelles sont relativement récentes dans le monde de féminisme et incarne la naissance d'une troisième vague assez différente de la seconde, qui est celles dont les associations que j'ai rencontré sont plutôt empruntes.

J'ai eu l'occasion d'échanger avec Aurélie autour du sujet de la prostitution qu'elle connait très bien. Son parcours la pousse, il y a deux ans, à intégrer le « mouvement du nid » décrit plus tôt. L'objectif de cette association abolitionniste est de faire sortir les femmes de la prostitution dans laquelle elles sont embarquées très tôt au Niger (pour la majorité d'entre elles). Le sujet de la prostitution est revenu plusieurs fois au cours des échanges que j'ai pu avoir avec les membres de RAFU qui ne la soutiennent pas. C'est même, assez curieusement, un sujet plus souvent abordé au sein des associations abolitionnistes qu'au sein des associations pro travail du sexe. En creusant un peu plus, j'ai compris que la prostitution est considérées comme une « violence faite aux femmes » à l'instar du port du voile, et de ce fait, elle est combattu par ces associations au même titre que le harcèlement de rue ou les violences conjugales. Les associations intersectionnelles quant à elles tendent vers une acceptation totale de ces pratiques et ne se focalisent donc pas nécessairement sur ces sujets lors des moments de lutte ou de débat. Lors de notre entretien, Anne m'avait expliqué les rapprochements et les désaccords entre associations nantaises, elle avait particulièrement insisté sur le sujet de la prostitution.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Féminisme essentialiste
Met en avant les différences fondamentales, physiques et « naturelles » entre femmes et hommes. Revendique l'égalité dans la différence.

Féminisme constructiviste
Met en avant la construction sociale et historique des genres masculins et féminins. (≠ essentialisme)

Féminisme matérialiste
Patriarcat et capitalisme doivent être combattus en même temps (domination masculine par des pratiques matérielles)
La différence homme/femme est une différence structurelle, systémique et hiérarchisante.

Féminisme intersectionnel
Met en avant les intersections entre les oppressions : sexe, race, classe.

Black féminism
Né aux états-unis lors du mouvement des droits civiques. Allie critique du sexisme et du racisme

Afroféminisme
Prise en compte des spécificités européennes (colonisation, post-colonisation...)

White feminism
Centré sur les problématiques des femmes blanches, cisgenres, bourgeoises et hétérosexuelles. (≠ féminisme intersectionnel).

Féminismes islamiques
S'inscrit dans la foi et le cadre de l'Islam. Met en avant la compatibilité entre égalités homme-femme et islam. Relecture et réinterprétation des textes sacrés.

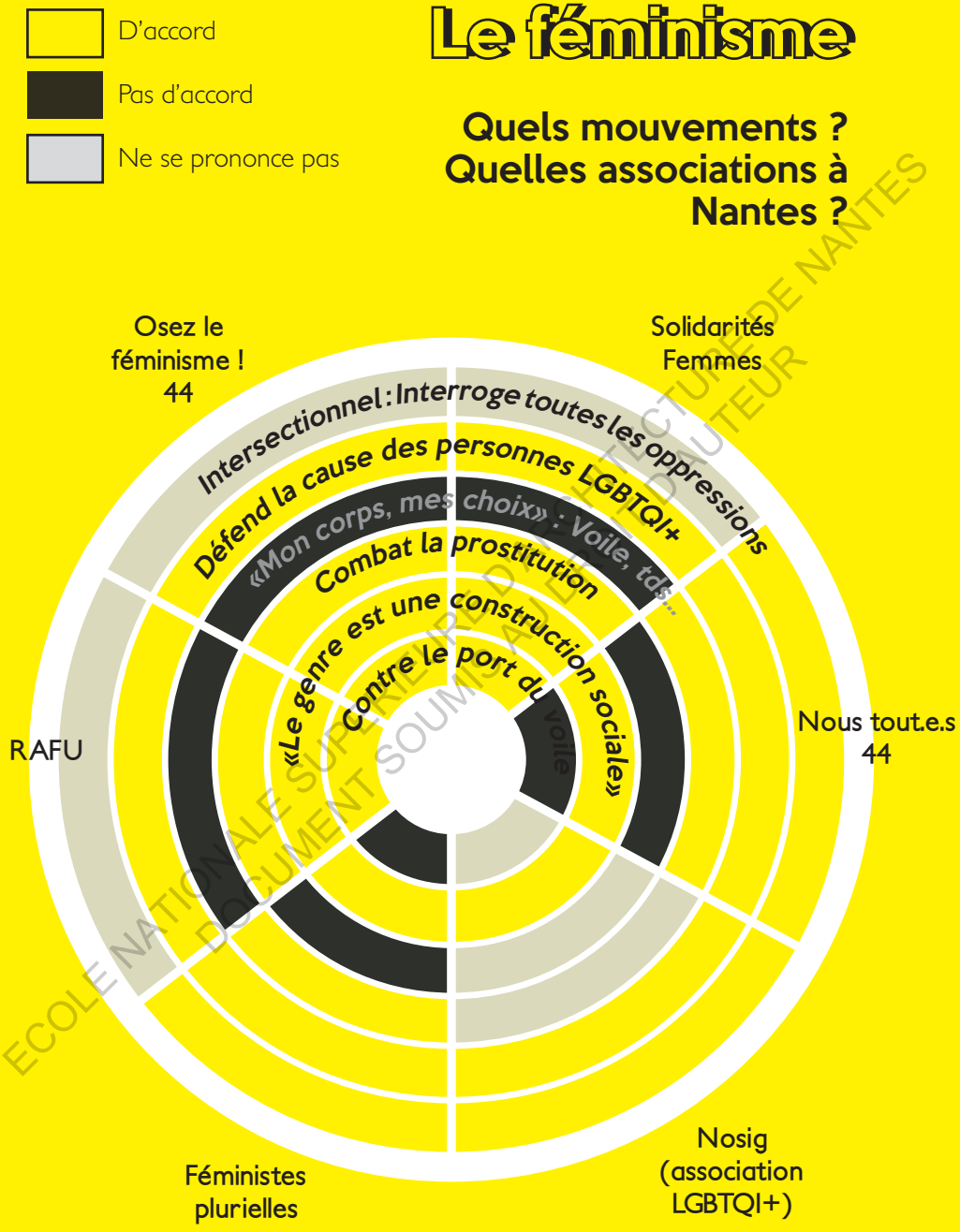
TERF
Trans-exclusionnary radical feminist.
Exclusion des personnes trans du féminisme. Les femmes trans ne sont pas considérées comme des femmes par ces féministes.

Féminisme abolitionniste
La prostitution serait par essence un asservissement des femmes dont elles sont les victimes. Ce courant veut l'abolition de toute réglementation concernant la prostitution.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Le féminisme

Quels mouvements ? Quelles associations à Nantes ?



ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS À LA LICENCE DU AUTEUR

Dans quel état de guerre vivons-nous pour frôler les murs, baisser la tête, subir à longueur de vie la peur de rentrer, de sortir, de marcher, de flâner.

Dans quel état de guerre vivons nous pour nous barricader à tout âge derrière trois verrous et un judas. Dans quel état de guerre vivons nous pour voir derrière tout homme un violeur en puissance ?

La guerre existe, et nous ne l'avons pas déclarée. A nous maintenant de nous défendre et d'y répondre.

Extraits de *Debout ! Une histoire du MLF* - Annie Cohen - 1977

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Il y a des courants, il y a aussi des idées et des positions qui peuvent être clivantes où vraiment c'est un désaccord profond. Ce n'est pas forcément grave mais il y a des choses qui font partie des fondements et qui peuvent faire que la collaboration entre deux associations peut être compliquée. En l'occurrence un des sujets qu'Aurélie maîtrise très bien mais qui est très clivant c'est la position abolitionniste sur la prostitution. Donc ça c'est un sujet important pour OLF mais aussi pour féministes plurielles par contre on a des positions diamétralement opposées. On voit pas du tout les choses de la même manière. C'est encore autre chose que les idées, il y a aussi le modèle de société qu'on défend. C'est ça à la fin qui est clivant. Qu'est-ce que tu cherches à construire dans ton investissement associatif ? [...] J'aime cette idée d'action politique, y a quand même ça aujourd'hui à OLF. L'association est déclarée d'utilité publique et elle obtient de vraies victoires politiques et législatives. En particulier sur l'abolition, c'est quand même une asso qui a été fer de lance de cette loi (13 Avril) qui l'a défendu et même construit. Et ça, ça me parle beaucoup.[2]

Il y a également un vrai lien entre l'aspect « légal » du féminisme et ces associations. Si l'on prend l'exemple d'Osez le féminisme, comme l'indique Anne, c'est l'une des associations ayant porté et encouragé publiquement la loi du 13 avril 2016 mettant en place la pénalisation des clients de la prostitution. Cette loi est donc un choix du gouvernement, souvent plébiscité par les municipalités et Osez le féminisme se présente comme réel soutien de cette initiative, se rapprochant ainsi de l'institution et gagnant certainement en poids et en parole.
Le mouvement du nid soutient évidemment cette loi mais ce n'est pas le cas de « Paloma », autre association de soutien aux « travailleuses du sexe », cette fois-ci non abolitionniste. L'association se prononce également sur le sujet, n'hésitant pas à tacler publiquement la loi et implicitement ses porteurs :

2. Propos recueillis lors d'un entretien réalisé avec Jeanne le 22 Octobre 2018

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

« Depuis le passage de la loi, on a constaté une augmentation des violences dans la rue. Beaucoup de personnes sont violées, agressées. Aujourd'hui, il y a beaucoup d'insécurité au niveau des négociations avec le client qui a peur de la police qui peut le pénaliser. »[3]

Gabriella, ancienne travailleuse du sexe/prostituée et porte parole de Paloma

Paloma se voit donc moins soutenue par la municipalité face au Mouvement du nid. Il en est de même concernant la loi contre le harcèlement de rue, actuellement en cours d'écriture. Les associations les plus visibles semblent l'encourager, comme j'ai pu l'entendre au sein des réunions de RAFU, mais certaines autres associations semblent s'en méfier car la loi est difficilement applicable et tend à verbaliser uniquement les hommes racisés, les plus visibles et les plus stigmatisés dans l'espace public. Le fait de se positionner en faveur des lois, d'entrer dans le cadre légal (même si je précise que ce n'est pas toujours le cas), fait des associations « classiques » peu représentatives des minorités et peu empruntent des combats intersectionnels, les intermédiaires principaux avec les pouvoirs publics. Un véritable paradoxe pour moi qui n'avais jusqu'alors jamais vraiment considéré un tel féminisme et qui découvre que c'est celui qui « compte ». Comment peuvent-être prises en compte les paroles des femmes marginalisées alors que celles-ci sont invisibles et parfois même combattues (pour les femmes se prostituant ou pour les femmes portant le voile par exemple) dans les associations les plus connues des institutions ?

S'effacer

Le fait que les femmes représentantes de minorités ne soient que peu représentées dans les associations importantes est un premier problème. Mais il en est un autre tout aussi important, au contraire des femmes blanches, bourgeoises et hétérosexuelles représentants une certaine « féminité respectable », les autres femmes ne seraient pas respectables au yeux de la morale de la société actuelle. Dans ces catégories, pour n'en faire qu'une liste non exhaustive, on trouve :

3. « France: les violences envers les prostituées s'accroissent ». RFI, 16 décembre 2017. http://www.rfi.fr/france/20171216-france-prostitution-client-loi-2016-penalisation.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

- Les femmes racisées
- Les femmes non hétérosexuelles
- Les femmes transgenres
- Les femmes hors-la-loi
- Les femmes se prostituant
- Les femmes sans-abris
- Les femmes musulmanes

Elles représentent, toutes, un transgression à l'ordre social établi au sein de notre société actuelle. Toutes, en fonction de leurs propres oppressions sont plus ou moins acceptées, mais restent en marge. Les violences quotidiennes auxquelles font face les femmes dans l'espace public se traduisent souvent par un repli, une moindre appropriation dans l'espace public guidée par la peur des violences masculines.

La cas particulier de ces femmes est qu'au-delà de la violence masculine quotidienne, elle vivent la violence de la société toute entière. Les techniques d'évitements sont encore plus importantes que pour les femmes représentantes de féminités plus acceptées socialement, et lorsque cela est possible, elles cherchent à cacher leur différence et à rejoindre la catégorie des femmes « respectables ». Dans son étude sur l'expérience urbaine de femmes homosexuelles[4], Sarah Nicaise décrit parfaitement les réactions de ces femmes face aux « rappels à l'ordre » de la société. Face aux insultes certaines choisissent de ne pas porter publiquement les signes de non-féminité (poils, s'habiller avec des vêtements larges...), se déplacent plutôt en groupes avec leurs groupes d'amies se créant ainsi de micro-espaces safe. Elles décident parfois de ne pas aller dans certains quartiers :

> *« Jamais, jamais je passe par Saint-Paul ! T'es à peu près sûre que ça [les insultes] va fuser partout. Je sais pas combien d'entre nous en ont fait les frais mais, oui, c'est comme certifié que c'est le quartier à éviter à tout prix. Te faire insulter par des étudiants de droits, fils à papa... c'est bon quoi ! »*[5]

4. Nicaise Sarah. Stigmatisation et pratiques urbaines. Une expérience partagée par des femmes homosexuelles dans les espaces publics . In: Les Annales de la recherche urbaine, N°112, 2017. Le genre urbain.
5. Ibid

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Dans cet entretien mené par Sarah Nicaise, on comprend bien que ce n'est plus simplement l'image de « l'homme » qui est évitée mais bel et bien une représentation sociale dominante : « l'homme blanc, jeune, étudiant, riche, hétérosexuel ». Bien loin des clichés sur les hommes de banlieues considérés comme forcément moins intolérants que la moyenne des « français ».
Une autre étude, menée par Marine Maurin concernant les femmes sans-abris[6] fait ressortir un constat similaire mais d'autant plus compliqué pour ces femmes : il ne s'agit pas pour elles de camoufler leur non-féminité mais leur existence entière. Alors que d'après l'insee 38% des personnes sans-abris sont des femmes, un tel chiffre ne transparaît pas dans nos villes et dans ce que l'on perçoit. Considérées comme des femmes encore plus vulnérables que la moyenne car sans moyens d'hébergements ou moyens primaires de subsistances, elles sont victimes très régulièrement de viols et d'agressions sexuelles (que ce soit en plein espace public ou dans les espaces d'hébergement)[7]. Ces figures féminines se retrouvent obligées « d'habiter » l'espace public et de cohabiter avec les figures «dominantes» du quotidien. Le temps de la nuit semble être particulièrement redouté puisque considéré comme plus dangereux pour les femmes, celles-ci ne pouvant tout simplement pas rentrer chez elles, sont obligées de faire avec. Certaines font le choix de ne pas dormir en attendant le jour, moment plus sécurisant :

« On est dehors en attendant que le centre ouvre et on dort sur le divan la journée. Puis, le soir on est debout toute la nuit.
- Tu ne dors pas la nuit en fait ?
- Non, on ne dort pas la nuit. Mais moi jamais je ne dormirai dehors, jamais, c'est trop dangereux ! »[8]

Certaines femmes sans-abris font le choix de se prostituer afin de trouver un endroit où dormir la nuit (l'hébergement devenant la monnaie d'échange). La prostitution est depuis

6. Maurin Marine. Femmes sans abri : vivre la ville la nuit. Représentations et pratiques . In: Les Annales de la recherche urbaine, N°112, 2017. Le genre urbain.
7. Ibid - Il n'existe pas de chiffre officiel à ce sujet, aucune étude ayant pour le moment été menée. Un tel constat se base sur des entretiens et des cas individuels.
8. Ibid

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS À DROITS D'AUTEUR

longtemps un substitut pour les femmes sans-abris mais toutes ne se prostituent pas. Alors que la plupart des femmes sans-abris cherchent à ne pas attirer l'attention et à ne pas être vues la nuit, l'objectif est opposé pour les femmes se prostituant, afin d'attirer les potentiels clients. La plupart des femmes sans-abris sont par ailleurs assimilées aux prostituées et cette corrélation sert encore à pénaliser leur présence dans l'espace public.

Ces figures féminines sont peu visibles dans nos villes. Certaines se camouflent, d'autres (comme les prostituées) ne sortent que la nuit. Mais ce n'est pas parce que nous ne les voyons pas qu'elles ne sont pas là. Leur parole n'est jamais relayée alors même qu'elles ont une vraie pratique de l'espace urbain. Elles sont encore peu concernées par les études menées sur la question du genre dans l'espace public. Elles sont aussi rejetées car elles pointent du doigt une autre forme de domination que celle exercée par les « hommes de banlieues sur les femmes blanches », elles pointent du doigt l'ensemble de la société qui les oublie, elles pointent du doigt l'ensemble des dominations qu'elle subissent, elles pointent du doigts les personnes qui prennent les décisions, les institutions et certaines associations.

Cette marge sociale se joue également d'un point de vue géographique. Puisqu'au-delà des représentations féminines rejetées, certains espaces sont moins étudiés, tels que les espaces ruraux. Certains espaces souffrent de clichés tels que les banlieues.

Marge géographique : Centre-ville ouvert, banlieues fermées, ruralité inexistante

Pour le moment, l'ensemble de ce mémoire se concentre sur des espaces plutôt urbains. Les centres-villes héritent d'une réputation en faisant un symbole d'ouverture, de mélange, de mixité. Ces centres-villes sont en effet le théâtre de la majorité des événements médiatisés, des actes politiques, des actes militants.

Le cœur de nos villes hérite globalement d'une bonne réputation, c'est celui qui est aménagé, qui est pensé, où tout le monde se sent bien. Par opposition, les banlieues seraient des espaces fermés, non tolérants, des espaces où il ne fait pas bon se promener, des espaces

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

violents. « Etrangement », ce sont les personnes racisées parfois en situation de précarité qui occupent ces espaces périphériques. Une fois de plus, ces personnes sont pointées du doigt et le harcèlement sexiste semble ne se produire que dans ces espaces « dangereux ».

Il peut sembler quelque peu hypocrite de la part des hommes blancs dirigeant notre société de pointer du doigt le sexisme des hommes racisés des banlieues, alors qu'eux même n'ont pas réglé leurs propres problèmes de sexisme. C'est un peu comme si le sexisme n'existait que quand la femme était « forcée » à mettre un voile sur sa tête ou que quand cette dernière est sifflée dans la rue par des personnes d'origine maghrébine. Malheureusement pour eux, Le sexisme est aussi la place marginale des femmes dans les postes politiques, c'est aussi les salaires moins importants à poste égal, c'est aussi le « slutshaming[9] », des actes sexistes qui ne sont pas exclusivement réservés aux hommes racisés.

Et la ruralité dans tout ça ? C'est également assez habituel pour l'ensemble des causes qui traversent notre pays et la plupart des décisions qui sont prises : la campagne semble inexistante. L'exemple récent des gilets jaunes, bien qu'assez éloigné des préoccupations que j'évoque dans ce mémoire, traduit bien l'oubli des espaces ruraux de la part des politiques. Je n'ai trouvé que très peu d'études abordant le sujet. Le sujet même de l'urbanisme n'est en fait que très peu abordé lorsque l'on s'intéresse au rural. La question de la peur et du harcèlement de rue n'est pas la même pour l'espace rural où il est plus courant de se déplacer en voiture. Les adolescents sont plus souvent menés à se déplacer en car ou à avoir leur propre scooter, les distances à franchir à pied afin d'avoir une certaine sociabilité étant souvent importantes. Cela ne veux pas dire que la socialisation au sexisme n'existe pas, le sexisme reste culturel, reste présent au sein des écoles et des familles.

Ce mémoire ne déroge donc pas à la règle, les femmes «en marge» n'y sont que peu représentées. La question de la place et de la prise de parole de ces femmes est un sujet important qui mériterait un travail complet, à part entière. En me rapprochant des mouvements féministes les plus classiques, ceux qui voulaient bien échanger avec moi, j'ai nécessairement éclipsé de mon analyse ces femmes moins représentées.

9. Slutshaming : consiste à stigmatiser, culpabiliser ou disqualifier toute femme dont l'attitude ou l'aspect physique seraient jugés provocants ou trop ouvertement sexuels

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

« Nous demandons simplement l'égalité avec les autres habitants du quartier. Notre priorité actuelle est de créer les conditions de dialogue effectif avec le gouvernement, les élus locaux et le reste de la société pour pouvoir témoigner de notre situation réelle ».[10]

Les Roses d'acier
Collectif de prostituées chinoises

Bien entendu, ces minorités tentent de prendre la parole, et cela se fait de multiples manières. Parmi celles-ci, il y a celles que l'on peu certainement le plus remarquer en tant qu'utilisateur de l'espace public : l'occupation de la ville, par la marche, par les affiches, par la sollicitation des espaces médiatiques.

Quels sont les moyens mis en œuvre pour donner la parole aux femmes, quelles soient peu ou très représentées au sein de la société ? Quelles sont les solutions qu'elles mettent elles-même en place ? Quels espaces sont occupés ? Quels espaces sont pris ou cédés ? Quels espaces sont aménagés et comment ?

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

10. Hancock, Claire, et Marylène Lieber. « Refuser le faux dilemme entre antisexisme et antiracisme. Penser la ville inclusive ». *Les Annales de la recherche urbaine* 112, n 1 (2017)

Le MLF manifeste le 6 Mars 1982 à Paris

2

Fabrique des outils : Quelles réponses face à l'inégalité ?

Les années 70, des femmes qui piétinent les pavés de la capitale en entonnant des chants aux sonorités guerrières : « Asservies, humiliées, les femmes, Achetées, vendues, violées, Dans toutes les maisons, les femmes, hors du monde reléguées. Levons-nous femmes esclaves et brisons nos entraves, debout, debout, debout ! »[1]. Alors que début novembre 2018, une reprise de ce chant sort sur Youtube[2], il semble que le désir de crier l'inégalité et d'appeler à la lutte est encore très fort. Le contexte n'est certes pas le même, mais les moyens de reprendre l'espace public restent proches. Les jeunes mouvements féministes vont puiser dans les mouvements plus anciens, vont chercher les actes mythiques, quasi mythologiques qui font aujourd'hui partie de l'histoire du féminisme et continuent de les adapter. Que ce soit la manifestation, l'accrochage d'affiches, les tags, toutes ces actions dans l'espace public ont un but commun : interpeller. Que ce soit le passant, les médias ou les institutions, l'objectif est d'être vu et de faire parler. Marcher dans l'espace public est un moyen d'être vu mais c'est aussi un moyen de se réapproprier un espace qui, comme on a pu l'évoquer plus tôt, reste encore peu investi par les femmes. De plus en plus de municipalités accompagnées d'associations mettent en place un nouvel outil appelé « marche sensible ». L'objectif est de faire se déplacer des femmes dans l'espace public et de profiter de

1. Hymne du MLF : https://www.youtube.com/watch?v=lIE9HtFv0fc
2. « Debout les femmes » en soutien à la maison de femmes : https://www.youtube.com/watch?v=8VCcrRY3PKU

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

leurs expertises concernant certains espaces des villes. La marche et l'occupation de l'espace public ainsi que de l'espace médiatique est un premier moyen pour « faire voir » les oppressions subies par ces femmes.

Cependant, la place de l'institution dans cette « réappropriation » de l'espace public par les femmes est intéressante à questionner. Bien que les villes aient un intérêt certain à permettre le bon usage des espaces publics par leurs usagers, il est intéressant de voir comment ces villes font pour y parvenir. Une des solutions les plus classiques est de « baliser » et de « sécuriser » l'espace public. Par ce mode d'action, c'est le « symptôme » qui est combattu plus que la cause en elle-même. Quels sont les impacts sur l'espace public de telles mesures ? Quels aménagements sont concrètement proposés ?

Les aménagements peuvent être une réponse aux problèmes d'accès à l'espace public. Néanmoins depuis une vingtaine d'années, chercheurs et associations expérimentent au Canada d'autres façons de faire la ville. Se basant sur les actes militants, le vécu des femmes au quotidien et les tentatives d'aménagements des municipalités, certains urbanistes et penseurs prennent en compte les difficultés d'accès à l'espace public connu par les femmes : Il s'agit du genderplanning[3], méthode de concertation et d'aménagement permettant d'à la fois mettre en avant la parole des femmes et de former les experts et techniciens de la ville. Cette méthode fait son arrivée depuis quelques années dans les villes européennes. La ville de Paris vient d'expérimenter ce mode de concertation et de fabrication de la ville, faisant avancer la ville vers une « plus grande inclusion ». Qu'en est-il de la ville de Nantes ?

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

3. « Planifier par le genre »

« Faire voir »: Occuper l'espace public

« Nous prenons la rue et la parole pour affirmer : la liberté de décider de nos vies partout et toujours ! Marchons, pour ne plus nous faire marcher dessus le jour ! »
Tract d'appel pour une marche de nuit,
Marseille
2015

Marcher dans l'espace public : Entre lutte et empowerment[1]

Manifester

Je me suis confrontée en Pologne à un sexisme quotidien et beaucoup plus visible que celui auquel nous sommes confrontées en France. Peut-être est-ce simplement dû à un effet de contraste entre mes expériences, mais la très faible considération accordée aux femmes et le fait que celles-ci semblent si consentantes à ce sexisme quotidien m'a réellement choqué. La considération des femmes était finalement très essentialiste : Une femme c'est beau, c'est la douceur, l'amour maternel. Rien d'étonnant donc à voir la journée des droits des femmes utilisée commercialement afin que chaque homme aille offrir un beau bouquet de rose à sa dulcinée. Bien peu féministe la Pologne à première vue, mais peut-être plus féministe qu'on l'imagine si l'on creuse un peu.
C'est au cours de l'automne 2016 que les mouvements féministes ont gagné les rues et les places polonaises habituellement si calmes. Une vague de femmes habillées en noir, cintre à la

1. « Autonomisation » : rendre les femmes plus « autonomes »

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Louisette Guibert

Louisette est l'une des premières militantes féministes nantaises de la deuxième vague, elle s'engage à partir de mai 68 et est aujourd'hui une figure incontournable. Plus tard, elle intègre la municipalité de Jean-Marc Ayrault où elle est chargée de l'égalité femme-homme. Elle ne « se range » pas pour autant et continue de militer encore aujourd'hui, à 73 ans, participant régulièrement aux actions de rue de RAFU.
Elle est féministe mais, elle le revendique, elle n'est pas « uniquement une femme ». Lors de notre entretien nous avons abordés de nombreux sujets, mais elle a surtout insisté pour que j'ouvre les yeux sur « le partage » des villes. Un sujet qui va plus loin que l'unique question du genre et qui recoupe plusieurs oppressions qu'il est nécessaire d'étudier et de mettre en avant.

main hurle son mécontentement. L'avortement est sur le point d'être complètement interdit et l'église fait de plus en plus pression sur l'état. La répression est dure durant ces journées de mobilisation mais une chose pour le moins inespérée se produit : La loi est abandonnée, l'état recul. Incroyable vague de joie et de soulagement pour la plupart des polonaises, colère et déception chez les conservateurs qui s'empressent de gagner les rues, brandissant d'énormes images de fœtus avortés. Cela n'a plus d'importance, on a gagné. Et moi j'ai découvert quelque chose d'incroyable, j'ai découvert la force de ces femmes, la force de la mobilisation et j'ai vu la ville où j'habitais, Wroclaw, changer de visage. La ville est prise par des femmes que l'on ne voit que peu en Pologne, personne ne se revendique féministe, tout simplement car le simple fait de vouloir le revendiquer (à l'instar du fait de se revendiquer ou d'assumer le fait de ne pas être hétérosexuel), peut suffire à faire sortir du cadre socialement établi[2].

Cette ferveur, ce désir de montrer que l'on existe alors que l'on est si souvent oublié, rayé des préoccupations, elle existe pour beaucoup d'autres causes mais elle existe aussi au sein de mouvements beaucoup plus anciens comme le prouva le MLF (mouvement de

2. Émission France Culture : LSD, la série documentaire : La liberté ou la liberté : Contours du féminisme polonais.

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS À DROIT D'AUTEUR

Manifestation contre la loi interdisant l'avortement - Varsovie - 2016

Manifestation du MLF - Paris - 8 Mars 1981

Manifestation Me too - Pars - Novembre 2017

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE DU PATRIMOINE - ÉTUDIANTES

libération des femmes)[3] et les divers mouvements féministes ayant vu le jour au cours de mai 68. Comme en témoigne Louisette lors d'une de nos discussions, l'ensemble de la société se soulevait, mais les femmes n'était pas encore considérées, elles n'avaient pas encore leur place dans le mouvement :

« Moi j'étais politiquement aux « Alternatifs », c'est un mouvement issu du PSU (Mouvement autogestionnaire et écologiste). Donc dès 68 j'ai vraiment été dans le mouvement. Dans les assemblées générales je me rendais compte que nous quand on s'inscrivait pour prendre la parole à 19h le soir, on l'avait à 22h et encore il fallait vraiment qu'on insiste. Tandis que les garçons ils avaient beaucoup plus facilement la parole que nous. Là ça a été une première prise de conscience de la relation entre les hommes et les femmes. »[4]

Ces femmes furent parmi les premières à prendre la rue, en France, et à revendiquer l'accès aux droits (droit à l'avortement principalement). Une première manifestation est organisée par le MLF, elle réunie près de 2000 femmes. Ces mouvement représentaient un mouvement à contre-courant, se battre contre ce que la société avait institué engendrait nécessairement des violences et des insultes. En l'absence de décision, de représentation, d'action de la part des institutions, ces femmes ont décidé de faire ce qu'elles pouvaient par elles-même.

La contraception n'est autorisée que depuis 1967 (la pilule). Dès que Jérôme (mon fils) est né j'ai pris la contraception, j'ai cherché un médecin qui accepterait de me la donner. Et très vite j'ai été confrontée à des jeunes femmes qui étaient enceintes et on a monté un grand mouvement sur Nantes avec des femmes et des hommes qui ont été formés par une gynéco à faire des avortements. C'était que des copains et des copines, c'était totalement illégal, que des réseaux, que des gens qui se connaissaient. C'était pas compliqué. Donc j'ai participé à ce réseau là dès les années 70 ce qui fait que j'ai tout de suite était sous contraception. Mon premier objet de militantisme finalement c'était la pillule et l'avortement.[5]

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

3. Debout ! Une autre histoire du Mouvement de Libération des Femmes (1970 - 1980) - Carole Roussopoulos
4. Propos recueillis lors d'un entretien réalisé avec Louisette Guibert le 26 Octobre 2018
5. Propos recueillis lors d'un entretien réalisé avec Louisette Guibert le 26 Octobre 2018

Plus tard, les associations féministes ne faiblissent pas et tentent toujours de « prendre l'espace public » pour alerter et faire parler. Le mouvement généralisé du 25 Novembre (se déroulant chaque année) par exemple, contre les violences faites aux femmes est un moyen de rappeler le nombre de femmes battues, violées, agressées au cours de l'année passée. Mais pour revenir à des aspects plus urbains et politiques : Pourquoi manifester ? Pourquoi utiliser les rues comme moyen de prendre la parole ? La manifestation a une haute portée symbolique et elle est utilisée pour mettre sur la place publique des questions passées sous silence. L'objectif de ces manifestations en ville est à la fois d'alerter le passant mais également d'interpeller les décideurs, leur montrer que le mouvement est composé de nombreuses personnes, capables de faire des choses et de prendre un espace tout à fait symbolique : la rue.

Avec le temps et avec l'ampleur qu'à pu prendre le mouvement féministe, différents courants sont nés. Que ce soit dès mai 68 avec une confrontation entre femmes hétérosexuelles et femmes homosexuelles[6], ou aujourd'hui entre abolitionnistes et

6. Débat évoqué dans le documentaire Debout ! Une autre histoire du Mouvement de Libération des Femmes (1970 - 1980) - Carole Roussopoulos

« Mercy, Mary, Patty »

Vous emménagez avec le groupe et c'est merveilleux, on prépare la cuisine et les rassemblements. On partage l'amour et les livres. Ensemble, tout est possible mais rien n'est garantis, ni sûr. La maison commune est un havre où l'on prend le temps de choisir comment exister. On créera un espace moral dans un monde immoral, tard dans la nuit autour de grandes tablées. Elles se poursuivent ces joutes entre amis. Bien sûr, vous n'en saisissez pas toutes les subtilités car vous-vous afférez.
« Eh Gin, fait nous un bon café s'il te plait ! »
Vous allez et venez entre la cuisine et la pièce où l'on s'enthousiasme sur un tract à rédiger. Les mégots s'accumulent dans le cendrier, il faut laver les tasses abandonnées sur le plan de travail.
Lorsqu'elles s'en ouvrent au collectif, elles sont accusées de saper l'énergie du groupe, de rompre le rêve. Mais de quel rêve s'agit-il que ces jeunes hommes défendent avec l'ardeur des propriétaires en demandant aux spectatrices de bien vouloir regagner leur place?
Le show continuera avec ou sans elles.

Lola Lafont[1]

1. « Mercy, Mary, Patty - Lola Lafon ». 2017

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

non-abolitionnistes, entre anti-voile et pro-voile. Le mouvement féministe se diversifie et le temps de la manifestation est aussi un moment de rencontres et parfois de confrontations entre ces différents courants de pensés plus ou moins radicaux. Alors que certaines manifestations officielles ont pour objectif de rallier une majorité de femmes, d'autres profitent de ces événements pour faire des « contre-manifestations », parfois non-mixtes. Ici le but est d'à la fois interpeller les passants et les institutions sur des questions qui ne sont que peu abordées mais également de montrer aux féministes et aux femmes appartenant à des classes dominantes qu'elles n'ont pas le monopole de la parole et de la manifestation. La contre-manifestation du 24 Novembre 2018 le prouve assez bien, à Nantes notamment.

Nous sommes le 24 Novembre et deux manifestations différentes ont lieu «contre les violences faites aux femmes». La première est portée par le mouvement national « nous tout.e.s » et supporté par «Nosig» et «Féministes plurielles». Le second est porté par «Osez le féminisme», «RAFU», «Soliarité femmes» et d'autres associations nantaises de longue de date. Alors qu'initialement toutes ces associations devaient manifester ensemble au cœur de la cité de ducs, le second groupe d'association a décidé de se désolidariser du premier. La raison principale de cette dissolution tourne encore autour de cet éternel même débat : la prostitution. Un choix difficile s'est alors offert à moi : Suivre la manifestation « officielle » soutenue nationalement ou suivre la manifestation organisée par le groupe d'associations que je suis depuis le début de mon mémoire. Finalement j'ai décidé de suivre la manifestation «officielle», découlant du mouvement national «nous tout.e.s». Au sein même de ce cortège, deux groupes se sont découpés : Les manifestantes «pacifistes» et celles voulant en découdre avec les forces de l'ordre quadrillant la ville.

«Nous ne soutenons pas la violence contre les forces de l'ordre ! » Clame haut et fort la femme menant le cortège dans son micro.

«C'est eux la violence !» répondent celles qui font face aux policiers casqués.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

DIE-IN à la fin de la manifestation « Nous tout.e.s » face à la préfecture portée par Féministes plurielles et Nosig - Moment de tentions entre les manifestant.e.s

Départ de la manifestation des associations abolitionnistes sur le place Graslin

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Immobiles, nous attendons tous dans un malaise palpable que la situation se décante.
En France, un autre mouvement s'est créé, se confrontant à « Nous tout.e.s », c'est le « Nous aussi » créé par les personnes trans, les travailleuses du sexe et les femmes racisées qui ne se sentaient pas assez représentées dans le premier mouvement. Trois groupes distincts ont donc participé à cette manifestation : «Nous tout.e.s» (la manifestation officielle, pro-choix), «Nous aussi» (La manifestation non officielle des femmes subissant de multiples oppressions) et enfin la manifestation abolitionniste plutôt centrée sur cette question là.
Alors que la manifestation se terminait, en face de la préfecture, les organisatrices ont décidé de faire un « Die in » : Toutes les femmes s'allongent pour symboliser toutes les femmes mortes à cause des violences des hommes. Entre les passants, les gilets jaunes, les féministes ne soutenant pas le geste... La plupart des femmes ont quitté le rassemblement.

«Vous vous allongez en face du patriarcat ? Mais non, levez vous ! Soyez fières ! » d'un côté. «Allongez vous pour la photo ! C'est un acte fort, un acte symbolique !» de l'autre.

Plus tard, sur les réseaux sociaux des débats houleux occupent massivement mon fil d'actualité. Qui a le plus profité de la médiatisation ? Qui a attiré le plus de manifestants ? Qui est vraiment féministe... qui ne l'est pas ?

Cette manifestation, moment phare pour la cause des femmes, fut à l'image de ce qu'est le mouvement féministe actuel : Pluriel, avec de grandes lignes de divergences et des modes d'action différents, parfois même opposés. Alors que certaines prônent la non-violence, d'autres considère que c'est l'unique moyen de prendre la parole et d'ouvrir les consciences. Pour elles, les violences, c'est ce qu'elles vivent au quotidien, pas des pavés lancés sur des policiers en armure.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Non-mixité

Toutes ces manifestations sont officielles. Elles sont déclarées et sont souvent encadrées par les forces de l'ordre. Elles sont également soutenues par divers syndicats et diverses associations. Mais ce n'est pas le cas de tous les rassemblements, notamment ceux se définissant comme non-mixtes. Ceux-ci sont souvent vus d'un mauvais œil par les politiques, au sein même des mouvements féministes mais globalement au sein de l'opinion publique. Pourquoi choisir la non-mixité comme mode d'action militant ? Plusieurs féministes relativement connues (Carole de Haas, Christine Delphy) revendiquent la non-mixté et la définissent comme une nécessité pour le féminisme militant. Se passer de la présence dominante (Homme pour les féministes en général, hétérosexuelles pour la communauté LGBT, personnes blanches pour les personnes racisées) permettrait de parler plus librement sans que les expériences individuelles ne soient remises en question par des personnes n'ayant jamais vécu ces oppressions.

« Intéressant de noter que quand 15 ou 20 femmes décident de se réunir entre elles, le nombre de tweets et de papiers que cela peut déclencher. Il se passe chaque jour à la surface de la planète des centaines de réunions politiques, syndicales, professionnelles composées à 100% d'hommes sans que cela ne froisse personne. »[7]

La non-mixité ne s'incarne par uniquement lors de discussions ou de débats intimes, elle peut se développer dans l'espace public en prenant la forme de la manifestation. La plus connue se déroule dans plusieurs pays dans le monde et on la nomme « Reclaim the night ». Réclamer la nuit, espace de la peur, espace des hommes, espace de la solitude pour certaines femmes. La manifestation de nuit bruxelloise du 31 Mars 2018 a engendré une très grande répression avec l'arrestation de 70 manifestantes. La non-mixité reste encore une notion confondue avec ségrégation et les rassemblements non-mixtes sont souvent interdits, ce qui explique en partie la répression violente à laquelle doivent faire face les manifestantes.

7. Caroline de Haas, De l'utilité de la non-mixité dans le militantisme, Blog Médiapart, Avril 2016

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Manifestation Reclaime the night - Bruxelles - 2018

Témoignage d'une manifestante sur le site de Reclaim the night Bruxelles :

Vers 20h30, après avoir marché dix minutes au départ de la place Ste-Catherine, un important dispositif policier nous a bloqué la route puis encerclé-e-s. Notre cortège, composé d'une centaine de personnes, s'est retrouvé comprimé entre des lignes de robocop armés de leurs bouclier-casque-matraque, rue bloquée de tous les côtés par plusieurs combis, camions, voitures de police. Pendant ce temps, des barrières Heras recouvertes de toiles ont été disposées tout autour de nous de manière à nous invisibiliser de la foule amassée aux alentours et des soutiens. Une fois à l'abri des regards les flics ont commencé à extirper de la nasse les personnes une à une de manière très brutale, plaquées au sol, tirées par les cheveux, fouillées, cloisonnées et embarquées. Certaines personnes venues en soutien se sont vues brutalisées également. [...] Nous estimons que nous devrions avoir le droit de nous approprier la rue sans avoir à négocier. Nous estimons avoir le droit d'être présent-e-s en nombre dans la rue. Notre liberté ne se négocie pas, elle s'impose.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE DES OFFICIERS DE SAPEURS-POMPIERS
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Ces femmes pourtant, revendiquent seulement « un » espace, un moment entre elles, elles veulent éviter les remises en questions des personnes non-concernées, libérer la parole des concernées et se réapproprier le problématiques qui leur sont propres. Elles veulent qu'on puisse les voir et les entendre sans être occultées. La non-mixité, par son caractère souvent illégal est donc facilement répréhensible. Le côté « extrême » (selon l'opinion publique) de ces manifestations et réunions en excuserait presque, selon certains, la violence de la répression et des coups qu'elles peuvent subir.
Une autre des ces manifestions non-mixtes a eu lieu à Marseille en 2015[8]. Des centaines de femmes se sont rejointes quelques mois après le viol d'une camarade pour manifester contre les oppressions sexistes vécues au quotidien. Le mouvement est beau et grand, les femmes témoignent de la force qu'un tel rassemblement leur fait ressentir. La non-mixité c'est aussi se sentir forte en groupe lorsque individuellement on subit les violences du quotidien. Après qu'un groupe d'hommes les ait insultées dans la rue, Jeanne raconte :

« La rue nous plaît, on veut marcher en paix ! Ils faisaient vraiment les coqs et on a réussi à les faire rentrer dans leur bar. Ça m'a fait plaisir qu'on investisse aussi cet espace là d'agressivité, qui d'habitude n'est pas celui des femmes, mais à notre façon, par la puissance de notre présence ! »[9]

Si toutes ces marches et manifestations politiques se sont déroulées dans des contextes différents et pour des objets différents, ce qui les unies est tout de même la lutte pour le droit des femmes. Ces manifestations n'ont pas pour unique but d'interpeller, mais c'est aussi un moyen d'obtenir des décisions, rapides et concrètes de la part de ceux qui font la ville. Lors d'un de mes premiers moments de terrain, lors du mouvement « me too », j'avais ressentis la force de cette manifestation féministe qui, dans ce contexte assez particulier, faisait beaucoup réagir les passants.
Cependant, la plupart des institutions quelles soient municipales ou gouvernementales, n'offrent que peu de réponses concrètes. Que répondre concrètement quand des femmes témoignent des violences, des viols, des agressions qu'elles subissent au quotidien ?

8. Revue Z n°10 - Riposte ! de Mathilde Blézat
9. Ibid

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

1 # Me too dans la vraie vie - 27 Novembre 2017

18h15, place du Bouffay
Rassemblement avant le départ de la manifestation

J'avais entendu parler de l'événement sur Facebook quelques jours plus tôt : des femmes se regroupaient contre les agressions sexuelles place du Bouffay à Nantes, une véritable opportunité pour mon mémoire. Le rendez-vous avait été fixé un jeudi soir, c'est donc après avoir bu une bière en terrasse que je me dirige vers le centre-ville. En chemin j'essaye d'imaginer ce qui m'attend. « Un regroupement », Qu'est ce que cela signifiait exactement ? Je me presse vers le lieu du rendez-vous à la fois anxieuse et impatiente. Plusieurs questions se bousculent dans mon esprit : Ai-je ma place parmi ces femmes ? Ne devrais-je pas les laisser entre-elles ? Je m'imagine, un instant, trop intrusive. Je transpire, je me dépêche, je suis déjà en retard. J'arrive essoufflée près de ce qui ressemble à un regroupement près du carré Feydeau. Je me rapproche rapidement et ce n'est plus une masse informe que j'aperçois sur la place, mais une

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENTS SOUMIS AD PROFITEM AUTEUR

véritable foule. Je sors immédiatement mon appareil photo pour immortaliser la scène comme pour emporter avec moi une preuve de ce que je vois.

Une grande estrade est installée au milieu de la place et des femmes habillées en rose enchaînent des pas de danse, visiblement elles ne sont pas là pour le sujet de mon enquête. A leurs pieds d'autres femmes portent des banderoles et font dos à la chorégraphie. Je me faufile dans le second groupe, une femme parle au micro, elle cite de noms « Johnny depp, Roman Polansky... » Autour, ça applaudit, ça cri... La femme en possession du micro continue son discours mais finalement ce ne sont pas ses mots que j'écoute mais ceux de mes voisines « Merde mais regarde les avec leur drapeau, faut toujours qu'ils se pointent partout ceux là ». Je lève les yeux : en effet un drapeau « solidarité étudiante » flotte au dessus de l'épaule d'un homme.

Je sors des mes pensées : des applaudissements, des sifflets, une nouvelle personne s'empare du micro. Elle a la voix tremblante et parle de son expérience : un viol et des proches absents, un discours dur et émouvant. Un nouveau tonnerre d'applaudissements résonne sur la place et efface la musique provenant de la scène. Je suis touchée par les paroles que je viens d'entendre et je ressens une certaine colère. Il est beau ce combat, il est si juste. Les regards s'entrecroisent dans l'assemblée, je souris et reçois quelques réponses. Mais que se passe t-il autour du groupe ? Une bulle s'est formée autour de moi et je m'en extrait. Les passants ne semblent pas accorder une grande importance à notre regroupement, certains s'arrêtent brièvement mais j'imagine qu'avec la fréquence des « rassemblements » sur cette place plus personne n'est surpris.

Lassées de notre immobilité les organisatrices appellent à la marche. Les banderoles sont soulevées : « Nous aussi, on brise le silence », de grandes lettres blanches sur un fond noir. L'acte est immédiatement suivit par la parole, des slogans sont criés et la marche débute sur la ligne de tram. Il est 18h30, les passants rentrent du travail et les réactions violentes des passants ne se font pas attendre. Je reprend ma posture de photographe, je m'éloigne, j'intègre un nouveau groupe : celui des observateurs.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DROIT D'AUTEUR RESERVE

Se déplacer entre femmes

Face à l'insécurité et au harcèlement sexiste devenu pour certaines insupportables, des initiatives émergent. Un exemple nantais permet d'illustrer une de ces initiatives, il s'agit de Womenwalk, un réseau se développant sur Facebook et mettant en lien des femmes d'un peu partout à Nantes. Ce sont deux sœurs nantaises d'une vingtaine d'années qui sont à l'origine de ce projet qui est né d'une proposition sur la page Facebook « étudiant de Nantes ». Depuis, les inscriptions sur le groupe Womenwalk sont de plus en plus importantes et il compte désormais 742 membres. Le concept est assez intéressant puisque les femmes du groupe publient leur emplacement et demandent si une autre femme est dans les parages pour l'accompagner. Que ce soit un trajet quotidien à faire à pied ou un trajet plus ponctuel, en pleine nuit, les femmes cherchent à ne plus être seules, à être plus puissantes face au harcèlement dont elles pourraient être victimes, ou tout simplement être rassurées. Certaines proposent un accueil dans leurs appartements pour celles se sentant en danger sur leur chemin. J'avais entendu parler de cette initiative sur Facebook il y a quelques temps, mais elle a surtout été soulignée lors de la dernière réunion entre le conseil de la nuit et le conseil de l'égalité femmes-hommes auquel j'ai pu participer le 20 Novembre 2018. Benjamin Mauduit en fait l'éloge :

« On a deux étudiantes qui sont venues nous voir pour nous présenter un beau projet, c'est Womenwalk. Alors nous forcément on encourage ces initiatives habitantes, d'étudiantes, en plus c'est des étudiantes pas du tout militantes donc... Voilà, c'est de beaux projets »

« On a aussi eu des étudiantes de l'école centrale qui ont fait toute une étude sur une centaine de nantais sur les besoins, les services, des choses classiques... »

« D'autres étudiantes en Design qui font des propositions aussi sur l'espace public, sur le square Daviais... Des toilettes publiques, l'accès à l'eau, l'éclairage, les circulations, un foodtruck... »[10]

10. Propos de Benjamin Mauduit recueillis lors d'une réunion avec le conseil de la nuit et la conseil de l'égalité femme-homme, le 20 Novembre 2018

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Nouveau membre · 16 h

Bonsoir les filles petit conseils pour vous pour se soir ou d'autre jours je v essayer de vous donner un maximum de conseil pour se soir sa sera LA BOMBE LACRIMO 😁, essayer d'en acheter une petite que vous mettez dans vos poches ou un truc discret rapide à sortir, vous pouvez en avoir dans une armuries ou alors sur internet un bon site que j'ai qui sappel WISH qui en vende à pas cher sa met deux semaine environ à arriver mais au moins vous perdez rien sa coûte 2/3€ voilà voilà faite attention à vous bonne soirée hésitez pas à m'envoyer des messages pour plus de renseignements bje reste à votre écoute 😉

11 9 commentaires

J'aime Commenter

Afficher 7 autres commentaires

Sinon une mini bombe de déodorant ça marche bien aussi

J'aime · Répondre · 15 h

Nn sa marche pas aussi bien car il sont rajouter un truc étant donner qu'on s'en met sur nous

J'aime · Répondre · 8 h

partagé sa première publication.

Nouveau membre · 18 h

Bonjour à toutes 😉 bonne annee et bonne sante. Je découvre ce groupe et je suis hyper contente que cette initiative existe chez nous 😍 BRAVO 🙌

J'habite à Nantes , arrêt port boyer (bus 23) et j'ai du mal à sortir /rentrer seule le soir depuis des anees. J'ai toujours peur même le jour et la nuit , je trouve que certains mecs sont louches, Du coup quand mon copain n'est pas là, je ne sort pas du tout ou juste pour les rendez vous

Certaines d'entre vous habitent-elles da… Afficher la suite

8 4 commentaires

J'aime Commenter

Afficher 2 autres commentaires

j'habite rond point de Paris donc pas loin

J'aime · Répondre · 17 h

J'habite juste à côté aussi 😊 si jamais t'as besoin un soir ou quoi pas de blempro !

J'aime · Répondre · 16 h

Extraits de conseils entre femmes sur le réseau Facebook Womenwalk

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Ces initiatives sont clairement saluées et prises en compte dans les études faites par la ville sur l'usage genré de l'espace public. Mais cela révèle surtout qu'il y a à la fois un problème de peur dans l'espace public et un besoin immédiat d'y remédier. Les réponses concrètes ne semblent pas encore exister, alors les femmes créent leurs propres remèdes. Benjamin Mauduit déplore lors de son intervention le manque « de recherches sérieuses » et « d'exemples concrets » d'aménagements de l'espace public pouvant répondre aux problématique de l'insécurité et du genre. Afin d'obtenir une expertise réelle, la ville de Nantes expérimente un nouvel outil, tout droit venu du Canada et développé là bas il y a bien longtemps : les marches sensibles.

Marche sensible

Cette initiative mise en place par le gouvernement de François Hollande portant le nom de « marches exploratoires » se développe depuis 2014 dans une douzaine de villes françaises « pilotes ». Ce n'est pas une invention locale puisqu'elle vient tout droit du Canada et y a été expérimentée pour la première fois dans les années 90. C'est le réseau « France Médiation » qui coordonne cet outil dans ces différentes villes françaises.
J'ai découvert pour la première fois cette « invention » lors d'une conférence de Genre et ville[11] en Octobre 2017 à Nantes. Les femmes de ce groupe de recherche-action présentaient leurs propres tentatives de marches exploratoires au sein des quartiers Nord nantais. Renommé « Marche sensible » par le groupe et par un bon nombre de groupes expérimentant le même outil, je me souviens avoir été complètement convaincu par l'initiative qu'elles présentaient comme inclusive[12] et permettant aux femmes de se réapproprier l'espace public et les lieux dans lesquels elles avaient peur d'aller.

Un veritable processus d' « empowerment » est prôné par cet outil. L'empowerment est défini comme la capacité d'élaborer une conscience critique par rapport aux enjeux sociaux, dans lesquels les femmes et les hommes s'inscrivent. Dans le cadre des

11. Genre et ville est un groupe de femmes urbanistes faisant de la recherche action et se concentrant sur la question du genre dans l'espace public.
12. Qui inclus les autres, dans ce cas précis les personnes discriminées

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

marches sensibles, les femmes sont invitées, par leurs déambulations dans l'espace public, à prendre conscience qu'elles n'ont pas à avoir peur de ces espaces, qu'elles peuvent y aller. On les pousse à plus d'« autonomie ». Les associations et institutions les mettant en place misent là dessus pour que les inégalités dans l'espace public se résolvent «par» les femmes elles-même. On l'a vu précédemment, des initatives habitantes se forment d'elles-même et permettent de trouver des réponses concrètes aux problèmes d'accès à l'espace public. Bien que ces réponses ne soient pas souhaitables à long terme, elles pallient le manque d'initatives de la mairie, et cette dernière n'hésite par à les mettre en avant ou à les encourager.
Le gouvernement, dans ses décisions pour une nouvelle politique de la ville évoque cette théorie de l'empowerment (à une plus large échelle que celle de l'égalité femme-homme) :

> *« Leur connaissance des réalités, leur expertise d'usage, leur capacité de proposition et d'organisation d'actions collectives doivent impregner l'ensemble de la démarche contractuelle des futurs contrats de ville […] L'enjeu est majeur, il s'agit de développer le "pouvoir d'agir", gage d'une vie sociale où chacun trouve sa place, particulièrement pour celles et ceux qui sont le plus souvent absents du débat public. »*[13]

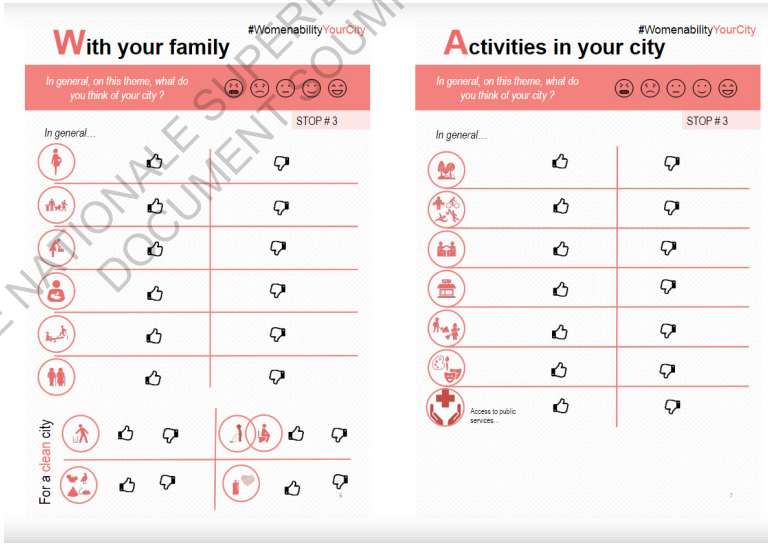
Cette théorie de l'empowerment est complexe a analyser mais elle est néanmoins largement critiquée au sein certaines instances féministes car parfois perçue comme un désengagement des politiques de nos villes, laissant le problème être géré par les femmes elle-mêmes. Lors de mon entretien avec Aurélie, elle avait décrit cette notion comme une théorie culpabilisante pour les femmes :

> *Ce que je vois aussi comme différence fondamentale qu'on a avec d'autres associations c'est qu'elles travaillent plus sur l'individu et nous plus sur le système. Elles mettent beaucoup en avant cette notion d'empowerment. Le fait que c'est l'individu qui doit choisir son genre, se prostituer ou pas, choisir s'il a peur ou non enfin tout quoi. Ce qui est une vision hyper culpabilisante et qui met de côté tout l'aspect sociétal, culturel…*[14]

13. http://www.ville.gouv.fr/IMG/pdf/dp-ville-rassemble-v2.pdf
14. Propos recueillis lors d'un entretien réalisé avec Aurélie le 22 Octobre 2018

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Womenability - Femmes et villes - Ateliers d'initiation aux marches sensibles - Paris - 2017



With your family

#WomenabilityYourCity

In general, on this theme, what do you think of your city ?

STOP # 3

In general…

For a clean city

Activities in your city

#WomenabilityYourCity

In general, on this theme, what do you think of your city ?

STOP # 3

In general…

Access to public services…

Partie du questionnaire dédié aux participantes des marches exploratoires de Womenability

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE PARIS-VAL DE SEINE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Pour aller plus loin et en apprendre plus sur les marches sensibles je suis allée à une formation menée par le groupe Womanability, (association organisant des marches sensibles dans le monde entier) et par le groupe Femmes et villes (association canadienne très reconnue puisque étant celle ayant plus ou moins créé l'outil des marches sensibles et le processus de genderplanning que nous aborderons plus tard). Cette formation s'adressait clairement à des femmes féministes et/ou engagées en politique ayant la possibilité d'en organiser au sein de leur propres villes, quartiers etc. L'outil, était présenté comme un objet d'empowerment mais surtout comme un moyen révolutionnaire de faire participer les femmes à la conception de leurs villes. Le but principal de cette réunion était surtout de nous présenter le rapport d'étude ayant été monté sur la base de l'expertise de femmes dans 25 villes aux quatre coins du monde, leurs avis ayant été récolté par le biais de petits questionnaires par les membres de Womenability lors des marches. Ce rapport d'étude propose une série de « bonne façons » pour « faire la ville » en fonction du manque d'espaces verts, d'assises, de toilettes publiques ou du trop grand nombre d'obstacles pour les poussettes, toutes ces recommandations ayant été écrites à partir de formulaires remplis par les femmes lors de leurs marches. Même si cela ne fut pas signifié en claire lors de cette rencontre, il semble évident que cet ouvrage s'adresse aux aménageurs et aux institutions afin d'utiliser cet ouvrage comme base de connaissance des besoins des femmes[15]. C'est une sorte de petite bible de l'empowerment préfacé par Anne Hidalgo et monté en partenariat avec la ville de Paris. L'exercice n'est pas étranger à la ville de Nantes puisqu'une première expérimentation de « marche sensible » eu lieu en 2016 dans le quartier Nantes Nord. Cette étude demanda un travail d'une certaine ampleur et se fit en collaboration avec la ville de Nantes et l'espace Simone de Beauvoir[16]. Ce dernier me transmit le bilan des marches organisées et les entretiens menés pour l'occasion, le projet de l'époque se nommait « PasSaGEs ». Tout en me demandant de ne pas divulguer les informations de ce document, l'Espace Simone de Beauvoir m'a indiqué ne pas désirer revenir sur ces « marches ». En quête d'informations supplémentaires, je me suis finalement heurtée à un mur, assez peu d'informations sont disponibles et ces marches et entretiens (Une bonne centaine ayant été menée avec des femmes

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

15. Womenability (2017) *Solution for gender fair cities. An international action-research report.*
16. Espace de défense et de promotion du droit des femmes

Marche sensible organisée en 2016 par Genre et ville dans le cadre du programme PasSaGes dans les quartiers Nord de Nantes

A Départ Mairie
B Bouffay
C Place du Commerce
D Square Daviais
E Rue d'Ancin
F Quai de la Fosse
G Cours Franklin Roosevelt
H Cours Franklin Roosevelt
I Gare SNCF Nord
J Rue Maréchal Joffre

Parcours réalisé par les nantaises lors de la « marche exploratoire » organisée par le conseil de l'égalité femme-homme et le conseil de la nuit en 2017

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

du quartier), le tout n'ayant absolument pas été médiatisé, assez étonnament. Je n'ai eu aucun retours de la part de la municipalité sur le sujet, l'expérience ne semble pas avoir été un franc succès puisqu'elle n'est cité nul part.

Cela ne semble pas avoir coupé l'envie de la municipalité de mener une nouvelle fois l'expérience (cette fois ci sans l'aval d'aucune association féministe) en liant le conseil de l'égalité femme-homme et le conseil de la nuit autour de nouvelles marches sensibles, de nuit. Lors de la réunion de bilan du 20 novembre 2018 réunissant ces deux instances, Benjamin Mauduit et son équipe mettent dans un premier temps en avant le « diagnostic en marchant » comme moyen d'observation efficace de l'espace public, cette marche fut suivie d'une conférence et d'un atelier citoyen visant à identifier les axes d'action à long et à court terme. La réunion de « bilan » du 20 novembre fut finalement plus le moyen de mettre en avant l'initiative que de prendre en compte les retours des participantes. « L'hyperalcoolisation » des jeunes étant en partie pointée du doigt et le manque de luminosité entre les hangars à bananes et le centre-ville étant identifié comme principal vecteur d'insécurité chez les femmes, la réunion fut l'occasion de présenter les nouvelles expérimentations lumineuses sur l'île de Nantes. Cette « marche exploratoire », Aurélie avait eu l'occasion d'y participer l'année dernière en tant qu'habitante nantaise, mettant plus ou moins de côté sa casquette de militante féministe.

Il y a un truc qu'ils [La ville] avaient organisés et auquel j'ai pu participer grâce au conseil de la nuit, c'était une marche dans la ville. Il y avait un groupe homme et un groupe femme et c'était il y a plus d'un an. On était dans un groupe où on se sentait en sécurité, en confiance. Il y avait tout un parcours sur des lieux réputé « pas bien fréquentés », qu'on évite globalement quand on est une femme. Et l'idée c'était d'aller sur chaque lieu et de noter sur une feuille comme on se sentait et si on y viendrait seul ou pas. On s'est rendu au square Daviais l'année dernière et ça fait partis des endroits « points noirs » sur la carte. Et puis un an après on a eu le campement où il n'est evidemment toujours pas question de se rendre… C'était intéressant parce que ça permettait d'un petit peu se réapproprier les lieux. De pouvoir y passer sans stress. Parce qu'on n'était pas seules.[17]

17. Propos recueillis lors d'un entretien réalisé avec Aurélie le 22 Octobre 2018

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

L'outil de la marche sensible semble donc aller plus loin qu'un simple outil d'« empowerment » pour les femmes. L'enjeu n'est pas uniquement non plus de « donner » l'espace public aux femmes. Un tel déplacement dans la ville pose question de part le choix de l'itinéraire et des espaces où s'arrêter. Ici, le choix des quais de la Fosse ou du square Daviais ne s'est certainement pas fait au hasard puisque ce square est depuis longtemps habité par des populations considérées comme « indésirables ». Quelques mois après cette marche, la ville annonçait son projet de réaménagement du parking de la petite Hollande et du square Daviais. Un projet d'aménagement qui ne peut être qu'appuyé par le ressenti des femmes lors de cette marche, le square Daviais représentant un « point noir » sur la carte. La marche est donc un moyen de se réapproprier la ville pour les femmes, mais c'est aussi un outil pour les aménageurs afin d'éloigner les populations considérées indésirables des espaces identifiés comme « non fréquentables », c'est un moyen de montrer que la ville « fait des choses » et c'est aussi un moyen d'appuyer certaines décisions politiques. Toutes ces initiatives sont assez visibles et elles participent à la communication de la ville sur ses actions « pour les femmes ».

Marquer l'espace public : Entre espace médiatique et espace public.

En étudiant les marches sensibles et plus spécifiquement celles ayant été expérimentées à Nantes, je me suis rendu compte que j'avais eu l'occasion d'entendre beaucoup parler de la seconde (celle menée en 2017, passant par le square Daviais) et très peu de la première (celle menée en 2016) alors même que celle-ci se déroulait dans le cadre d'une recherche portée par genre et ville. L'espace médiatique dont ces deux marches disposaient n'étaient pas les mêmes et révèle bien l'enjeu particulier de l'accès à la « publicité » des actes menés par la ville. Finalement, si l'on ne parle pas publiquement de ces marches et des actions menées, c'est un peu comme si elles n'existaient pas car n'impactant pas l'opinion publique. Cette lutte pour atteindre un espace médiatique important se joue aussi bien à des échelles institutionnelles qu'à des échelles militantes. Comment laisser des traces de quelque chose d'aussi éphémère qu'une marche ou qu'une occupation de

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS A LA DROIT D'AUTEUR

place publique ? Même si à travers tous les exemples précédents on comprend que l'occupation de l'espace public a plusieurs enjeux (Pouvoir s'y déplacer, exposer publiquement une lutte, reprendre peu à peu la place qui est dû aux femmes dans l'espace public, récolter les sensations et l'expertise de ces dernières ou encourager l'empowerment), il en est un essentiel : Etre visible.

Je me suis spontanément rapprochée de RAFU en m'intéressant à ce sujet car c'est leurs tags dans l'espace public qui ont attiré mon attention. Il est vrai qu'une double lecture est nécessaire pour bien comprendre ces tags qui peuvent choquer de prime abord. Une rapide recherche sur internet et on ne tarde pas à trouver les articles relayant les actions du groupe, expliquant l'initiative.

À Nantes, une « minute de bruit » pour la victime du « féminicide » de Corsept

Mercredi 14 février, à Nantes, des militants du Réseau d'actions féministes unies ont fait une « minute de bruit » pour la victime du « féminicide » de Corsept.

Publié le 15 Fév 18 à 16:07 | Modifié le 15 Fév 18 à 16:10

La manifestation s'est déroulée mercredi 14 février, place Royale, à Nantes. (©PressPepper.com)

Une trentaine de militants et militantes du **RAFU** (Réseau d'actions féministes unies) se sont rassemblés, mercredi 14 février 2018, à Nantes, place Royale, pour procéder à une « minute de bruit » en mémoire de la femme décédée le 3 février des suites des blessures infligées par son ex-conjoint, à **Corsept**.

Sylvie, 48 ans, avait en effet été touchée de **deux coups de fusil** à la gorge le 28 janvier dernier, au domicile de son nouveau compagnon, chez qui avait fait irruption son ex-conjoint. Il s'était ensuite retranché chez lui, puis s'était suicidé avant l'assaut du GIGN, le lendemain matin.

« Elle a déposé plainte cinq fois »

Extrait d'un article sur l'action menée par RAFU : Actu.fr

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
TOUS DROITS RÉSERVÉS AU DROIT D'AUTEUR

Pochoirs de RAFU dans l'espace public

Une minute de bruits pour les femmes tuées sous les coups des hommes

Une minute de bruits pour les femmes tuées sous les coups des hommes
Arrivée des journalistes

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT ÉLÈVE ARCHITECTEUR

Leur action urbaine a fait un véritable taulé sur les réseaux sociaux et en me rapprochant du groupe, je me suis rendu compte que le rapport aux médias n'était pas du tout laissé au hasard. Ma première rencontre avec le groupe en est témoin s'est faite autour d'une action très forte, place Royale : Une minute de bruit pour les femmes tuées sous les coups des hommes.

J'avance au pas de course sous la pluie battante et j'arrive près du point de rassemblement. Ah. Il y a du monde en fait.
Une femme distribue des prospectus aux passants, j'en attrape un au passage et je m'approche de la foule. Je tente de lire les inscriptions mais le papier recyclé se désagrège rapidement entre mes mains.
Au bord de la fontaine un mausolée éphémère s'est installé : Des bougies sous un parapluie et des chaussures rouges. Ces chaussures ont été récupérées depuis leur dernière manifestation. Des centaines de paires, peintes en rouge et disposées en face du palais de justice afin d'ouvrir les yeux de cette dernière devant les violences faites aux femmes.
Dans l'assemblée il y a aussi bien des hommes que des femmes et cela me surprend. C'est bien la première fois depuis que j'ai débuté mon travail que je me retrouve dans un tel cas de « parité ».
Au dessus des parapluies on observe quelques pancartes dépasser : Sylvie, 43 ans, Camille 15 ans, Marie 26 ans... Ces noms me donnent des frissons et me rappellent un article de la revue Z évoquant les violences conjugales comme la première cause de décès chez les femmes de 19 à 44 ans.
Je suis quelques peu en retrait pour le moment. Un premier groupe central est formé, tout le monde se parle. Autour, des petits électrons libres gravites et j'en fait parti.
Je reste sur place pendant près de 20 minutes. Rien de particulier ne semble se produire. Les passants ne s'arrêtent pas, il fait bien trop froid. Je m'apprête à m'en aller lorsqu'un groupe de journalistes arrive. Ils sont nombreux et se positionnent autour du groupement, tournés vers leurs cameramans. La scène est étrange. Il n'y a pas d'échanges entre les deux mais pourtant chacun de son côté scrute le groupe opposé...
Il est déjà plus de 19h et je suis attendue. Je m'en vais alors.
Plus tard, je fais des recherches concernant l'événement dans la presse. et sans surprise, de nombreux articles le relaie.
RAFU a décidé de faire une minute de bruit plutôt qu'une minute de silence pour rendre hommage à ces femmes. Pour que ces dernières ne meurent plus dans le silence.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS A DROIT D'AUTEUR

Lors des réunions auxquelles j'ai pu assister suite à cet évènement, le rapport aux médias n'est pas non plus laissé au hasard puisque les journaux sont appelés en amont de chaque intervention. RAFU, groupe pourtant naissant n'a pas mis très longtemps avant de faire parler de lui et de marquer l'espace public, ses usagers et l'espace médiatique. En discutant avec Aurélie d'Osez le féminisme, elle confirme la réussite du groupe RAFU et pense que leur mode d'action sera réutilisé par d'autres associations aux outils habituellement plus classiques, ces associations plus anciennes ont peur d'être dépassées en terme de communication par les plus jeunes associations. Réussir à interpeller est presque aussi important que l'action en elle même.

« On est plusieurs associations [abolitionnistes], on a une réunion bientôt et l'idée c'est d'avoir plus de poids dans le discours qui est donné dans l'espace public. [...] On a dejà envoyé un courrier à la plupart des institutions pour alerter sur la montée d'une pensé pro-prostitution dans des courants qui « se veulent féministes » et aux dangers que ça créer pour le droit des femmes. Mais au delà de ça on réfléchi aux nouveaux modes d'actions dans l'espace public et moi il y a une idée qui me plait énormément. Au départ je m'étais dit que coller des affiches c'était bien, mais une association pro-prostitution l'avait fait pour des slogans pro-prostitution justement et on les avait très vite arrachées. Donc il risquait de nous arriver la même chose. L'une d'entre nous a suggéré qu'on fasse des pochoirs avec des phrases abolitionnistes et du coup l'idée ça serait même de faire ces pochoirs sur la rue Paul Bellamy, donc là où se joue la prostitution. Histoire de déranger vraiment pour de bon ceux qui viennent consommer des femmes. J'aimerai aussi qu'on aille au niveau du mémorial de l'abolition de l'esclavage car là le symbole est vraiment puissant, il y a des femmes qui se vendent à cet endroit...[...] l'idée c'est de valoriser notre positionnement que les autres mouvements essayent de ringardiser. L'idée c'est de faire parler de nous. »[18]

Si l'on revient vers nos mouvement féministes mythiques, il se trouve que la question de l'accès aux médias et au fait de vouloir interpeller, voir déranger posait déjà vivement question. Faute d'avoir accès à la parole dans les journaux officiels, des jounaux alternatifs apparaissent comme le célèbre « torchon bûle » du MLF

18. Propos recueillis lors d'un seconde entretien réalisé avec Aurélie le 30 Octobre 2018

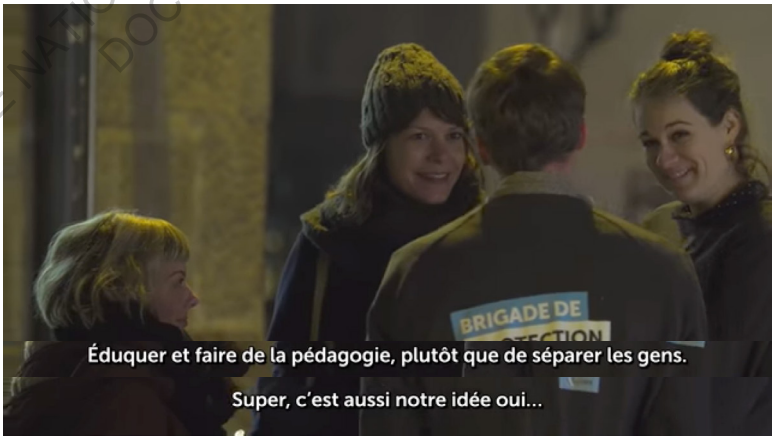
ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

diffusé dans les années 70 dans les kiosques à journaux ou encore le journal « Banshee » des féministes irlandaises. Se créer son propre média est une solution, celle-ci perdure aujourd'hui mais sous d'autres formes grâce aux réseaux sociaux. Les groupes virtuels gagnent une grande ampleur sur facebook mais également sur twitter où les femmes féministes peuvent échanger et diffuser plus facilement leurs articles, avis, considérations, mécontentements. C'est un espace où la parole est plus difficilement dominée par les hommes puisqu'elle est accessible à tous. Des espaces « safe »[19] se créés sur ces réseaux, à l'instar des espaces « safe » physiques non-mixtes, ceux-ci premettent l'échange d'expériences, le débat libre sur certains sujets, la simple demande de soutien sans avoir à expliquer en permanence sa propre lutte. Même si un certain nombre de féministes décident de s'engager au sein d'associations, la plupart aujourd'hui ne se forment plus par se biais là mais bien par les réseaux sociaux.

Le mouvement « me too » est un bon exemple de cette importance de l'espace numérique pour faire parler de la lutte. Ce mouvement né de l'initiative de quelques femmes et fait rapidement le tour du globe mettant le feu aux poudres de bon nombre de manifestations. Les institutions ont elles aussi bien conscience de l'importance de ce média, puisque encore récemment la ville de Nantes a fait le choix de faire un petit « happening » en plein centre-ville. Divisant la rue de la Paix en deux parties, des « complices », représentant la ville demandent aux passants de se diriger dans la voie correspondant à leur genre afin de stopper les violences et le harcèlement que subissent les femmes, ce qui choque les riverains, bien entendu. Les passants proposent alors aux deux complices d'utiliser des méthodes plus « intelligentes », tel que l'éducation, l'écoute des femmes concernées. Lorsque les caméras cachées apparaissent, les comédiens révèlent le pot aux roses : « ça tombe bien ! c'est aussi l'idée de la ville de Nantes ». Les passants sont époustouflés, la ville de Nantes n'est finalement pas sexiste du tout, elle veut même faire de la pédagogie autour du sexisme. Cependant une telle intervention, avec une telle mise en scène n'a

19. Safe : Sécruisé. Un espace « safe » est un espace physique ou virtuel où les personnes concernées par une cause qui les opresse au quotidien peuvent demander de l'aide, discuter ou débattre de leur situation sans être jugée. Les personnes non-concernées sont souvent acceptée mais à condition que celles-ci laissent la parole aux personnes concernées.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS A DROIT D'AUTEUR



ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

pu toucher physiquement que quelques passants. Je n'avais pas du tout entendu parler de cette action s'étant pourtant déroulée le 22 Novembre 2018 dans le cadre de la journée contre les violences faites aux femmes. L'action n'a finalement fait parler d'elle que lors de la diffusion de la vidéo sur Youtube. Cette dernière est plutôt assez bien relayée sur les réseaux sociaux et les médias traditionnels. C'est également par le biais des réseaux sociaux et de son site internet que la ville de Nantes décide de lancer la grande concertation pour la féminisation des noms de rues à Nantes, en 2016. Les nantais sont invités à proposer des noms de femmes célèbres ayant marqué notre histoire. Les associations nantaises et plus particulièrement Osez le féminisme sont sollicitées pour donner leur avis et servir de « caution féministe » à cette cause. L'association semble porter un regard critique sur cette action qui, même si elle permet de marquer durablement l'espace public par le nom de grandes femmes, reste selon elles une sorte d'acte hypocrite plus médiatique que concret. Lorsque je l'ai interrogée sur son lien avec l'institution Jeanne, militante d'Osez le féminisme, m'avait parlé de cette féminisation des noms de rue :

C'était il y a deux ans.
Ils avaient sollicité à cette occasion tout le réseau d'associations féministes. C'était ouvert aussi au citoyen lambda. C'était sur leur site et il fallait rentrer des propositions de femmes féministes ou non. En tous cas des femmes qui ont contribué au monde dans lequel on vit. Qui on fait des exploits ou des choses remarquables. Il y avait eu une restitution, il y a 36 ou 34 noms de validés par cette commission. Par contre ce qui est intéressant c'est que leur position c'est « on va nommer les nouvelles rues et les nouvelles places » avec ces noms-là. Donc ça veut dire que ça va mettre peut être 10 ans ou 15 ans… c'est pour ça qu'il y avait si peu de noms retenus pour plus de 1000 propositions. C'était énorme. Effectivement il y avait des Simone de Beauvoir ou des Marie Curie mais il y avait aussi d'autres choses intéressantes. Moi ça me pose question. Je vois bien où est-ce qu'on fait des nouvelles rues. Je vois bien où on construit. C'est en périphérie. Quand est-ce que la place du commerce s'appellera place Angela Devis ? Si la ville voulait vraiment aller plus loin, y a tellement

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Rue Marguerite Duras sur l'île de Nantes

Action « fémicité » d'Osez le féminisme.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS A DROIT D'AUTEUR

de choses à faire. Les noms d'arrêts de tram par exemple… ça c'est facile je veux dire, faire une grande consultation en grande pompe, en sélectionner 36 et dire les prochaines rues qui vont se créer on piochera là-dedans bah… moi je trouve que c'est une grosse machine qui recouvre une petite souris. C'est un peu frustrant quoi.[20]

En effet, cette action de la ville a fait beaucoup parler et a beaucoup occupé l'espace médiatique pour finalement encore assez peu de noms féminins attribués et lorsqu'ils le sont, ce sont souvent des petites rues, des impasses ou des rues nouvelles en périphérie. Peu de grands axes et de grandes places sont créés dans les centres-villes, lieu de visibilité principale. Face à cette faible remise en question de l'aspect patriarcal de nos villes, l'association nationale Osez le féminisme a entrepris une action à Paris nommée « Fémicités » portant sur la notion de « Matrimoine[21] ». Un accorchage pirate de nouveaux noms de rues féminins a été fait sur l'île de la Cité à Paris et des nouvelles cartes du centre-ville ont été distribuées afin de parfaire l'action. Les féministes prennent le pas lorsque l'action de la ville ne suffit malheureusement pas. Tous ces actes qu'ils soient militants ou institutionnels sont finalement autant de façon d'occuper une place qui n'est pas attribuée aux femmes et de tenter, parfois par la force d'accéder à des lieux supposés inaccessibles.

Modifier ou créer de nouveaux noms de rues est un premier pas concret vers l' « aménagement » de la ville, action détenue par les pouvoirs publics. L'aménagement est un outil majeur, visible et parfois plus « impactant » ou plus « reconnu » que des happening éphémères. Essayons de comprendre comment les villes font pour aménager la ville « non sexiste » et soigner les espaces publics considérés « défaillants ».

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

20. Propos recueillis lors d'un entretien réalisé avec Jeanne le 22 Octobre 2018
21. Par analogie avec le Patrimoine : Constitue les biens materiels ou immatériels produits par des femmes ayant une importance historique ou artistique

« Soigner » : Baliser et sécuriser l'espace public

« Habille toi comme tu veux, mais tu te plaindras pas de t'être faite violer »
Paye ta Shnek
Page facebook diffusant des témoignages de harcèlmenent sexiste.

Baliser les espaces

Si l'on se fie aux études explicitées en premières partie, on comprend que le sentiment de peur chez les femmes lorsqu'elles circulent dans l'espace public se base sur deux caractéristiques principales : La caractéristique spatiale et la caractéristique sociale. Toutes les études menées par les chercheurs à partir d'entretiens et toutes les marches exploratoires fabriquent une base de données de ressentis et de remarques importantes. Que faire à partir de toutes ces informations ?
Les institutions bénéficient d'un moyen d'action concret, direct et visible : l'aménagement. Si les femmes trouvent qu'il n'y a pas assez de bancs : installons en, si elles trouvent qu'il n'y a pas assez de luminosité : Posons des lumières.

Aménager « pour les femmes »

Ces démarches sont fortement décriées par certains chercheurs et certains groupes féministes qui voient dans ces aménagements un renforcement des considérations essentialistes. Par ces aménagements « pour les femmes », on confirme que celles-ci ont bien un usage différent de l'espace public, qu'elles n'ont pas les mêmes besoins puisqu'elles sont des femmes (elles portent des talons par exemple) et puisqu'elles sont mères (elles ont des poussettes et des enfants à transporter). Ces installations ont donc pour premier objectif d'améliorer le confort des femmes

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

dans l'espace public en s'adaptant à ce qu'elles « sont » et à la façon dont elles sont perçues dans la société.

Afin de permettre un confort d'usage de nos villes, certains décideurs font le choix de baliser les espaces. Les cheminements se voient aménagés afin qu'ils soient appropriés par des femmes. De nouveaux espaces, de nouvelles matières au sol sont mises en place afin de s'adapter au mieux à leurs pratiques de l'espace public. Plusieurs exemples d'aménagements récents ont fait leur apparition dans nos villes, souvent coordonnés par des collectifs de chercheurs-urbanistes. C'est le cas des urbain.e.s[1] qui à Gennevilliers en 2014 proposent des aménagements d'espaces verts plus importants (justifié comme étant un aménagement plaisant aussi bien aux hommes qu'aux femmes), une installation de nombreux bancs (pour les femmes « âgées » à priori), et un plus grand nombre de jardins partagés.
Cette question des jardins partagés semble revenir de façon assez régulière dans le débat du « faire la ville avec les femmes », c'est un moyen semblant « plaire aux femmes » comme en témoigne le Maire de Bagnolet dans un article du Monde[2] :

« Avec les jardins partagés, on trouve un support qui va donner envie à des femmes d'utiliser l'espace public. Si on met un terrain de boules, ce n'est plus la même fréquentation, ni le même usage. »

Repousser certains hommes

Le traitement des espaces verts serait à priori une solution concrète pour améliorer le confort des femmes dans l'espace public. C'est peut être aussi une solution pour faire d'une pierre deux coups et tabler à la fois sur la « féminisation » des villes et sur les villes vertes.
Les squares, espaces de jeux pour les enfants souvent fréquentés par les mères se trouvent régulièrement squattés à cause de leur isolement par des populations d'hommes. Le haut conseil

1. L'association « les urbain.e.s » a pour objet de produire et promouvoir la recherche scientifique et citoyenne en études urbaines. [...] Sans hiérarchisation entre chercheurs et chercheuses dans tous les domaines de l'urbain.
2. https://www.lemonde.fr/societe/article/2017/06/26/mieux-accueillir-les-femmes-dans-l-espace-public-le-casse-tete-des-urbanistes-et-des-chercheurs_5151391_3224.html

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

de l'égalité entre les femmes et les hommes proposait alors l'installation de cafés mobiles et d'autres lieux d'animation pour créer une plus grande mixité et ne pas faire fuir les femmes de ces squares. Il est assez facile de faire le lien avec un square bien connu à Nantes et relativement médiatisé depuis quelques mois : Le square Daviais. Ce square déjà évoqué plus tôt est depuis longtemps un espace pointé du doigt par les autorités. Le lieu était devenu un repère pour un bon nombre de personnes, particulièrement des hommes, pour occuper et stationner dans l'espace public. Bien entendu, ces hommes ne représentaient pas des figures « socialement acceptables » et la disposition du lieu, proche du centre-ville, encaissé dans le sol, entouré d'arbres et peu visible en faisait un espace agréable pour ces hommes. L'espace était redouté par beaucoup et particulièrement par les femmes comme en témoignait plus tôt Aurélie lors de la marche sensible.
Le choix de la ville d'y faire passer sa « marche exploratoire » ne s'est certainement pas fait au hasard. Aurélie témoigne particulièrement du sentiment de peur un peu plus « maîtrisé » après s'y être rendu en groupe mais l'autre objectif de la ville était bien de recueillir les avis, on l'imagine plutôt mitigés vis à vis de cet espace.

L'espace comprenant également le parking de la petite Hollande est mené à être complètement réaménagé d'ici quelques années. Des images du projet circulent dans divers journaux et ne

Le square Daviais avant sa destruction

ECOLE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

laissent que peu de doutes quant au futur de cet espace, même si celui-ci n'est pas explicitement montré. Lors de la réunion du 20 Novembre, des projets étudiants proposant d'installer des foodtrucks, des assises, un accès à l'eau, des cafés sont rapidement évoqués par Benjamin Mauduit. Quelques mois après la marche organisée par le ville, un grand nombre de migrants s'installent dans le square en plein « Voyage à Nantes ». Cet espace devient alors particulièrement médiatisé et après avoir evacué la zone, la ville de Nantes installe de grandes grilles tout autour pour en interdire l'accès. Le fait de demander l'expertise des femmes sur cet espace pose réellement question. On peut se demander si l'incorporation des « femmes » dans certains espaces ciblés n'est pas un facteur de gentrification désiré par nos villes. A Toronto, le désir de faire des espaces « partagés » où les femmes se sentent en sécurité à donner lieu à des espaces fermés et à une répression particulièrement sévère repoussant les populations les plus défavorisées en dehors des villes.[3]Le concept de « genderification »[4] fut théorisé par Van der Berg. Il explique que dans beaucoup de cas, la prise en compte des relations de genre dans l'aménagement de l'espace public est en réalité un prétexte pour gentrifier certains quartiers, pour l'aménager pour les familles et les enfants.

Réaménagement de la place de la petite hollande par l'agence TER

3. Glasbeek, Amanda, « "My wife has endured a Torrent of Abuse": Gender, Safety, and Anti-Squeegee Discourses
in Toronto, 1998-2000 », Windsor Yearbook of access to Justice, vol. 24, n° 1, 2006, p. 55-76
4. Gentrification via le prétexte du genre et de la «ville partagée»

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
MIS AU DROIT D'AUTEUR

Ce processus de « nettoyage » et de sécurisation de l'espace public peut également s'élargir à un autre espace temps : « la nuit », moment semblant crystaliser les peurs des femmes dans l'espace public, est un sujet largement traité actuellement par la ville de Nantes.

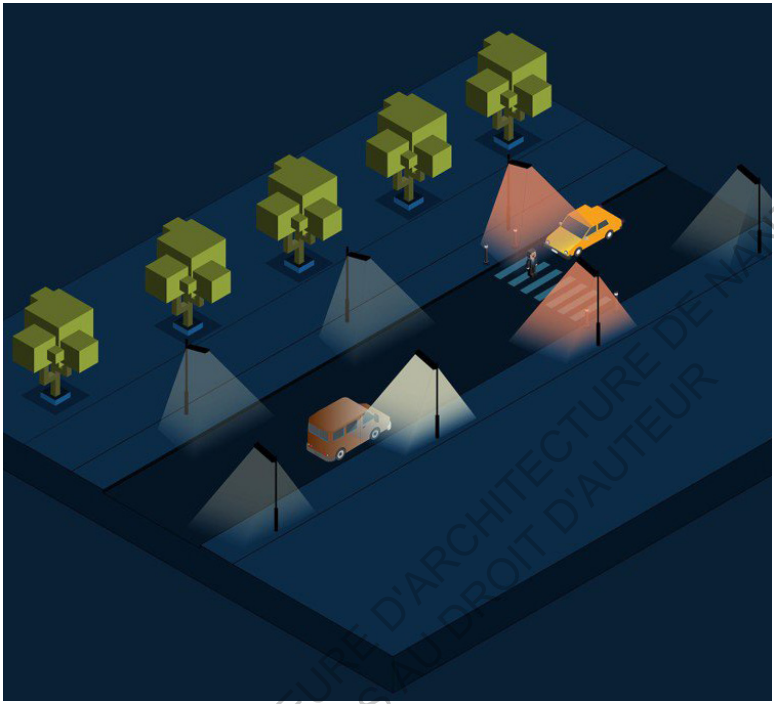
La nuit, enjeux urbains et sécuritaires

Le fait que le conseil de l'égalité femme-homme et le conseil de la nuit se soit liés pour questionner la place des femmes dans l'espace public n'est certainement pas un hasard. Les deux sujets représentent des enjeux importants pour la ville de Nantes. La nuit représente le moment où les femmes ont le plus peur de se déplacer dans l'espace public, le manque de luminosité, les personnes alcoolisées sont autant de critères attisant cette peur. Par son ambition de démocratiser la nuit, le conseil ne veux plus que cet espace-temps ne soit appropriés que par les « marginaux » ou les fêtards. La nuit, méconnue, espace de fête est de plus en plus maîtrisée par les pouvoirs public, la nuit est un véritable espace à conquérir comme l'explique Jeanne Leman dans son mémoire[5]. Toutes les mesures et les nouvelles expérimentations des villes autour de la nuit tendent vers une « diurnisation » qui permettrait à ceux qui n'ont pas l'habitude de sortir à cette heure, de le faire.

Parmi les nombreuses initiatives de ce conseil de la nuit on peut dans un premier temps aborder le sujet de la lumière et de la sécurité. Un important travail a été mené autour du cheminement liant les Hangars à bananes et le centre-ville (le tout traversant l'île de Nantes, par le quartier de la création). Lors de la réunion du conseil du 20 Novembre 2018, plus qu'un bilan des marches organisées par les femmes, c'est surtout les nouvelles initiatives d'éclairages intelligents qui furent présentées. Une expérimentation lumineuse vient d'être lancée rue Lanoue bras de fer, derrière le palais de justice. L'éclairage « intelligent » ne s'actionne qu'en cas de passage. C'est Nicolas Houel, menant actuellement une thèse au CRENAU concernant l'éclairage innovant et « intelligent » qui présente le projet devant l'assemblée. Il travaille avec Dany Joly sur le projet, chef de l'éclairage public à Nantes Métropole, présent lui aussi.

5. Fugues, Décorticage de la nuit urbaine contemporaine au travers du cas de Nantes. Mémoire de fin d'étude en architecture, Jeanne Leman, 2018

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS A LE BROT DAUPHIN



Projet « interactive data light », Nicolas Houel, Naonext, IcySoft, DACTA

« Sur le Hangar à Bananes on a une conjoncture de plusieurs opérations. Déjà il y a un projet européen d'éclairage intelligent qui a été initié avec le groupe ENGIE. Il y avait de la rénovation de patrimoine d'éclairage public et il y avait aussi cette pétition sur l'insécurité qu'il fallait prendre en compte[6]. Donc il fallait quelque chose entre le Hangar à Bananes et le pont Anne de Bretagne. On s'y est rendu plusieurs fois pour comprendre comment améliorer et sécuriser le cheminement. Donc on a étudié un éclairage qui rend un peu plus confortable un seul et unique cheminement pour éviter que les gens ne se dispersent dans tout ce grand espace. On fait ça grâce à un éclairage intelligent qui évolue en fonction de la présence.[7] »

6. En Novembre 2017 des étudiantes nantaises lancent une pétition sur change.org pour alerté de l'insécurité présente au niveau hangar à Bananes, à la suite d'agressions subies par ces dernières. La pétition dépasse vite les 15 000 signatures.
7. Propos de Dany Joly recueillis lors d'une réunion avec le conseil de la nuit et la conseil de l'égalité femme-homme, le 20 Novembre 2018

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Benjamin Mauduit, élu à la nuit, ajoute :

« Là on parle bien des choses qui vont au delà des rapports femmes-hommes dans l'espace public. Mais on est convaincus, enfin ces messieurs, c'est vrai qu'il y a beaucoup de messieurs ce soir, sont convaincus que ces questions doivent être posées dans chacune de nos actions et c'est le cas des stations nocturnes également. Au niveau de l'égalité femme-homme, c'est vrai que l'éclairage était plutôt cité comme un facteur qui favorise le sentiment de sécurité. Plus on est éclairé, plus on se sent bien. Enfin c'est pas que la sécurité hein, c'est aussi se sentir à l'aise.[8] »

En effet, le sujet des stations nocturnes revient régulièrement lors de la présentation, il semblerait que ce soit le tout nouveau projet du conseil. Ces stations sont imaginées comme des bulles de « sécurité » et de calme, elles proposent des installations d'éclairages, des foodtrucks, des jeux. Le but est de répondre aux attentes à la fois des fêtards et des riverains mécontents des nuisances sonores. Ces « bulles » de vie nocturne sont aussi une réponse physique à la pétition évoquée plus tôt par Dany Joly et une réponse aux différentes concertation citoyennes organisées autour du vécu de la ville la nuit. Le ville fait alors, en parti, le choix de ces aménagements lumineux pour répondre aux attentes des femmes et des riverains concernant l'insécurité.

« Nous on est aussi parti, je vous le rappelle de la pétition d'étudiantes qui subissaient du harcèlement en rentrant du Hangar à Bananes. [...] Cette station nocturne qui sera au niveau du Carousel est à un endroit stratégique. Si vous y passez la nuit c'est un endroit désert. Le lieu aura le droit d'être ouvert jusqu'à 6h du matin [...] C'est une aventure ces stations nocturnes qui répond à plusieurs enjeux, pas uniquement les femmes, pas uniquement la nuit, c'est ce qu'on essaye de faire. Pour ajouter, je vous rappelle que ce projet vient aussi d'une demande d'étudiantes de l'école Centrale qui avait fait toute une étude sur cet espace public [...] elles nous avait fournis une série de demandes concrètes suite à cette étude, accès à l'eau, bar, espace de rencontre, foodtruks comme ce qu'on voulait faire avec le square Daviais avant les différents incidents, on vient créer ce que l'on appelle des « oasis de tranquillité ». »[9]

8. Propos de Benjamin Mauduit recueillis lors d'une réunion avec le conseil de la nuit et la conseil de l'égalité femme-homme, le 20 Novembre 2018
9. Propos de Benjamin Mauduit recueillis lors d'une réunion avec le conseil de la nuit et la

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

L'espace public est balisé pour « éviter les problèmes ». Ces initiatives sont intéressantes car elles répondent à une demande directe des femmes concernées. Cependant, favoriser un seul «chemin» qui sera clairement balisé et proposer des «bulles» fermées de vie nocturne pose question sur l'aspect et sur l'usage futur de nos espaces publics de nuit.

Une seconde initiative de la ville avait vu le jour de façon très temporaire en 2017 : Les bus Lucioles. Toujours mis en avant par la ville de Nantes comme réelle initiative pour l'égalité femme-homme, le bus n'a que peu circulé finalement faute d'une demande assez importante de la part des usagers. Ce bus proposait de s'arrêter à volonté sur le trajet choisi, objectif : se rapprocher au maximum du domicile des nantais (ici, c'est surtout le public des nantaises qui était ciblé) et ainsi limiter l'insécurité de ses dernières sur le chemin de retour chez elles. Afin de remettre ces bus en service et que ceux-ci soit mieux adaptés à la demande, une grande concertation a été organisée en novembre 2018. La ville de Nantes affiche donc réellement l'envie de faire de cet outil quelque chose de fonctionnel et non pas uniquement un objet de communication. Les actions citées jusqu'à présent se concentrent finalement sur les déplacements des femmes dans la ville, le but est avant tout de rendre ces déplacements sécurisés et agréables. On délimite des espaces qui seront sécurisés et sur lesquels il semble plutôt encouragé de se déplacer. Dans ce cas précis, c'est le chemin longeant les hangar, du côté des machines qui est balisé pour les fêtards. Ces actions se veulent visibles et efficaces. Mais une fois de plus, que devient l'espace public ? Alors que la ville de Nantes propose une action «choc» dans le centre-ville dénonçant la «séparation» des genres dans l'espace public pour plus de sécurité, ce balisage d'un chemin «plus sécurisé» risque bien entendu d'être très emprunté par les femmes qui délaisseront les autres ou se sentiront encore moins légitimes dans les autres espaces «non-sécurisés». Face parfois au temps que peut mettre l'institution à mettre en service des outils concrets pour les femmes voulant se déplacer librement, des initiatives citoyennes sont encore et toujours un autre moyen de mettre en place des outils par et pour les femmes.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS A DROITS D'AUTEUR

conseil de l'égalité femme-homme, le 20 Novembre 201

Etre connectée pour savoir où aller

Toujours soutenant cette même idée du « balisage » de l'espace public afin de s'écarter des potentielles mauvaises rencontres et s'assurer un certain confort pendant les déplacements, de nombreuses applications voient le jour. Ces applications sont assez intéressantes puisque venant principalement d'initiatives citoyennes (tout comme les sites proposant du co-piétonnage). Entre handaway, Alerte 3117 ou « mon chaperon », ces applications ont le même objectif ; permettre aux femmes d'alerter en cas d'agression et être raccompagnée par un proche (grâce au système de géolocalisation) ou par une personne volontaire inscrite sur l'application. Une initiative nantaise fait par ailleurs beaucoup parler d'elle en ce moment, il s'agit d' App-Elles imaginée par Diariata N'Diaye, une artiste nantaise engagée contre les violences faites aux femmes. Elle permet d'appeler un proche et de se mettre en relation avec les secours ou les associations nationales. Une nouvelle fonctionnalité vient d'être rajoutée depuis peu : Il s'agit d'une technologie d'alerte connectée à un bracelet. Des initiatives saluées par les pouvoirs publics, les associations, et la plupart des féministes avec qui j'ai pu en parler. Même si ce type de solutions n'est pas et ne doit pas être une réponse à long terme, elle reste intéressante. Ces initiatives une fois de plus, naissent d'un réel besoin, d'une vraie demande et n'attendent pas les pouvoirs publics pour pouvoir faire quelque chose de concret. Néanmoins, c'est encore une solution pour ne pas se confronter, seule, à l'espace public la nuit. C'est un moyen d'apaiser les symptômes de la faible mixité dans l'espaces publics : la peur et le harcèlement.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Séparer les genres

Un second objectif de l'aménagement de l'espace public pour les femmes est celui de la sécurité. Comme on l'a compris, c'est le sentiment de peur qui est prédominant dans l'espace public et la réponse la plus instinctive à ce sentiment de peur est la « sécurisation » des villes. On peut prendre l'exemple concret et réel de l'état d'urgence et des récents attentats : L'espace public se voit quadrillé afin de limiter au maximum le risque d'incidents, même

si ceux ci sont difficilement évitables, le fait « d'agir » ne serait-ce que visuellement permet déjà de rassurer l'opinion publique. La même logique peut-être appliquée à la question des femmes et des agressions qu'elles subissent au quotidien. Dans notre cas précis, ce sont les hommes qui représentent une menace, la réponse la plus instinctive est de «tout simplement» séparer les hommes et les femmes.

Dans les transports

Au travers le monde, Lucile Biarotte dans un article sur le sujet[10] répertorie plus d'une vingtaine de projets de transports ségrégués selon le sexe. Toutes sortes d'arguments sont à l'origine de cette ségrégation et bien peu se basent sur l'égalité femme-homme. Certains pays conservateurs considèrent en effet que le mélange des sexes est immoral. En Biélorussie où les transports sont souvent ségrégués, le choix des wagons « féminins » est justifié par « l'odeur désagréable des hommes ». En Egypte c'est bien les traditionalistes qui encouragent de telles mesures. Pourtant, des mesures souhaitant l'émancipation arrivent aux mêmes résultats (séparation des genres) comme pour les britanniques et les japonnais pour qui ces wagons sont nés d'une volonté d'autonomie pour les femmes. Les femmes étant de plus en plus nombreuses à avoir un emploi et à prendre les transports, elles se sont heurtées à de plus en plus de harcèlement. Le harcèlement qu'elles subissent dans les transports en communs venant bien souvent d'hommes, la solution fut simplement trouvée : séparer les genres.
Souvent, afin de distinguer ces wagons, c'est la couleur rose qui est choisie. Une fois de plus une décision renvoyant les femmes à leur « nature ». Cette couleur est par ailleurs souvent assimilée aux personnes vulnérables : Enfants, personnes non valides, femmes. Le choix du rose pour des initiatives « pour » les femmes est récurrent. On le remarque également pour les places de parking dédiées aux familles où on notera également le petit dessin, représentant souvent une mère et son enfant.

10. Biarrotte Lucile. Féminismes et aménagement : influences et ambiguïtés. La diffusion internationale d'initiatives d'urbanisme dédiées à l'émancipation des femmes . In: Les Annales de la recherche urbaine, N°112, 2017. Le genre urbain.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Illustration d'Artus de Lavilleon

Wagons pour femmes - Japon

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES

Larsson[11] pointe du doigt ces différentes actions de séparation de genre qui pour elle symbolisent une sorte de « fixation » définitive de ce que doit être une femme et oublie totalement le fait que le genre n'est pas une catégorie statique vouée à rester la même pour toujours et pour tout le monde. Ces mesures risquent en effet de re-naturaliser les stéréotypes de genre alors même que ces mesures sont supposées les combattre.

Un espace à soi

Le choix de la séparation des genre dans l'espace public ne semble pas être une bonne solution pour l'émancipation des femmes et le partage de nos villes. D'ailleurs les termes « ségrégation » et « partage » sont quelques peu opposés. Pourtant, certains chercheurs et certaines féministes persistent à encourager la séparation des genres, dans certains cas. Ces même personnes ne sont pas nécessairement d'accord avec la ségrégation dans les transports en commun, mais soutiennent plutôt une non-mixité choisie, comme celle illustrée plus tôt dans le cas des manifestations de femmes.

Yves Raibaut s'exprima d'ailleurs sur le sujet :

> *Il faut passer par la non-mixité pour obtenir davantage de mixité quand la situation de domination est telle qu'il n'y a pas d'autres solutions*[12]

La non-mixité n'est pas tout à fait la même chose que la ségrégation. Quand ces chercheurs parlent de non-mixité, ils évoquent plutôt quelque chose de choisi, un entre-soi permettant aux femmes de s'émanciper et de se construire ensemble.
Beaucoup d'espaces urbains sont des espaces de non-mixité masculines. Les espaces de sport, les skateparks, citystades sont cités de façons récurrentes comme des espaces masculins où les jeunes filles ne sont que peu acceptées. Pourtant, la non-mixité,

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

11. Larsson A (2006) «From equal opportunities to gender awarness in strategic spatial planning : reflectiond based in swedish experiences» town planning review, 77 pp.507 - 530
12. Raibaud, Yves. « Le masculin est-il soluble dans la mixité. Réflexion sur les hommes et le féminisme ». VIE Diversités, n 165 (2011): 26-33.

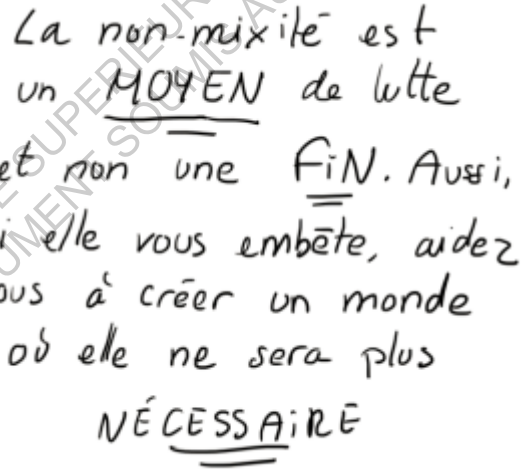
lorsqu'elle est revendiquée et choisie consciemment est très mal vue. Concernant toujours les pratiques sportives, Yves Raibaud considère que cette non-mixité est nécessaire, quelques jours de pratiques entre filles permet de gagner une confiance difficile à atteindre lorsque les jeunes filles se retrouvent seules dans des groupes de garçons. Lors de son enquête à Bordeaux et à Genève, il a constaté que les « femmes sont favorables à la mixité » dans le sport, contrairement aux hommes, qui « n'en ont pas envie ». Car selon eux, dit-il, les filles « se traînent » et « n'ont pas l'esprit de compétition ». Cette sorte de ségrégation à l'envers est expérimentée depuis quelques temps à Malmö où un jour par semaine est réserver aux filles dans les skateparks. Les filles sont alors poussées à s'améliorer sans craindre les remarques des garçons quant à leur niveau. D'après cette expérience, les filles sont plus nombreuses à utiliser le skatepark au quotidien, même les autres jours de la semaine, en comparaison avec les autres villes où elle préfèrent ne pas faire de skate du tout. Ces moments de non-mixité entre filles ou entre femmes permet donc de gagner en confiance. A Bordeaux, un groupe de skate non-mixte de femmes s'est créé depuis quelques mois, sans pour autant être « militantes », ces femmes ont décidé de former leur propre groupe pour promouvoir le skate féminin et motiver celles qui n'arrivent pas à s'intégrer sur la scène masculine. Malou, une étudiante de l'école d'architecture de Nantes est d'ailleurs à l'origine de ce groupe nommé WAAE.
Finalement cette théorie des espaces « non-mixtes » dans la ville rejoint la théorie des espaces non-mixtes dans le milieu militant en général. Beaucoup de ces espaces de non-mixité sont choisis pour pouvoir se confier, échanger, être plus fortes et plus en confiance dans les espaces de tous les jours. Dans ce cas, séparer les genres a un instant précis permet de mieux se retrouver par la suite entre hommes et femmes.

La plupart des initiatives présentées jusqu'à présent, qu'elles soient citoyennes, de l'initiative des pouvoirs publics ou de certaines associations ont une finalité commune : soigner les symptômes d'une ville imprégnée du sexisme et du patriarcat ayant dessiné nos villes actuelles et notre société. Ces outils sont comme un remède essayant de solutionner le mal-être toujours

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

plus insupportable de femmes ne pouvant être considérées à l'égal des hommes. On peut essayer d'imaginer que ces outils finiront un jour par changer les mentalités, petit à petit. Mais comme on a pu le voir, certains de ces outils, bien qu'utiles et permettant de soulager les femmes un instant ne font parfois qu'accentuer les différences sur le long terme.

En se basant sur ce constat, des chercheurs, des urbanistes, des militantes ont essayé d'imaginer une autre façon de faire la ville et de « faire » faire la ville. Comment changer nos rapports à la construction des espaces, notre rapport à l'espace public et à l'espace privé, comment changer le regard des architectes, des urbanistes, des techniciens, des décideurs et de bien d'autres... Finalement toutes les initiatives précédentes risque d'être vaines si aucun recule et aucune culture des inégalités n'existent au sein de notre société. Regardons de plus près cette autre façon de faire la ville et de former ceux qui la font.



Extrait de l'article de l'illustratrice Emma
5 bonnes raisons de soutenir la non-mixité

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

« Eduquer » : Genderplanning et circulation des modèles

« Chaque urbaniste, chaque homme ou femme ayant un rôle dans la mise en œuvre des politiques publiques doit être sensibilisé à cette problématique égalitaire. De plus en plus d'expérimentations urbaines, de projets urbains conçus dans une démarche intégrée de l'égalité, sont à l'œuvre. Il faut mutualiser ces expériences, échanger, ouvrir les débats.
Dès qu'on travaille réellement sur la question de l'égalité femmes/hommes, les choses changent. On peut penser que c'est utopiste, mais la clé est de redéfinir ce qu'on est, quel est le projet de société à mettre en route et d'organiser l'expertise et l'initiative professionnelles. »
Edith Maruéjouls
Entretien pour « l'observatoire urbain »

Création des modèles et influences

Histoire du féminisme et des « gender studies »

Depuis les années 80, quelques programmes d'urbanisme se penchent sur le sujet de l'inégalité femme-homme dans l'espace public. Ces programmes permettent d'imaginer des aménagements concrets mais permettent également d'expérimenter plus largement de « nouvelles politiques urbaines genrées »[1]. Toutes ces tentatives de solutions sont éparpillées sur le globe et encore peu de chercheurs se sont penchés sur la lourde mission de les répertorier et de comprendre le liens qui les unis ou les éloignes. Bien que l'exemple de Quebec et de Vienne soient récurrents dans les écrits mais également dans les conférences sur le sujet, il est assez compliqué de prendre du recul sur les politiques urbaines tournées vers le genre. Lucile Bariotte révèle dans un article dans les annales de la recherche urbaine une première tentative d'analyse

1. Hancock C. , Biarotte L. «Are safe cities Just Cities ?» à paraitre

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

de la mise en place de ces politiques dédiées à l'émancipation des femmes[2]. Son article m'a beaucoup aidé à comprendre les logiques d'influences et de circulations de modèles finalement beaucoup plus complexes qu'une simple influence des métropoles du Nord vers les métropoles du Sud.

Le questionnement sur le féminisme et sur l'égalité femme-homme dans l'espace public n'est pas apparu comme par magie dans « les bonnes pratiques » de nos villes. Les mouvements féministes et ses différentes vagues ont finies par donner naissance à ce que l'on appelle aujourd'hui : les « gender studies ». Il est de nos jours convenu pour la plupart des féministes que trois vagues successives sont à l'origine du féminisme que l'on connait. La première vague se déroule de 1850 à 1945 et se traduit principalement par les premières revendications des femmes à accéder à l'espace public (entendons ici, l'accès au droit d'être des citoyennes à part entière), par le droit de vote ou le droit à l'éducation par exemple. La deuxième vague annonce la naissance du féminisme que j'appelle « mythologique » dans ce mémoire, c'est celui dans lequel la plupart des mouvements actuels

2. Biarrotte Lucile. Féminismes et aménagement : influences et ambiguïtés. La diffusion internationale d'initiatives d'urbanisme dédiées à l'émancipation des femmes . In: Les Annales de la recherche urbaine, N°112, 2017. Le genre urbain.

3 Vagues féministes

1. 1850-1945 Les surfragettes françaises militant pour le droit de vote

2. 1960-1970 Manifestation pour le droit à l'avortement

3. De nos jours : Manifestation féministe intersectionnelle

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE MONTPELLIER
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

viennent puiser leurs codes. A cette époque (les années 1960-1970), c'est la place de la femme assignée à l'espace privé qui est remise en question, c'est également la revendication des droits sexuels et reproductifs qui sont mis en avant. La troisième vague serait celle dans laquelle nous nous trouvons actuellement. Elle met en avant les interactions entre les différentes formes de dominations (féminisme intersectionnel). Toutes ces vagues ont évoluées avec la société et dès qu'une marche est gravit, une nouvelle apparait pour être escaladée elle aussi. De nombreuses théoriciennes, la plupart du temps féministes, ont étudié ces mouvements féministes, leurs naissances, leurs impacts sur notre société et l'impact de notre société sur ces mouvements. La naissance de ce sujet de recherche peut être située vers les années 60 avec une figure assez emblématique du mouvement : Simone de Beauvoir. Le « french feminism » est un vrai courant, porté en partie par Christine Delphy, sociologue. Ces deux figures s'intéresseront particulièrement à ce qui relève de l'inné ou de l'acquis dans la condition des femmes et leur vie quotidienne. Les gender studies sont à l'image du féminisme : parcouru de multiples mouvements qui ne sont pas nécessairement contradictoires mais qui soulèvent des questions diverses et des réalités diverses.[3] Alors que certaines s'intéressent aux rapports sociaux entre les sexes, d'autres pointent du doigt ces études qui renforcent la binarité « femme-homme » et passe sous silence toute la multiplicité des genres non-binaires existant pourtant bel et bien. A la même époque, décidément très riche concernant l'ensemble des théories développées autour du féminisme, « la géographie féministe » fait son apparition. Cette dernière remet largement en question l'andocentrisme[4] de celle-ci et tente de réécrire cette dernière en y intégrant les femmes, jusqu'ici grandes oubliées. La prise en compte des femmes dans la recherche en sciences sociales bien que longtemps marginalisée, devient de plus en plus importante et donne une plus grande légitimité aux revendications féministes.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS A DROIT D'AUTEUR

3. Apolline Vranken, Des béguinages à l'architecture féministes, Mémoire de fin d'étude, Septembre 2017

4. Andocentrisme : mode de pensée, conscient ou non, consistant à envisager le monde uniquement ou en majeure partie du point de vue des êtres humains de sexe masculin

Conditions d'ermergence

L'architecture et l'urbanisme, influencés par les théories développées par les sociologues et géographes devrait donc prendre en compte ces « gender studies », et c'est en effet le cas dans quelques exemples de part le monde. Bien que les politiques se soient longtemps concentrés sur la question de l'habitat et du logement social pour répondre aux problèmes sociaux et au mal logement, l'espace est, depuis quelques décennies, investi par les politiques publiques qui y voit le lieux où se cristallisent les frustrations et les violences. C'est ce lien entre les gender studies de plus en plus influentes et l'engouement pour l'étude et le traitement de l'espace public qui peut en parti expliquer l'apparition et la mise en avant de ces nouveaux questionnements. Mais ne l'oublions pas, comme expliqué plus tôt, c'est aussi la notion « d'ordre public » qui pousse les pouvoirs publics à s'emparer du sujet.

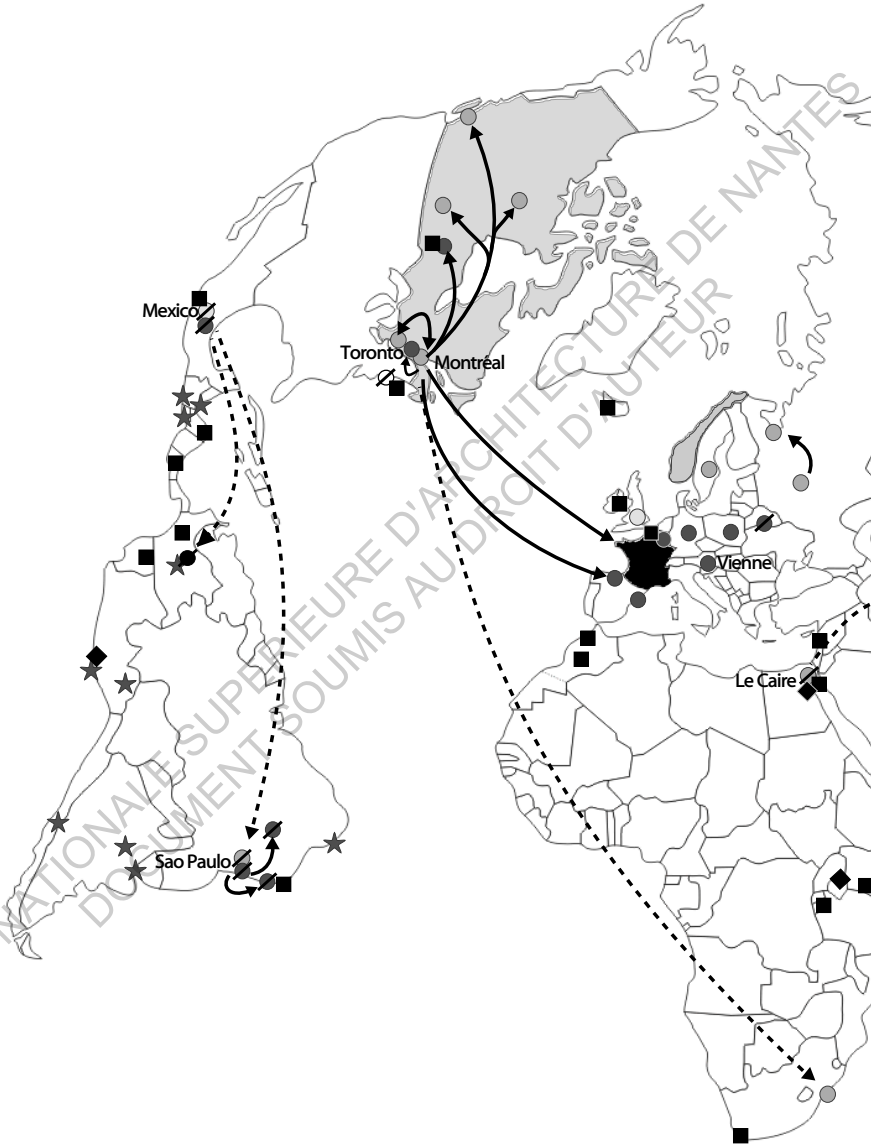
« Quant aux problèmes sexo-spécifiques rencontrés par les femmes dans l'espace public, le récent engouement des pouvoirs publics est avant tout mu par un souci de préserver l'ordre public bien plus que par un souci d'égalité »[5]

Comme le précise Apolline Vranken dans son mémoire de fin d'étude, l'émergence de toutes ces études (même si celles-ci se fondent sur un objectif d'ordre public parfois) permet également d'encourager la parole des femmes sur leur vécu. Selon elle, la pensée urbanistique égalitaire émergente en Europe se base sur 5 thèmes principaux, développé dans le Guide référentiel « Genre et Espace public » publié en 2016 par la mairie de Paris. Ces 5 points seraient des « indicateurs pertinents à construire pour un environnement urbain égalitaire » :

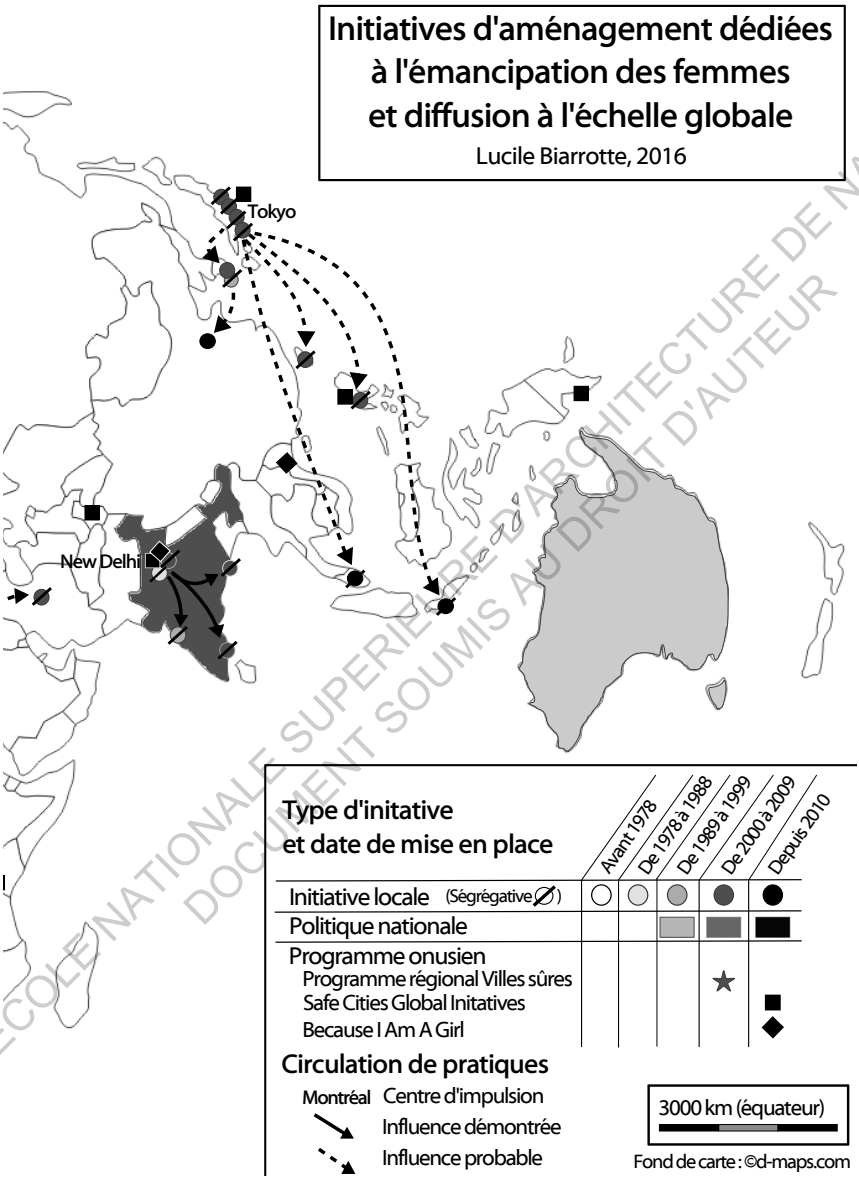
- Circuler
- Occuper l'espace, flâner, faire du sport
- Etre présentes et visibles
- Se sentir en sécurité
- Participer

5. Entretien avec Virgine TUMELAIRE, centre de documentation de l'asbl Amazone, réalisé le 12 Juillet 2017 par Apolline Vranken dans son mémoire de fin d'étude.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Genre et ville

J'ai rencontré l'association Genre et ville lors d'une conférence réalisée à Nantes en Novembre 2017. C'est avec ce groupe de femmes que j'ai pour la première fois vu des exemples concrets d'actions urbaines pouvant encourager le partage de villes. Après avoir longtemps décrit ce pourquoi les femmes utilisent moins l'espace public, ces dernières ont présenté leurs actions, dans un premier temps tournées vers les marches sensibles et la notion d'empowerment, et dans un second temps les démarches d'intégration des notions de genre dans le dessin de l'espace public. A la fin de cette conférence qui fini de me convaincre de faire mon mémoire sur le sujet, j'ai pu échanger avec elles. Ces dernières déplorait le manque de travaux et de considération accordée au genre. Venir petit à petit habiter la bibliothèque de l'école de sujets de mémoire, de recherches, de livres sur ce sujet est déjà un premier pas pour sensibiliser les futurs architectes

Ces 5 points sont presque toujours évoqués dans les nouveaux ateliers et exercices proposés par les associations et « think thank » s'étant développés autour du sujet du genre et de l'accès à l'espace public. Le groupe de recherche action Genre et ville, très influent en France actuellement en est un très bon exemple. Ces groupes se basent sur les ressentis exprimés par les femmes lors des différentes études menées, dont on a pu faire l'analyse dans la première partis de ce mémoire. Bien que lors de toutes les réunions et rencontres que j'ai pu faire sur ce thème, ce sont toujours les mêmes références (Genre et ville et Femmes et villes international), les même villes (Quebec, Viennes), les mêmes groupes influents (Associations telles que Osez le féminisme) et les mêmes outils (Marche sensible, urbanisme concerté) qui sont cités, il ne faut pas oublier que toutes ces actions sont portées et influencées par des courants féministes, qui dans leurs diversités offrent également des regards différents sur ces politiques d'aménagement et de participation dans l'espace public. Néanmoins, sans oublier cette richesse d'influence, l'objectif est tout de même commun à la plupart des initiatives d'urbanisme dédiées à l'émancipation des femmes: une plus grande autonomies, reconnaissance politique et sociales des groupes discriminés en raison de leur genre. On ne peut pas non plus

ENSAN ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
EN CONSENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

arrêter notre analyse sur une simple influence des « gender studies » et des groupes féministes locaux. On peut le remarquer sur la carte élaborée par Lucile Bariotte, les logiques d'influence et de partage de modèles sont bien plus complexes que cela. La naissance de ces politiques semble être du à la rencontre d'initiatives locales, de politiques nationales, européennes, à la présence de chercheurs, du lien avec des pays ayant déjà fait l'expérimentation de tels modes de réflexion sur la ville.

Modèles internationaux

L'étude de Lucile Biarotte concernant l'émergence de nouvelles politiques se concentrant sur les inégalités genrées dans l'espace public révèle une très grande diversité de pratiques mais met tout de même en avant des similarités dans les conditions d'émergences de celles-ci. A l'instar de l'influence des modèles de « smart cities », de la sécurité en ville ou du développement durable, on remarque sur la carte une influence particulière de l'Amérique du Nord sur les pratiques européennes. L'union et la commission européenne, jouent également un rôle de carrefour de diffusion des bonnes pratiques grâce à l'ONU et à certaines ONG. En ce qui concerne les influences provenant d'Amérique du Nord, l'association Femmes et villes n'y est pas pour rien. Depuis bientôt un vingtaine d'années, cette organisation se consacre aux thèmes de l'égalité des sexes et de la participation des femmes au développement urbain[6]. Cette association serait née des différentes conférences mondiales sur les femmes et sur les villes organisées au début de années 90 et se positionne comme réel précurseur sur ces questions dans le monde. Que ce soit dans le monde du féminisme en Europe ou dans le monde de la recherche et de l'aménagement, le Canada semble représenter un modèle de réussite concernant le féminisme et son application possible dans les espaces publics.

6. Description présente sur leur site internet

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Louisette avait témoigné de l'influence des travaux venant du Canada dans les associations féministes nantaises .

Nous les féministes on s'est inspirées de beaucoup de choses du Canada et c'est vrai toute l'auto-défense vient de la-bas. Et même les questions du respect du corps, même pour les enfants. Tous les trucs autour de l'inceste. C'est les Canadiens qui nous ont apporté ça. Le travail sur le corps, la bulle de sécurité, savoir faire respecter sa bulle même avec les enfants et les petits enfants. [...] Y compris quand on est une mère ou une grand-mère, avoir son autonomie, son espace. Y compris avoir un lit pour soit, sa chambre à soi. Je crois qu'elles avancent encore aujourd'hui sur la place des hommes et des femmes. Justement dans cette idée, elles ont souvent dit d'arrêter la ségrégation.[7]

J'avais eu l'occasion de rencontrer des représentantes de l'association « Femmes et villes international » lors d'une formation aux marches exploratoires organisées par l'association Womenability. L'association montréalaise est en partie à l'origine du concept de marches sensibles déjà évoquées plus tôt et inspire aujourd'hui la plupart des associations françaises traitant du sujet. Bien qu'assez décrié, le parti Libéral canadien porté actuellement par Justin Trudeau, semble porter des préoccupations progressistes assez poussées sur le thème du genre :

« Les inégalités qui persistent dans nos sociétés laissent s'installer le doute, l'inquiétude, voire l'hostilité de certains à l'égard d'un monde intégré. Elles font obstacle à notre prospérité. En effet, nous sommes tous perdants lorsque nos concitoyens sont exclus, que ce soit en raison de leur sexe, de leurs origines, de leur orientation sexuelle ou de leur identité de genre. Aucun pays ne peut espérer atteindre son plein potentiel sans la participation de tous ses citoyens, quels qu'ils soient, d'où qu'ils viennent, quelles que soient leurs croyances. »[8]

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

7. Propos recueillis lors d'un entretien réalisé avec Louisette Guibert le 26 Octobre 2018
8. Extrait de l'allocution du premier ministre Justin Trudeau prononcée à l'Assemblée nationale en France en avril 2018

Cette « avance » sur les questions sociales (bien que celles-ci soient clairement liées à un désir de libéralisation) quelles soient liées à l'éducation, au vieillissement en ville ou au genre semble globalement acté dans l'opinion publique. On peut émettre l'hypothèse que cet héritage est dû au développement de l'ère progressiste aux états-unis au début du XXème siècle. Cette ère est une rupture avec l'individualisme de la période précédente et instaure de premières mesures sociales autour du travail des enfants, du salaire minimum ou encore du droit de vote des femmes. Certains historiens américains[9] déterminent d'ailleurs que cette ère progressiste se serait développée en grande partie grâce aux mouvements féministes tel que la Fédération Générale des Clubs de Femmes[10] ou encore grâce au magazine anarcho-féministe Mother Earth[11] créé par Emma Goldman. L'influence de ces mouvements progressistes lié à des politiques ultra libérales aux États-Unis et le modèle politique associé se seraient diffusés en Amérique du Nord et se retrouve actuellement au Canada, au travers des actions et des discours du gouvernement en vigueur.

Mais le Canada n'a pas le monopole de l'influence et des modèles puisque la ville de Vienne se distingue également comme précurseur du mouvement depuis la fin des années 90. Une telle influence dénote complètement des habituelles modèles des grandes villes développées puisque les capitales de l'Europe de l'Est ne sont pas très souvent citées en ce qui concerne les « bonnes pratiques urbaines ». Vienne serait pourtant « la ville offrant la meilleure qualité de vie au monde » d'après l'étude du cabinet Mercer[12]. La pays est cité comme étant un « îlot progressiste » dans l'océan conservateur des pays l'entourant, bien que les dernières élections de 2016 ont traduit une montée de l'extrême droite. Néanmoins, la ville de Vienne en elle-même reste gouvernée par le SPÖ, parti de centre-gauche. Les questions de l'habitat social, de l'accès à la culture ou au partage de l'espace public sont traités depuis bien longtemps au sein de cette ville qui ne peux pas prétendre à beaucoup de concurrents en Europe.

9. Theda Skocpol, Protecting Soldiers and Mothers. The political origins of social policy in the United States, Harvard University Press, 1995
10. l'association féminine la plus active des États-Unis à la fin du xixe siècle
11. journal anarchiste se présentant lui-même comme un « mensuel dédié aux sciences sociales et à la littérature » et édité par Emma Goldman de 1906 à août 1917
12. 20ème enquête internationale Mercer 2018 sur la qualité de vie

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Des ensembles d'habitat social construits par quatre femmes architectes, où tout a été pensé afin de limiter les prédisposition « genrées » de l'espace, font figures d'exemples dans la conception inclusive de la ville et de son habitat : Les Frauen Werk Stadt. Ces expérimentations se veulent « favorables aux femmes » et aux exigences de leur vie quotidienne. Une multitude d'espaces partagés occupent le cœur des projets, allées, jeux, jardins et chaque appartement dispose de larges ouvertures vers l'extérieur et de balcons imposant permettant de casser la séparation nette entre espace public et espace privé. L'ensemble de ces mesures semblent encourager les échanges entre voisins, les rencontres, la vie collective. L'aménagement intérieur s'adapte aux différentes phases de la vie mais également aux différentes façons de vivre, loin du cliché asservissant de la famille nucléaire. Depuis ces projets « pilotes » construits à la fin des années 90, une cinquantaine de projets de développements urbains sensibles au genre ont vu le jour, un chiffre important qui fait de Vienne une ville à la pointe sur ce sujet. L'attention portée au sujet du genre ne s'arrête pas à l'habitat puisque des mesures concernant l'usage des cimetières (principalement utilisés par des femmes d'après les études menées), l'éclairage public, l'éducation (au sein des garderies et écoles primaires) ou tout simplement la signalétique ont été prises. La question de la concurrence métropolitaine n'est pas à oublier non plus, en se positionnant en Europe comme l'une des seules villes à expérimenter cette attention au genre, Vienne se distingue et devient une référence internationale prise en exemple par les plus grandes villes, telles que Paris ou Berlin.

Influences locales

Si l'influence des modèles internationaux, la mise en concurrence entre métropoles et la possibilité d'appliquer des outils préexistants est un facteur non négligeable pour la mise en place de ces modèles d'urbanisme nouveaux, l'échelle locale est un facteur à ne pas oublier. Lucile Biarotte observe que la présence de féministes en lutte et d'association influentes permet de faire pression sur les pouvoirs publics[13]. De même, la présence de féministes au sein

13. Biarrotte Lucile. Féminismes et aménagement : influences et ambiguïtés. La diffusion internationale d'initiatives d'urbanisme dédiées à l'émancipation des femmes . In: Les Annales de la recherche urbaine, N°112, 2017. Le genre urbain.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Frauen Werk Stadt I - Photo prise par Genre et ville

Frauen Werk Stadt - Aménagements flexibles

Signalétique dans les transports en commun à Vienne

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENTS SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

même des lieux de décision et de pouvoir (comme ce fut le cas pour Louisette à Nantes au service de l'égalité femme-homme) permet la mise en place de ces nouveaux outils. La présence des féministes à cette échelle pousse souvent à la formation des techniciens, des fonctionnaires et des élus à ces questions féministes, ce qui n'est pas rien et permet de rendre, une municipalité par exemple, plus perméable à ces nouvelles initiatives et plus encline à tester de nouveaux outils. Le soutien de la société civile est décisive. Que des féministes faisant parti des associations influentes prennent part aux décisions permet un meilleur travail avec les habitantes. Par ailleurs, impliquer directement des habitantes par des mesures participatives s'avère particulièrement efficace et intéressant pour trouver des réponses concrètes aux besoins et aux problématiques de nos villes.

Sachant cela, il n'est pas étonnant de voir Nantes, depuis quelques années se positionner dans ces nouvelles politiques égalitaires au sein de la ville. Directement influencée par le modèle canadien, mais surtout par les mesures récentes prises par la ville de Paris[14], la ville connait déjà une vraie effervescence en terme d'associations féministes, très nombreuses et assez anciennes pour la plupart. Jean-Marc Ayrault lors de son arrivé à la tête de la municipalité est l'un des premiers maires de Nantes à avoir travaillé directement avec des féministes, et le choix de Louisette Guibert comme chargée de l'égalité femme-homme ne s'est certainement pas fait par hasard. Cette dernière a œuvré pour les femmes toute sa vie et distribua de nombreuses subventions aux récentes associations locales. Depuis maintenant 2 ans, le conseil de l'égalité femme-homme poursuit les efforts déjà amorcés pour la mixité à Nantes et a fait le choix d'utiliser les outils les plus connus pour mettre en œuvre un « urbanisme féministe » : Les marches sensibles et la participation citoyenne aux débats sur le sujet. Tous les ingrédients sont là pour réussir la recette de la ville partagée et « non sexiste »

14. Notamment au travers du projet de réaménagement des grandes places parisiennes, en exigeant une intégration des préoccupations d'égalité au genre dans les projets.

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Intégrer la participation dans nos villes

Afin de pouvoir appliquer ces nouvelles logiques dans nos villes, l'outil principal utilisé est la participation. Aujourd'hui, et d'après l'étude de Lucile Biarotte, deux modèles de « fabrication des villes prenant en compte les discriminations dû au genre » semblent connaître un certain engouement :

- Le gendermainstreaming d'une part, qui repose sur une réflexion non-sexiste à toutes les étapes de la mise en œuvre d'une politique publique pour mieux prendre en compte les expériences sociales des femmes. Cela se fait par l'insertion de la question de l'inégalité de façon transversale appuyé par des statistiques se basant sur la pratique de la ville. Cela repose sur l'éducation de tous ceux participant à la fabrique de la ville.

- Le genderplanning qui repose sur la prise en compte des diversités de pratiques de nos villes, en lien avec le genre et la division sexuée du travail. Cela se fonde souvent sur la réalisation d'études ou d'actions ciblées sur et pour les femmes (discrimination positive, marche exploratoire réservée aux femmes, conseils locaux, transports ségrégués, actes forts et symboliques).

C'est souvent le genderplanning qui est privilégié dans nos villes, tout simplement car intégrer le genre de façon transversale comme dans le cas du gendermainstreaming n'est pas « directement » visible. La question de la médiatisation et de la visibilité de ce que veulent mettre en œuvre nos villes reste au cœur des préoccupations, ne l'oublions pas. Ce qui est fait par les politiques publiques doit donc être visible, ce type d'action est habituel finalement et plutôt courant[15], il peut faire preuve d'une publicité explicite directe. De plus, le gendermainstreaming bouleverse plus profondément les modes de gouvernances et de fabrication de l'espace public habituels, ce qui n'est pas souvent le souhait des municipalités. Un exemple assez simple et plutôt parlant peut-être évoqué concernant la cause LGBTQI+ à Nantes.

15. Biarrotte Lucile. Féminismes et aménagement : influences et ambiguïtés. La diffusion internationale d'initiatives d'urbanisme dédiées à l'émancipation des femmes . In: Les Annales de la recherche urbaine, N°112, 2017. Le genre urbain.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

A Nantes, escaliers rue Beaurepaire

A Paris, dans le quartier du Marais

A Orlando aux Etats-unis

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS À DROIT D'AUTEUR

Les récentes peintures réalisées sur les marches de la ville arborant le drapeau de l'égalité est un acte fort et très relayé. L'avoir fait peu de temps avant la « marche des fiertés » est assez fort puisque la publicité s'est faite d'elle-même, la plupart des participants à la marche se prenant en photo en face des escaliers. Ce type d'action (peindre un espace aux couleurs du drapeau LGBTQI+ pour montrer son soutien) est assez récurrent et déjà expérimenté dans beaucoup de villes, c'est une recette qui a déjà fait ses preuves. Cependant, en discutant lors de cette marche avec quelques militants pour la cause, certains décrivaient cette action comme étant uniquement symbolique et peu concrète contre les violences subies au quotidien. L'action médiatique et politique est malgré tout réussie puisque Nantes envoi un message positif de tolérance à l'ensemble de ses concitoyens.

Finalement, les mesures prises en générale par les villes se positionnent principalement sur un temps court et cherchent des réponses rapides en prenant en compte les témoignages des habitantes lors des réunions publiques ou des marches sensibles, en appliquant des recettes qui ont déjà fait leur preuves au sein de projets « pilotes ». Malheureusement donc, rares sont les programmes d'urbanisme actuellement mis en place qui remettent réellement en question les valeurs fondamentales de la pratique de l'aménagement urbain[16]. L'intérêt pour les villes reste malheureusement une participation visible permettant des actions concrètes et rapides sur des lieux peu accessibles aux femmes (Le square Daviais par exemple) plutôt qu'une participation dont les impacts physiques sont moins visibles au premier abord mais qui permettent un travail de fond avec les utilisateurs de l'espace public mais également avec ceux le dessinant et le construisant.

Former ceux qui font la ville

Dès 1995 Patrick Snyder théorise sur l'aménagement de l'espace public et son accessiblité pour les femmes. Il met en avant 4 façons « féministes » d'influencer l'aménagement de nos villes :

16. Snyder M.G. (1995), « Feminist theory and planning theory : Lessons from feminist epistemologies » Berkeley Planning Journal, 10, pp 91-106

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

1. Féminiser le profession (en cours en France, Greed 2000)
2. Inclure l'analyse du genre dans les formations (Rare en Fance, courant en Amérique du nord)
3. Repousser les limites inhérentes à la raison planificatrice
4. Appliquer les remises en question théoriques à la pratiques là ou les inégalités de genre sont les plus importantes : culture de l'expertise et participation citoyenne[17].

Pour l'instant, la plupart des programmes d'urbanisme se concentrent sur des outils de balisage et de sécurisation de l'espace public ou d' «empowerment» des femmes. Selon Snyder toujours il n'y a donc pas de réelle remise en question des valeurs fondamentales de la pratique de l'urbanisme. Les modes de fabrication confortables et habituels ne sont pas bousculés, la commande reste et la construction garde ses modes de fonctionnement habituels sans jamais remettre en question cette habitude de fonctionnement. Par exemple, la dichotomie habituelle entre espace privé et espace public reste encore présente alors même que de nombreuses féministes ont établis que c'est en parti cette séparation radicale qui entretient les différences genrées dans l'espace public. Alors même qu'on pousse les femmes a utiliser de façon plus importante l'espace public, on ne questionne pas les hommes quant à leur place au sein du foyer familial[18]. Cette différenciation fondamentale est l'une des plus prégnantes dans l'influence du patriarcat sur l'urbanisation de nos jours.[19]

Même si le constat de Lucile Biarotte est en parti de dire que les nouvelles mesures concernant l'égalité des genre sont encore partielles et trop superficielles, il est tout de même important de souligner les initiatives portées par quelques projets, notamment à Nantes. Lors d'une première consultation sur le quartier Nantes Nord pour le projet PasSaGEs, Genre et ville avait fait une intervention avait fait un travail très important de récolte de témoignages et d'entretiens à l'aide de l'espace Simone

17. Snyder M.G. (1995), « Feminist theory and planning theory : Lessons from feminist epistemologies » Berkeley Planning Journal, 10, pp 91-106
18. DI MEO, Guy. 2011. Les murs invisibles : femme, genre et géographie sociale. Recherches, Paris : Armand Collin. p.7
19. Greed C. (1994) Women and Planning : Creating Gendered Realities, London/New York, Routledege

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS A LA PROPRIETE

de Beauvoir. Les techniciens et les acteurs institutionnels ont été formés aux diverses questions concernant le genre et l'inégalité d'accès à l'espace public. Même si Chris Blache, membre du réseau Genre et ville avoue dans quelques interview la difficulté à mettre en œuvre ces formations et à être compris, essayer de sensibiliser non seulement les habitants du quartier mais également ceux s'en occupant est un premier pas de géant qui permet déjà d'entrevoir une autre façon de faire l'espace public et la ville. La théorie de Snyder ne s'arrête pas juste au simple fait de répondre par la sécurité et le balisage aux soucis rencontrés par les femmes mais va plus loin et tentent de donner à tout le monde une culture des inégalités genrés dans l'espace public, chose dont encore peu de personnes ont conscience. Bien que ce programme n'ait aujourd'hui que peu de retours et n'ait pas réellement été médiatisé, il faut souligner cette initiative qui permet de faire quelques pas en avant. A l'heure d'aujourd'hui, de multiples outils ont été développés par des femmes, des aménageurs, des chercheurs pour tenter de redonner la ville aux femmes. Ces outils sont divers et naissent de différentes considérations, quelques préoccupations les lient, d'autres les éloignent fondamentalement. Mais qu'il s'agisse d'actes militants non institutionnalisés visant à reprendre physiquement l'espace public, de mesures sécuritaires pour favoriser un déplacement plus tranquille et débarrassé de ses « indésirables » ou de réflexions plus larges sur la façon de changer notre façon de gouverner et de dessiner l'espace public, tous ces outils changent nos villes petit à petit. La place des femmes dans l'espace public n'est pas une préoccupation récente pour tout le monde, mais les actes concrets sur nos villes et nos espaces publics le sont. A l'heure où l'on décrit la ville comme un objet dessiné et régit par le capitalisme, quand est-il de la place de ces nouvelles considérations sociales. Entre influences des utopies féministes, nouvel intérêt pour les questions sociales et les nouveaux labels de « villes inclusives », quels seront les espaces urbains de demain ?

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Wagon réservé aux femmes - Japon

3

Vers une autre forme de villes

Manifester entre femmes dans la rue pour essayer de se réapproprier l'espace qu'elles n'ont pas, baliser des espaces sécurisés pour que celles-ci se sentent à l'aise ou organiser des marches pour recueillir leurs opinions sur l'espace public, sont autant de moyens différents de donner l'espace aux femmes, à un instant précis. Cet espace est pris ou est cédé, mais cela reste toujours partiel ou éphémère. Les manifestations ne durent pas toujours, le « balisage » ne couvre pas toute la ville.

Cependant, toutes ces petites actions ne sont pas anodines et engendrent progressivement un changement dans nos villes traditionnelles. Le chemin est long et les revendications des femmes pour plus de droits et de partage ne date pas d'hier. Face à une voie qui semble souvent sans issus, quelques féministes ont imaginé la ville faite par les femmes et pour les femmes, une vraie ville qui n'attend plus que les politiques ou que l'opinion publique ouvre les yeux. L'influence d'utopies féministes de toutes époques fait encore battre le cœur des femmes engagées, des utopies qui font tant envie et qui en leur sein permettent de pousser les « murs invisibles »[1], cette société si acceptée par tous et qu'il est parfois difficile de remettre en question. Les écrits offrent un nouveau panorama, d'autres façons d'imaginer la vie et l'habitat qui ne tomberont certainement pas dans l'oubli puisque, loin de vouloir ou de pouvoir réaliser ces utopies, beaucoup de femmes

1. DI MEO, Guy. 2011. Les murs invisibles : femme, genre et géographie sociale. Recherches, Paris : Armand Collin. p.7

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

s'en sont emparées, comme cheval de bataille, comme idéal merveilleux permettant d'imaginer un autre quotidien et de sortir des carcans du patriarcat. Entre communautés des femmes ou application concrète de ces idéaux à des espaces physiques par le biais de l'architecture, la ville faite par les femmes pour les femmes est un idéal de plus en plus d'actualité dont les exemples sont peu à peu valorisés. Entre les problématiques reposant sur les logements sociaux, l'habitat pour les femmes seules et/ou âgées, ces « utopies » réalisées prennent du sens dans les considérations urbaines actuelles et sont autant de perspectives à considérer pour le futur de nos villes.

La forme de l'espace urbain, son dessin et ses usages sont en partie déterminés par les actes militants, mais ceux-ci ne sont pas imperméables et les mouvements politiques comme le monde de la recherche se rencontrent et plusieurs acteurs portent ces casquettes simultanément. Les mouvements féministes parviennent peu à peu à toucher l'opinion publique et le monde de la recherche par ces acteurs aux rôles multiples. Les échanges se produisant entre les milieux font progresser la lutte dans tous les strates de la société. Ces logiques locales sont essentielles mais elles sont bien faibles sans l'influence de logiques internationales et européennes. L'attrait récent pour « la ville inclusive », mettant en avant toutes les nouvelles considérations sociales au sein de nos villes n'est certainement pas étranger au récent engouement autour de la question du genre. Qu'est ce que la ville inclusive ? Est-ce réellement « la ville XXIème siècle » ? Et à quoi ressemblerait cette ville où « tout le monde » pourrait s'exprimer et où toutes les minorités et les oppressions seraient représentées ?

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

La ville faite par et pour les femmes

« Vénérées, excellentes et honorables princesses de France et de tous pays, et vous dames, damoiselles, femmes de toutes conditions, vous qui avez aimé, qui aimez et qui aimerez la vertu et la sagesse, vous qui êtes mortes, vous qui vivez encore et vous qui viendrez à l'avenir, réjouissez vous toutes et soyez heureuses de notre nouvelle Cité [...] refuge d'honneur aux murailles hautes et fortifiées, qui vous servira de citadelle jusqu'à la fin de temps. »
Christine de Pizan
La cité des dames, 1405

De l'utopie...

En tant qu'étudiants en architecture nous avons tous en tête des utopies bien connues ayant quelque peu « révolutionné » la façon de concevoir l'habitat. Pour n'en citer qu'une et pas la plus méconnue, on peut se référer au Phalanstère de Charles Fourier[1] qui proposait pour la première fois une conception de l'habitat collectif pour les ouvriers. Un espace tourné autour du partage, de l'apprentissage et de la vie en collectivité. Bien que cette utopie puisse être décriée, elle n'en reste pas moins influente pour l'ensemble de l'histoire de l'architecture. Cette utopie est en fait une idée, un concept qui n'a pas nécessairement vue le jour directement mais qui a durablement influencé le monde de l'architecture et les constructions concrètes.

> *« L'utopie permet de rêver des renversements sociaux, des modes de fonctionnement, des relations humaines, et ce faisant, elle contribut à les construire. [...] Comme l'utopie sert à dessiner un ordre social idéal, l'architecture sert à inscrire dans l'espace un ensemble de valeurs, d'idéaux, de relations entre les humaines. »*[2]

1. D'après certains penseurs, Charles Fourier serait d'ailleurs l'inventeur du mot « féminisme »
2. DRAPEAU Léone, 2016. Songes de sorcières : Féminismes - Utopies - Spatialités. Mémoire de fin d'études en Architecture, Université Libre de Bruxelles La Cambre - Horta

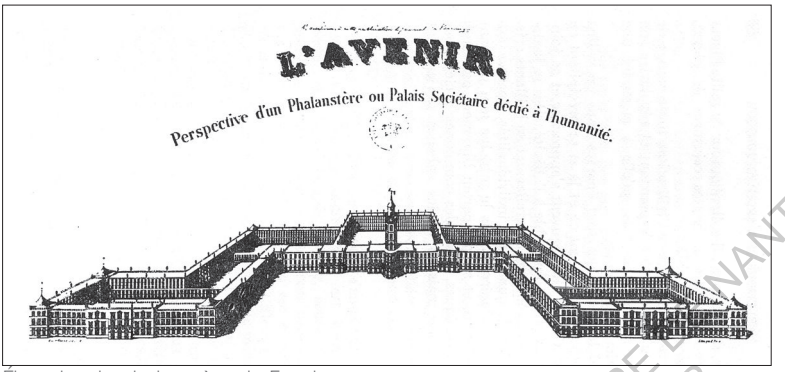
ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENTS SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Rêver un refuge

Une des utopies féministes les plus connues est celle de Christine de Pizan. Cette femme, devenue veuve à 26 ans qui écrit dès 1405 un récit qui reste mythique aujourd'hui « la cité des dames ». Entre rêverie utopique et manifeste féministe, Christine imagine une autre vie, une autre cité où la domination masculine n'existerait pas. Dans cette histoire, l'auteure se place comme héroïne principale du récit, elle bâtit de ses propres mains une cité où les femmes vivraient en harmonie, libérées de la tutelle masculine quasi obligatoire à l'époque. Il était difficilement concevable de ne pas être sous l'autorité de son père ou de son mari, devenir veuve était parfois considéré comme une aubaine pour les femmes. Pour la construction de cette cité fortifiée imaginaire, chaque pierre représente la vie d'une héroïne du passé. Cette ville se construit physiquement mais également mentalement puisque c'est la force et les rêves des femmes du passé qui permet de la bâtir. Afin de pouvoir construire son monde idéal, il faut d'abord que celui-ci ait été imaginé, voilà pourquoi l'ensemble de la construction se base sur les luttes menées par les femmes du passé. La cité de Christine est une sorte d'espace non-mixte, ouvert uniquement aux femmes, il est protégé par d'immenses murs infranchissables afin que personne ne puisse y pénétrer sans autorisation. Cette ville merveilleuse permet de venir en aide et d'accueillir les femmes en son sein, mais elle leur permet surtout d'apprendre ensemble une culture des femmes, à apprendre des notions d'égalité entre les sexes. Le moment de la construction de la cité est à la fois concret et matériel mais elle se lie profondément à la construction mentale des lieux. L'espace choisi est grand, fort, infranchissable, éternel pour ne jamais perdre ce qui a été construit ensemble, entre femmes.

Une seconde utopie plus récente, écrite par Monique Wittig, membre du MLF a profondément influencé la construction de l'idéologie féministe. « Les Guérillères », écrit en 1969 décrit un espace où les femmes vivent exclusivement entre elles, cette histoire renverse totalement les constructions sociales actuelles. Chaque femme vivant dans ce lieu utopique choisi son propre habitat aux formes, aménagements et organisations peu habituelles.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS A LE DROIT D'AUTEUR



Ébauche du phalanstère de Fourier

La cité des dames - Christine De Pizan - 1405

La bataille des amazones - W. Tischbein

ECOLE NATIONALE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUS DROIT D'AUTEUR

Remettre en question les modes d'habiter classique

Dans cette même utopie, une part importante est accordée à la description de l'habitat. Chaque femme intégrant la communauté des Guerrillières est invitée à choisir son logement : Cela peut-être une bulle ou une alvéole, en fonction de son désir de vivre en collectivité ou non. Le choix est possible et laisse penser aux écrits de Virgina Woolf sur «la chambre à soi» qui a beaucoup influencé les féministes dans leur quête d'indépendance vis à vis de leur rôle de mère et d'épouse. La remise en question de l'habitat traditionnel est également portée par une troisième utopie : Herland de Charlotte Perkins Gilman, écrit en 1915. Ce récit prend la forme d'un carnet de voyage rédigé par deux hommes découvrant un pays habité exclusivement par des femmes. Peu à peu, charmés par le mode de vie de ces dernières, il se convertissent à leurs coutumes. Dans cette utopie, chaque femme possède son propre domicile mais celui ci ne contient qu'une chambre, une salle d'eau et une pièce pour recevoir des amis. Les cuisines sont toutes collectives et tenues par celles qui le désirent. Chaque femme travaille pour le bien de la communauté, l'ouvrage croisant ainsi utopie communiste, humaniste et féministe.

Un sujet central est alors remis en question : la place de la sphère publique et de la sphère privée et leurs croisements. Ces deux sphères pourtant si diamétralement opposées dans notre société actuelles se rencontrent en permanence au cœur de cette utopie. Le but est alors de remettre en question le fondement patriarcal de cette conception de l'espace pour réellement s'émanciper, faire sortir les femmes des cages de l'espace privé. Ces femmes ne veulent plus être greffées aux rôles de mères ou d'épouses. Cette nouvelle forme d'habiter, couchée sur le papier, est largement inspirée des cités jardins du XXème siècle, idéal philanthropique de l'habitat populaire. L'espace « public » s'insère donc dans l'espace « privé », les moments de réunion et de partage se faisant au sein d'espace partagés mi public-mi privés, reléguant les tâches originellement asservissantes des femmes à des tâches partagées et émancipatrices. Ces mythes peu à peu forgent eux aussi des envies, des désirs, des engagements. Ils créent un matrimoine qui inspire les féministes.

Toutes ces idées permettent de sortir de la réalité parfois

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

sordide de beaucoup de femmes. Cantonnées à l'espace privé, cellule de vie unique où tout est développé pour l'individu, le seul partage autorisé est avec l'enfant. La mère doit tout lui donner et lui accorder tout son temps. Ces utopies permettent, un instant, d'exploser ce cadre contraint. Sandra Huning explicite la nécessité de remettre en question l'organisation spatiale actuelle qui oppose espace privé et espace public :

> *« Des spécialistes féministes de l'urbanisme critiquent depuis les années 1970 les structures spatiales fordistes incompatibles avec le quotidien et les besoins de la plupart des femmes : la séparation des fonctions urbaines de production et de reproduction (entreprises dans les centres-villes et les zones industrielles, logements dans les banlieues) a compliqué la tâche des femmes et des mères désireuses de concilier ces aspects de leur vie. »*[3]

Fabriquer son utopie

L'utopie finalement, c'est avant tout essayer d'imaginer un monde meilleur, essayer de réfléchir à d'autres solutions pour notre quotidien. La définition du mot utopie la décrit comme « une conception ou un projet qui paraît irréalisable ». Pourtant, penser ces utopies, en faire un souhait profond, un idéal, permet de faire avancer dans un sens, une direction. Peut-être que l'objectif final de vie en communauté et de partage de nos ville ne sera jamais parfaitement atteint, mais l'objectif est principalement de migrer, ensemble, vers cet idéal.

Une utopie n'est pas nécessairement encrée dans un livre, elle peut encore se construire aujourd'hui et s'enrichir des nouvelles préoccupations, des nouveaux sujets de débats. Lors de mon entretien avec Anne nous avions eu l'occasion de parler des « feminist camp », moment intéressant et assez essentiel dans les vies des féministes engagées dans les grandes associations nationales. Le principe de ces grandes réunion est de se réunir entre femmes, dans un lieu, pendant plusieurs jours. Toutes ces femmes venant de partout en France vivent en communauté

3. Sandra Huning, traduit par Alice Delarbre, « Intégrer le genre à la planification urbaine », Métropolitiques, 8 avril 2013. URL : http://www.metropolitiques.eu/Integrer-le-genre-a-la.html.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Feminist Camp - Osez le féminismes

pendant ces quelques jours et organisent leurs journées autour de débats de fond sur le sens du féminisme et tout ce que cela peut sous entendre. Anne m'explique l'importance que ça a pu avoir dans son engagement.

« Je sentais que j'avais une vraie envie de m'engager et j'avais l'impression de ne pas avoir d'idées. Je sentais que si un jour je prenais position, ça serait forcément pour cette cause-là. Et un jour j'ai parlé avec une amie qui avait déjà fait partie d'OLF[4] mais à ses origines, en 2008, c'était vraiment le tout début. On a décidé d'aller à un feminist camp qui était organisé à Paris par l'asso nationale. Donc là ça a été la grosse claque pour moi, j'étais pas autant féministe dans ma manière de penser encore. J'étais intéressée mais tellement novice. Il y avait beaucoup de choses que j'avais envie de rejeter tellement ça m'a paru bouleversant. C'était vraiment une claque émotionnelle aussi quoi. Et après j'ai mis au moins 6-7 mois à me remettre de ça, à m'approprier ces idées, à comprendre ce qui avait été dit. »[5]

Ces moments réel, entre femmes dans un lieu précis pour imaginer le monde de demain et d'aujourd'hui ne permet pas de construire physiquement la ville, certes, mais cela permet, à l'instar des utopies, de construire des ambitions, des envies et

4. Osez le féminisme
5. Propos recueillis lors d'un entretien réalisé avec Jeanne le 22 Octobre 2018

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

une direction vers laquelle tendre ensemble. L'utopie pose tout de même la question de la présence des hommes et de la mixité puisque le concept de ces utopies se base bien souvent sur le principe de la sororité. La sororité est la solidarité entre femmes, et cela est très souvent prôné par les groupes féministes, c'est une sorte d'entre-aide, de bienveillance mutuelle. Aujourd'hui les organismes féministes existent en marge des institutions (souvent dirigées par des hommes) au sein même des mouvements militants, ces organismes sont exclus au sein des mouvements progressistes. Donc beaucoup de groupes non-mixtes se forment, assez spontanément. On peut se questionner quant à l'impact plus globalisant de ces utopies qui finalement, touchent surtout des féministes et se construisent entre elles pour faire avancer le mouvement. Peut-on et doit-on ouvrir ces rêves à d'autres ? N'est-ce pas comme cela que l'on pourrait influencer plus globalement le fonctionnement de la société ? Le débat est ouvert bien entendu. Dans le cas précis des « feminist camp », les invitation à l'événement précisent bien qu'il s'agit d'un moment pour « se former entre militantes »[6] plus que d'un moment de formation globale des personnes ne connaissant pas du tout le féminisme. Ces moments peuvent donc être plutôt considérés comme des temps de « renforcement » du mouvement, entre féministes engagées, sans avoir à faire de la pédagogie sur le sens du féminisme et sans avoir à expliquer les oppressions vécus par les femmes au quotidien. Cette mission est menée par les associations, de façon ponctuelles dans leurs actions publiques à d'autres moments. Les espaces entre femmes sont le moyen d'entretenir la lutte.

Afin de mieux comprendre comment se forment les utopies féministes, Léone Drapeau dresse trois catégories qui semblent les fédérer :

1 : Processus plutôt qu'objet, on ne se limite pas à la construction d'un espace.
2 : Relations plutôt que hiérarchie
3 : Réappropriation plutôt que rupture (prise de pouvoir sur l'espace, occupation, renversement...)[7]

6. Indiqué sur l'inviation officielle au féminist camp d'Osez le féminisme du 8 et 9 décembre 2018
7. DRAPEAU Léone, 2016. Songes de sorcières : Féminismes - Utopies - Spatialités. Mé-

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Dans les années 60

« Un mari c'est quand même quelqu'un qui restera toujours au près de moi. Qui ne fera pas marcher le ménage puisque c'est quand même le rôle de la femme mais qui aura quand même une grande partie dans ma vie. [...]
Il doit faire son travail et moi je trouve que dès qu'il a fini ceci il doit rentrer à la maison et ne plus rien faire. Ce n'est pas son rôle de s'occuper du ménage et des enfants. Il doit trouver le ménage fait, le repas tout prêt trouver un foyer calme. [...]
Le mariage pour moi c'est une façon de devenir plus libre. »
Me plonger dans ce petit reportage sur le mariage datant de 1964 m'a permis de restituer ces utopies féministes et les premières luttes dans un contexte. Un contexte encore très conservateur pouvant expliquer le désir voir le besoin de changer de société.

Ces trois principes fondateurs se retrouvent dans plusieurs formes de constructions concrètes misent en place par des femmes, pour les femmes, preuve que ces utopies peuvent laisser leur trace dans le monde « réel ».

... Au cas concret

Vivre en communauté

La ville, l'espace, la maison sont des choses concrètes, sur lesquelles on peut agir plus simplement que sur la société toute entière. Voilà pourquoi tant d'utopies lient des considérations profondément sociétales à des conceptions d'espaces. Par ces constructions, les femmes viennent remettre en question tous les rapports de domination présents au sein de l'espace privé mais également de l'espace public. Plusieurs communautés de femmes, réelles cette fois-ci et sur un long terme ont pu voir le jour. Ces communautés tentent de détruire la conception même de ce qu'est l'espace privé pour se défaire ainsi des chaines du patriarcat. Les cahiers du GRIF[8] relaie le témoignage de trois femmes qui ont décidé de vivre ensemble dans les années 70, Marie, Tejja et Anne. Elles nous expliquent la façon dont

moire de fin d'études en Architecture, Université Libre de Bruxelles La Cambre - Horta
2. Une communauté de femmes : Maria, Tejja, Anne. In: Les Cahiers du GRIF, n°23-24, 1978. Où en sont les féministes ? pp. 101-107.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
TOUTES REPRODUCTIONS SONT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

elles vivent et dont elles décident de détourner les modes d'habiter traditionnels :

« On veut une maison qui fonctionne, qui vie, en dehors de leur (les hommes) permission [...] Si l'on vit ensemble, si nous sommes organisées pour ne pas être enfermées seules dans un appartement avec une machine à laver pour soi toute seule, avec une cuisine et une salle de bain pour soi toute seule, un fils ou une fille pour soi, c'est parce que nous voulons combattre, nous voulons essayer de répondre de façon concrète à l'organisation du quotidien qui est déterminée par le système capitaliste »

Le rapport essentialiste de la mère à l'enfant est lui aussi remis en question. Les femmes élèvent ensemble leurs enfants, brisant ainsi cette filiation étroite et mystifiée. Chacun est défini par ses propres besoins, ses propres sentiments et la vie de la communauté mais pas par les liens mère-fils/filles.

Les enfants vont très bien. Ils n'ont pas peur de leurs situation. Ils savent qui est leur père, qui est leur mère. Mais ce qui est fondamental, c'est qu'ils ont des rapports indépendants avec beaucoup d'adultes, ils ne sont pas dominés par leur filiation étroite mère-enfant. Il ont des rapports avec d'autres femmes, ils peuvent nous comparer... ce qui atténue assez fort notre rôle de mère. Ils peuvent nous démystifier.

Les relations amoureuses et intimes sont elles aussi questionnées. Il n'est plus question de se mettre en « ménage » et de vivre en fonction de l'autre mais plutôt de vivre avec l'autre. La présence de « l'autre » ne domine pas, elle ne détermine pas la vie en commun.

« La communauté de femmes est une contestation de la famille triangulaire. Mais pour qu'elle devienne une alternative, il faut que les femmes qui en font partie se sentent bien dans leur peau, dans leurs rapports entre elles mais aussi dans leur rapport à l'extérieur et qu'elles dépassent la marginalité ».

Ces initiatives de femmes naissant d'un besoin de sortir des cadres établis est un exemple parmi tant d'autres de réponses concrètes et durables pour sortir les femmes de relations de dominations habituelles. Vivre en communauté, entre femmes

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Béguinage

Le mouvement des béguine est né au XIIIème siècle. Il était composé de femmes désirant renoncer à leur puissance monétaire et se consacrer aux bonnes œuvres, ce sont bien souvent des veuves ou des femmes refusant le mariage. Les Béguinages, lieux où elles vivent entre-elles se situent souvent dans les villes où elles ont un certain pouvoir physique et politique. Le mouvement est semi-religieux. Les femmes qui y adhèrent demeurent laïques et ne formulent pas de vœux. Leur émancipation par rapport au reste du monde est assurée par leurs missions sociales et pédagogiques mais aussi par leur travail manuel. Elles peuvent ainsi gagner de l'argent pour la communauté.

C'est une des premières fois à cette époque que des femmes peuvent socialement exister sans être épouse ou mère. Ce mouvement a été un des précurseurs des mouvements féministes. Il en existe toujours aujourd'hui.

sans avoir à subir la domination masculine dans l'espace privé en plus de celle déjà vécu dans l'espace public est un premier moyen de se libérer de la « condition de femme ». Au delà des initiatives individuelles, des mouvements de vie en communauté sont nés déjà très tôt dans l'histoire.

Au fil de mes lectures je suis tombée sur un mouvement que j'ai assez peu creusé au départ: Les béguinages. Dans un premier temps, ces communautés de femmes décidant de vivre ensemble me paraissait nécessairement basées sur la religion et il est vrai que je n'avais pas envie de creuser plus profondément la question des communautés religieuses. Cependant, c'est en feuilletant le mémoire de fin d'étude en architecture d'Apolline Vranken concernant les béguinages et l'architecture féministe que je me suis aperçue de la richesse de ce mouvement qui est finalement laïque. Existant depuis plusieurs siècles, plusieurs historiens considèrent que les béguinages étaient des précurseurs des communautés féministes. De plus en plus de néo-béguinages font leur apparition, particulièrement en Belgique et en Allemagne (Notamment à Louvain et Courtrai) depuis ces dernières années. Les néo-béguinages peuvent être des béguinages anciens réhabilités ou de nouvelles constructions de béguinages contemporains (comme

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Older women co-housing - Banlieue de Londres

Béguinage de Essen en Allemagne

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AUX DROITS D'AUTEUR

à Essen). Ils remettent au goût du jour ces espaces où toutes les femmes étaient les bienvenues, où elles étaient libres contrairement aux espaces domestiques habituels. Ces néo-béguinages sont par ailleurs souvent revitalisés par des féministes engagées[9]. Dans le même esprit, des maisons communautaires autogérées et souvent habitées par des femmes âgées se développent un peu partout : Les « babayagas ». Chaque femme possède son petit espace mais participe à la vie de la communauté, les frais dédiés aux soignants sont partagés ce qui représente une façon intéressante de vieillir entre femmes.

A Nantes, des initiatives de vie entre femmes, d'accueil et d'hébergement de femmes en difficultés ont été expérimentées, des espaces qui étaient à l'époque géré par des militantes engagées contre les violences faites aux femmes. Aujourd'hui, je ne crois pas que de tels espaces existent encore, du moins, pas sous la tutelle d'une association. Louisette Guibert avait évoqué avec nostalgie, cette époque où elle et ses copines s'occupaient de leur maison, rue de la boucherie :

> *On avait créé et on habitait une maison des femmes, entre nous sans subventions. C'était même pas une association. A l'époque on avait un taudis rue de la Boucherie à Nantes et c'est marrant vu qu'on s'occupait des femmes battus… C'était intéressant. Mais on avait pas du tout d'association. On était des filles organisées mais juste comme ça…*

Toutes ces expérimentations concrètes, prenant souvent la forme de l'habité ne sont pas sans rappeler toutes les utopies développées autour du féminisme. Que ce soit par la simple recherche d'un espace à soi ou par la volonté affichée de s'inspirer de la mythologie féministe, ces actes changent des choses réelles pour les femmes qui les vivent. Ces initiatives ne cherchent pas juste à construire un lieu pour les femmes, mais développent une pensée féministe tout autour de ces espaces. Les relations hiérarchiques sont remises en question et les modes traditionnels d'habiter sont réadaptés pour les vrais besoins et les vraies envies des femmes.

Il serait incomplet de ne pas évoquer dans ce mémoire

9. BOUCHER, Paul. Béguinage et maison Babayaga : l'habitat participatif pour séniors (6 mars 2016)

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ce que les féministes ont apporté à l'architecture. Même si le métier d'architecte et de concepteur d'espaces n'est accessible aux femmes que depuis peu de temps, ces dernières ont pour beaucoup contribué à faire évoluer la façon de dessiner nos espaces en les décloisonnant de leurs dispositions traditionnelles.

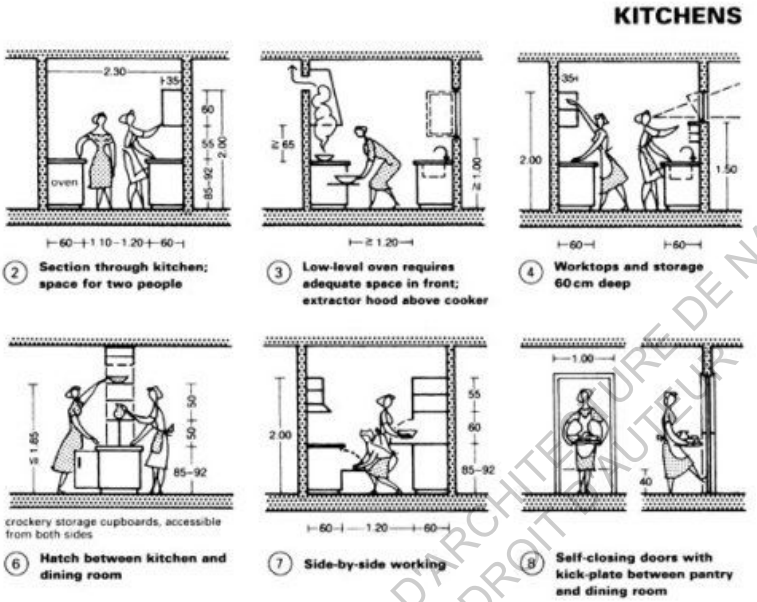
Féministes et architectes

L'architecture, à l'instar du reste de la société reste encore aujourd'hui un milieu misogyne et sexiste. Bien que la profession se « féminise » de plus en plus et qu'aujourd'hui plus de la moitié des étudiants en école d'architecture soient des femmes, sur le nombre total d'architectes inscrit à l'ordre, 25% seulement étaient des femmes (en 2013). L'égalité salariale semble inexistante dans la profession puisque selon le site de l'ordre des architectes, les hommes inscrits à l'ordre gagnent littéralement deux fois plus que les femmes inscrites à l'ordre. L'exemple de Denise Scott Brown est assez criant puisque qu'elle dirige une agence avec son célèbre mari, Robert Venturi. Elle témoigne du choix que font les éditeurs, les journalistes et les partenaires de travail de favoriser le nom de son mari plutôt que le sien (souvent complètement effacé)[10]. De mon expérience personnelle, je dois admettre ne connaitre que peu de femmes architectes, la plus connue à mes yeux étant très certainement Zaha Hadid dont la critique virulente de mes collègues étudiants me laisse toujours me questionner sur l'origine de la haine que le plupart ont à son égard : Sexisme ou critique de son architecture ? Quoi qu'il en soit, les femmes architectes ne sont pas beaucoup abordées au cours de notre cursus, tout simplement car il est plus difficile pour une femme de devenir une « star architecte » que pour un homme, il est d'ailleurs plus difficile de devenir une « architecte » tout court.

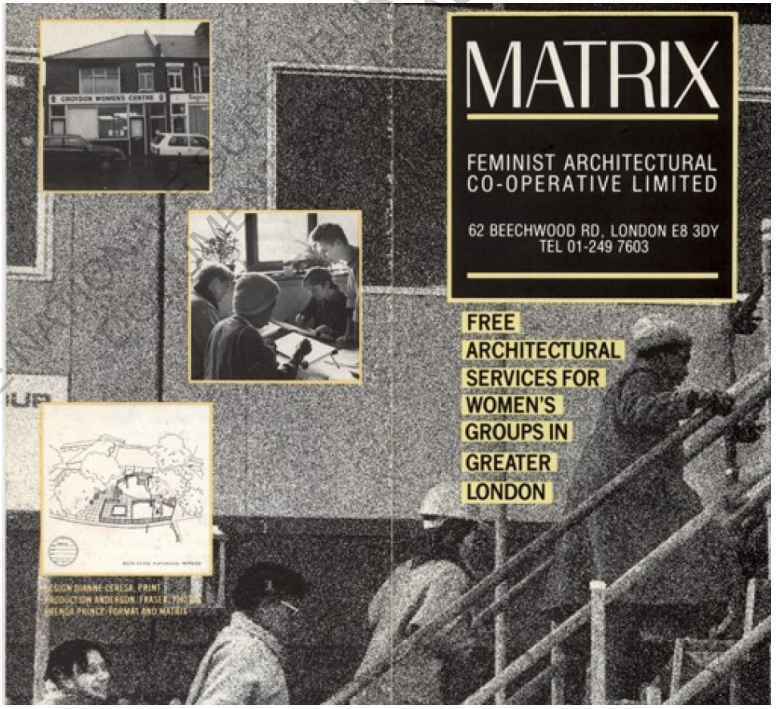
« L'Architecte » est encore cette figure ayant sa « patte » et sa façon de faire. C'est un personnage imposant à la fois chef d'entreprise et artiste. Denise Scott Brown considère qu'il faut changer cette façon de faire l'architecture, faire tomber le « star système » pour qu'enfin l'architecture se pose de vraies question ssociales et cesse d'aduler les « hommes architectes », symboles

10. Didelon Valéry, SCOTT BROWN Denise. Automne 2012. Ce que les femmes font à l'architecture - Sexisme et star system en architecture (1975), in Criticat n°10

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



Extrait du Neufert : Les cuisines



Affiche du Matrix : feminist architectural co-operative

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
TOUS DROITS RÉSERVÉS AU DROIT D'AUTEUR

tout puissants des « faiseurs » de villes. L'exemple du Corbusier et plus particulièrement de son Neufert (encore mythique aujourd'hui) est assez parlant. Toutes dimensions sont faites à partir du gabarit d'un homme, grand et fort. Tout le mobilier et les espaces sont dessinés à partir de la taille de cet homme parfait. Tous les espaces ? Non, la cuisine reste encore et toujours le seul espace dans lequel Le Corbusier ne représentera pas son « homme idéal », étrangement il fera le choix de dessiner une femme dans cet espace (seule femme que l'on verra dans tout l'ouvrage, soit dit en passant). Thierry Paquot dans sa conférence sur la ville sexiste, que nous aborderons plus en détail dans le suite de ce mémoire, situe l'apparition des premières architectes femmes au XXème siècle (en France). Ces femmes dessinaient alors plutôt des cuisines, du mobilier, de la décoration. Il est d'ailleurs encore aujourd'hui assez régulier, lorsque je dis à des inconnus que j'étudie l'architecture, que l'on me demande : « Architecte... d'intérieur ? ». Ce constat est partagé avec la plupart des mes amies étudiantes. Les femmes puisque socialement considérées comme plus sensibles à la décoration qu'au dimensionnement des poutres semblent destinées à dessiner des intérieurs.

Pourtant, les femmes architectes, même au XXème siècle ne dessinaient pas toutes des cuisines. On peut citer entre autres l'exemple d'Eileen Gray, architecte et designer anglaise qui imagina une villa en 1926 dans laquelle chaque habitant est poussé à se sentir libre et indépendant. Les espaces de vie sont flexibles et n'ont rien à voir avec l'organisation traditionnelle des maisons familiales. Sa conception ne s'arrête par à des données « essentialistes ». D'autres agences, dont le Matrix Feminist Design Co-opérative, décide de construire des espaces dédiés aux femmes, comme son projet de centre éducatif où les femmes étaient invitées à participer à la conception. Nous avons déjà évoqué l'exemple viennois plus tôt, où quatre femmes architectes ont dessiné des ensembles de logements sociaux où les plans traditionnels sont abandonnés. Pour aller encore plus loin, on peut également citer le travail de l'architecte Dolores Hayden qui en 2005 re-imagine complètement l'organisation de nos quartiers d'habitation périurbains si liés à la notion de famille traditionnelle[11]. Heyden considère que ces espaces

11. Hayden D., 2005, « What Would a Nonsexist City Be Like ? Speculations on Housing, Urban Design, and Human Work », in Fainstein S. S., Servon L. J. (ed.), Gender and Plan-

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

incarnent une sorte de motif « discriminatoire » uniquement adapté à un type de famille, celui socialement autorisé. Ce modèle, de petite maison individuelle est reproduit à l'infini dans toutes les villes du monde. Elle décide alors de casser ces codes et propose le réaménagement de 13 maisons individuelles en espace de vie communautaire organisés autour d'espaces partagés.

L'arrivée des femmes architectes dans le monde de la conception est un moment important, un moment charnière qui permet aussi de remettre en question la façon traditionnelle, patriarcale et sexiste que nous avons de faire nos villes et nos espaces. Bien que toutes les femmes ne soient pas féministes ni déconstruites vis à vis des rapports de domination actuels, il n'en reste pas moins fondamental de féminiser la profession. Finalement ce n'est qu'en interrogeant l'espace privé et son rapport à l'espace public que nous pourrons réfléchir à un espace public partagé. Il faut casser les rapports de domination dans toutes les couches de la société et se conscientiser à tous les niveaux. Une toute nouvelle unité d'enseignement de Master vient d'ailleurs d'apparaître au sein de l'école d'architecture de Nantes : « Ce que l'architecture fait au genre », dirigé par Stephanie Bouysse Mesnage. Un premier pas très positif pour conscientiser les futurs concepteurs de nos villes.

Peu à peu le féminisme commence à toucher une part de la société et le monde de l'architecture n'est pas épargné. Les exemples de cette influence, qu'ils soient contemporains ou bien plus récents permettent d'entrevoir quelques changements dans nos villes. Cependant, bien que toutes les actions individuelles soient louables, elles n'explique pas à elle seules la façon dont le féminisme peut changer nos villes. Ces actes individuelles s'inscrive dans une logique plus large qui implique à la fois des enjeux politiques, des enjeux sociaux plus globaux, de nouveaux sujets de recherche, ce grand processus permettant peu à peu de passer de l'individuel au sociétal.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ning. A Reader, New Brunswick, NJ, London, Rutgers University Press, pp. 47-64.

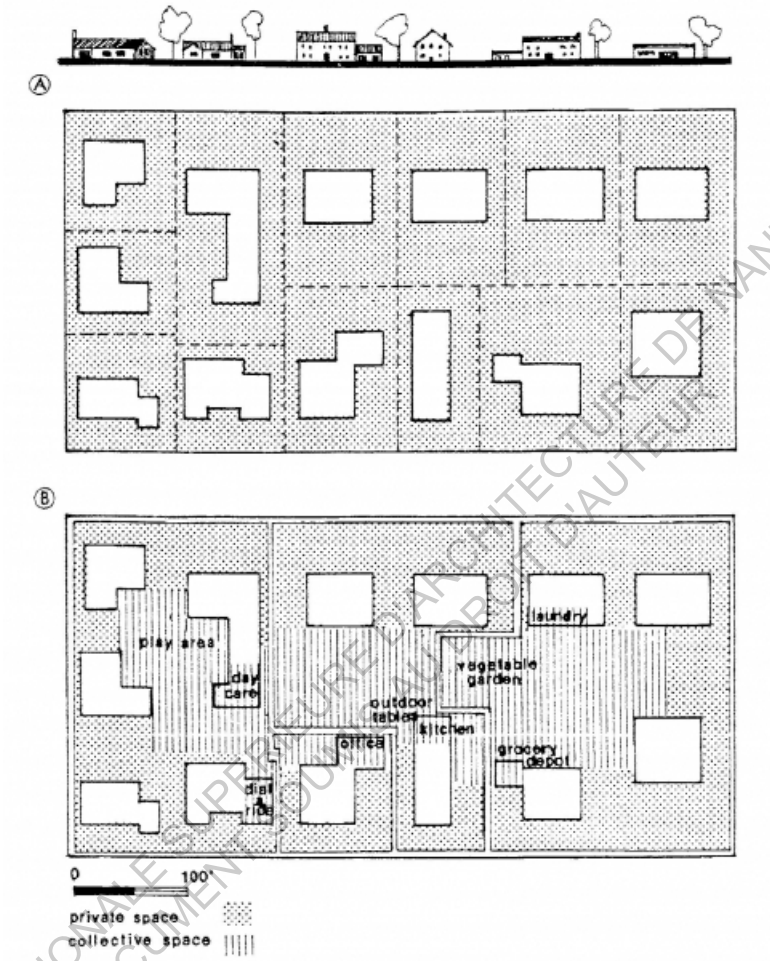


Schéma de Dolorès Heyden dans son projet de réaménagement des suburbs en espaces communautaires

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Faire la ville par le genre ou intégrer le genre dans la ville

« Simultanément, les mobilisations et productions intellectuelles féministes et queer doivent continuer non seulement à nourrir la pratique urbanistique et à contester les normes et les représentations de genre collectives telles qu'elles ont été naturalisées, mais aussi à développer des modèles d'urbanisme capables d'intégrer des perspectives déconstructionnistes plus complexes dans le travail des institutions de planification urbaine. »
Intégrer le genre à la planification urbaine
Sandra Huning

La ville faite par le genre

« Féminister[1] » la loi

L'apport des écrits et des utopies féministes a été important peu importe l'époque où ceux-ci ont été rédigés. Ces écrits ne sont pas restés uniquement théoriques puisque certains groupes tentent de créer leurs propres communautés et leurs propres espaces. On peut cependant se questionner quant à la marge de manœuvre politique des mouvements féministes et de l'institutionnalisation de leurs convictions, au delà des actions individuelles. Pour certains, l'unique moyen concret de faire changer la société et de le faire par le biais des lois, il semble alors nécessaire de faire entendre la voix de ceux que l'on n'entend pas (ou que l'on ne veut pas entendre) pour qu'ils puissent avoir une réelle influence sur l'ensemble de la société. Actuellement, l'objectif de toutes les associations féministes n'est pas nécessairement la création de nouvelles lois et d'un cadre

1. Ce mot existe bien : « Rendre féministe »

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

légal mais est surtout de conscientiser l'ensemble de la société sur une cause importante. Passer par l'institution représente un biais indispensable pour la plupart d'entre elles.

Au fil de son histoire, le féminisme a réussi à influencer durablement les politiques publiques. Sandrine Dauphin docteure en science politique résume très bien ce lien historique entre état et militantisme dans un article sur le sujet. Elle analyse les processus de création et de mutation du « féminisme d'état ». En France, c'est sous l'influence des groupes de féministes constitués dans les années 60 que les premières structures institutionnelles dédiées au droit des femmes se créent. C'était à l'époque un organe consultatif : Le comité d'étude et de liaison des problèmes du travail féminin. Ce comité est né d'une forte influence militante mais également de la nécessité économique du travail des femmes dans la société, l'état avait donc tout à y gagner. En 1974 se créé le secrétariat d'état à la condition féminine sous Giscard d'Estaing puis le ministère de la condition féminine en 1978. Mais ces deux instances sont très peu reconnues et appréciées que ce soit du côté de l'institution que du côté des militantes. Plus tard, Mitterrand intègre les revendications des femmes dans son programme politique et Yvette Roudy, socialiste proche des féministes devient ministre du droit des femmes. Ses actions sont plutôt soutenues par les femmes puisqu'une « vraie féministe » engagée fait alors partie du gouvernement. Dans les années 80, les revendications féministes perdent un peu de terrain, la crise en fait un sujet de second plan pour le gouvernement. Depuis 2000 cependant nous connaissons un retour important des idées égalitaires. Les mouvements féministes semblent avoir impacté les choix des gouvernements successifs et leur composition. Cependant, on peut le voir avec l'exemple d'Yvette Roudy, séparer « institution » et « militantisme » en deux entités radicalement opposées n'est pas réaliste. J'ai mis un certain temps à comprendre comment pouvait interagir les milieux militants, associatifs, institutionnels et le monde de la recherche. Même si je n'ai pas encore toutes les clés de compréhension, il me semble nécessaire de ne pas voir ces entités comme « fermées ». La plupart des acteurs de l'un des milieux se retrouve dans un autre. La plupart des chercheurs s'intéressant au sujet sont eux aussi des militants féministes et plusieurs militants associatifs sont également engagés en politiques. C'est le cas de Louisette qui après avoir été une figure phare du mouvement féministe nantais a été approchée

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT DE L'AUTEUR

Historique du droit des femmes

1850 : Loi Falloux, création obligatoire d'écoles de filles dans les communes d'au moins 800 habitants.

1944 : Droit de vote et d'éligibilité pour les femmes

1965 : Loi Neuwirth, autorisation de la contraception

1975 : Loi Veil, autorisation de l'interruption volontaire de grossesse.

2000 : Première loi pour la parité en politique

2010 : Création de l'ordonnance de protection des victimes de violences au sein des couples, création du délit harcèlement moral dans le couple

2012 : Loi du 6 Août relative au harcèlement sexuel

2014 : Loi du 4 Août pour l'égalité réelle entre les femmes et les hommes.

2018 : Projet de loi contre le harcèlement de rue

par Jean-Marc Ayrault désirant une « caution féministe » pour sa candidature à la mairie de Nantes en 1989.

> *Donc j'ai été contactée par Jean-Marc Ayrault pour aller sur sa liste mais en tant que personne « qualifiée ». Quand tu rentres en tant que personne qualifiée, t'es assimilée au PS donc t'as aucune autonomie. Je lui ai dit oui, mais moi je rentre au titre des alternatifs. Donc comme on était deux élus homme et femme c'est comme ça que je suis arrivée élue, si tu veux. J'ai beaucoup milité sur les quartiers Nantes-Nord. Et puis c'était l'occasion de faire enfin bouger les choses. Je trouve que même si le PS était totalement dominant, j'ai réussi quand même à faire entendre notre petite voix*[2]

Les milieux se rencontrent et se mélangent et c'est finalement les influences mutuelles et progressives qui permettent peu à peu la vulgarisation et la diffusion de ces causes. Comme expliqué plus tôt, différents critères sont nécessaires au développement de politiques égalitaires au sein de nos villes et cela dépend de l'échelle locale comme de l'échelle internationale ou européenne. Alors que d'un côté des programmes européens ou de l'ONU encouragent la mise en

2. Propos recueillis lors d'un entretien réalisé avec Louisette Guibert le 26 Octobre 2018

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

place de politiques de la ville plus égalitaires, d'un autre côté, la place et l'influence des associations féministes locales est un vrai critère de développement de ces politiques. Elles influencent, donnent leurs avis, montrent leurs désaccords et parfois, comme Louisette, rentrent en politique.

A ce moment là, en 2001, j'ai réussi à faire un catalogue des associations de femmes, à développer des outils. On a réussi quand même à soutenir des associations de femmes qui font des choses intéressantes mais qui n'avaient pas assez de subventions, qui n'arrivaient pas à s'organiser [...] Un combat qu'on a gagné c'est le combat des « mademoiselle ». Quand je suis arrivée en 2001, quand on faisait les mariages on disait « mademoiselle machin » et « monsieur truc ». Ça c'était une véritable bataille qu'on a eu à la ville de Nantes, c'est qu'on supprime très vite le mademoiselle. Je disais, si vous dites « mondemoiseau » je veux bien dire « mademoiselle » mais il y aucune raison quand les filles sont pucelles qu'on les appelle comme ça. Surtout quand tu mariais quelqu'une de 40/50 ans ou des gens qui vivaient ensemble depuis des années. C'est des batailles symboliques mais c'est important. C'est comme la bataille des noms de rue. Je suis très pour l'écriture inclusive aussi. Jean-Marc Ayrault au début des messages il mettait « aux élus ». La première fois que j'ai reçu ça en 2001 j'ai répondu « cela ne me concerne donc pas. » Il plein de choses qui ont avancé comme ça à la mairie de Nantes doucement mais surement.[3]

Ces mesures, mêmes si elles peuvent paraître minimes sont tout de même des petits pas, des petites avancées vers plus d'égalité. Finalement, même si dans ce mémoire j'ai tendance à évoquer des groupes uniformes de personnes pour parler de « l'institution », « les militantes », les « chercheurs », en réalité tout peut-être relativement nuancé, puisque c'est bien les échanges entres ces groupes qui font avancer la cause. La clé pour faire avancer l'égalité et la conscientisation au sein de nos villes serait-elle de faire changer le système de l'intérieur ? Le système semble

3. Ibid

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Thierry Paquot

La conférence de Thierry Paquot menée le 10 Octobre 2018 au sujet de « la ville sexiste » fut un moment intéressant pour mon mémoire. Je suis sortie de cette conférence complètement exaspérée par les propos que je venais d'entendre, sentiment partagé par la plupart des féministes que je connais. Cependant, en discutant avec des étudiants de l'école d'architecture présents ce soir là, la plupart d'entre eux ont apprécié l'intervention. Un vrai décalage se fait alors sentir. Cet homme, visiblement sans grande connaissance «du terrain» féministe a théorisé pendant deux heures sur des concepts spatiaux parlant beaucoup aux étudiants et leur offrant une perspective de lecture. Cependant, cette lecture n'en restait pas moins sexiste et décalée de toute réalité militante.

changer pour plus d'égalité lorsque des féministes peuvent faire entendre leur voix, entrer dans les grandes instances qu'elles soient politiques et dans le monde de la recherche.

« Théoriser » la ville et influencer sa construction

Un moment de terrain assez intéressant m'a notamment permis de me questionner autour du monde de la recherche et des personnes influentes dans ce milieu. Lors de sa conférence de 10 Octobre 2018 à Nantes, Thierry Paquot a fait une conférence sur la ville sexiste qui a attiré beaucoup de monde et a fait beaucoup réagir.

> *« J'avais un ami qui s'appelait Ivan Illich qui a écrit un livre qui a été beaucoup discuté par les féministes à son époque qui s'appelle « le genre vernaculaire » [...] Sa théorie c'est que c'est le capitalisme en inventant le genre économique qui a dit « les femmes peuvent piloter un avion comme un homme, ». Ivan Illich disait que l'égalité homme-femme n'était pas ce qu'il fallait rechercher. Il fallait plutôt rechercher quelque chose qui était dans le respect des différences. C'est une autre façon de voir les choses. On est trop habitué à l'égalité à mon avis. Vous voyez, si on paye plus une femme, on va féminiser totalement l'emploi et donc il n'y aura plus d'hommes. [...]*

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS À DROIT D'AUTEUR

Je sais que c'est un sujet de débat, mais peut-être que l'égalité n'est pas la meilleure porte d'entrée pour essayer d'imaginer une société juste, décente, digne. Peut-être qu'il nous faut penser des différenciations et que c'est pas grave si jamais une femme est pas pilote de mirage et bombarde des ennemis... Pourquoi c'est pas une femme finalement qui a lancé une bombe sur les boches ? Moi je pense que c'est pas possible. La femme ne peut pas produire la mort, puisqu'elle produit la vie. [...] Au XXème il y a même une approche féministe de l'architecture. Tout à coup, on se préoccupe du mobilier, de la cuisine, des chambres à coucher, de l'ambiance de la maison, des à côté de la maison parce qu'il faut que les femmes aient ce lien avec la nature. Et ça forcément, les hommes spontanément ne réfléchissaient pas en ces termes[4]

Suite à la conférence de Thierry Paquot et suite aux échanges que j'ai pu avoir les différentes féministes présentes, j'ai fait un bilan (subjectif et basé sur mon affect à cet instant) de ce que cette conférence avait pu représenter pour les spectateurs, qu'ils soient futurs architectes, féministes ou les deux :

Je dois bien admettre être plutôt outrée par sa conception du féminisme et la façon dont il présente l'apport des femmes dans la pratique. Son regard « d'homme » et de « philosophe » sur le sujet prouve bien une chose : Il est lui même enfermé dans une conception patriarcale de l'espace. Si les premières femmes architectes étaient cantonnées au dessin des cuisines et de la décoration ce n'est certainement pas « par féminisme » mais bien car ce devait être les seuls espaces qu'on leur attribuait, dans leur emploi mais également dans leur quotidien de femme. L'intervention de cet homme symbolise quelque chose de très fort pour moi, la salle était comble, une bonne vingtaine de personnes n'a pas pu rentrer en raison de la trop grande affluence, presque toutes les associations féministes étaient présentes ainsi que bon nombre de professeurs et d'étudiants de l'école d'architecture. Tout ça pour écouter un homme ayant une conception du « féminisme » n'ayant rien à voir avec ce que défendent les féministes présentes,

4. Propos recueillis lors de la conférence de Thierry Paquot « En finir avec la ville sexiste » le 10 Octobre

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS A LA LOI DU DROIT D'AUTEUR

soutenant une conception essentialiste des hommes et des femmes soutenir que ceux-ci ne peuvent naturellement pas faire la même chose et n'ont donc naturellement pas les mêmes pratiques de l'architecture et de la ville. Le comble je dirai, c'est peut-être le fait que la moitié de la salle présente avait certainement plus de choses importantes à dire sur le féminisme et sur la pratique des villes que lui, mais qu'aucune de ces femmes n'arrivera à influencer à ce point une salle à moitié rempli de futurs architectes.

Finalement, la violence qu'à pu représenter cette conférence pour la plupart des associations féministes présentes est explicable. Deux milieux à cet instant se sont rencontrées. En sortant de la salle, j'ai eu l'occasion de croiser Laurent Devisme, celui-ci se disait étonné par le fait que la salle soit comble. Habituellement les conférences de Thierry Paquot attirent principalement un public d'étudiants ou de chercheurs. La conférence n'a cette fois-ci pas été organisée par une institution académique mais par une association féministe : Ciné-femme. Toutes les associations féministes se sont donc retrouvées dans la salle, à écouter un homme qui habituellement ne parle pas souvent directement aux personnes concernées par les sujets qu'il développe. Le monde de la recherche et du militantisme se sont alors rencontrés à ce moment là, laissant apparaître un fort décalage entre vécu et théorie. Les étudiants présents, même ci ces derniers peuvent se dire féministes, ne sont pas nécessairement dans l'action militante, sur le terrain, et sont certainement plus habitués à ce mode de communication : la conférence ou le colloque.

Le monde de la recherche et le monde du militantisme ne sont pas opposés. Mais ce que révèle ce moment de terrain, c'est le décalage entre les théories sur un sujet, porté par un homme ne le connaissant visiblement que de part ses lectures et de l'autre côté le terrain et le vécu. De plus en plus de femmes et d'hommes féministes et engagés s'intéressent et creusent le sujet du sexisme, du genre et de la ville et je dois admettre avoir lu une grande majorité d'écrits produits par des femmes. Malgré tout l'un des seuls chercheurs évoqué par la ville de Nantes dans son bilan du conseil de l'égalité femme-homme est Yves Raibaud (alors que beaucoup de femmes travaillent sur le sujet en France) et l'une des conférences les plus attractives sur les sujet du genre était portée par Thierry Paquot. Les théories et les écrits de Thierry Paquot

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

File d'attente devant le cinématographe, avant la conférence de Thierry Paquot

sont influents dans le monde de la recherche mais également dans le monde de l'architecture et de l'urbanisme, ils sont régulièrement cités comme références et participent donc implicitement à la fabrication de nos villes. Le fait qu'un tel discours puisse être porté comme représentatif de la situation des femmes dans l'espace public et comme une réflexion fondée sur le sujet risque, j'en ai bien peur, d'accentuer la conception essentialiste du genre plus que d'aller dans le sens de l'émancipation. Une question est néanmoins très importante à soulever : Pourquoi est-ce que Thierry Paquot s'est-il penché sur un tel sujet alors que visiblement, il n'est pas familier avec le monde du féminisme ? Il semblerait que le genre, devenant un sujet de plus en plus invoqué par les pouvoirs publics et s'inscrivant de plus en plus dans les projets urbains deviennent un sujet important, presque « à la mode ». Les influences internationales et locales poussant à s'intéresser à la ville « pour les femmes » touchent les pouvoirs publics mais également le monde de la recherche, qui alimente la réflexion autour de nos espaces urbains et qui alimente également la production « physique » de nos villes.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS

Échanger entre les milieux et enrichir la pratique de l'architecture

Dans un domaine comme celui du bâtiment ou de l'aménagement où ce que l'on nous demande est de « faire » la ville, de la « dessiner » et d'apporter des réponses concrètes, des questions comme celles du genre sont difficilement considérées. Chris Blache, membre de genre et ville s'était confiée au sujet du récent projet au Panthéon lors d'une interview dans Le Monde :

> *« Le critère du genre reste un caillou dans la chaussure. Parce qu'on arrive par le biais du féminisme, du genre, on n'est pas légitimes. Les collectifs nous ont proposé de nous jeter trois cacahuètes, car pour eux c'est une question qui n'a pas de raison d'être. En fait, ils ne comprennent pas, ils ne voient pas le sujet. Pour nous, féministes, c'est très frustrant. »*[5]

A propos du même projet, Marc Sereis fondateur du bureau d'études Albert & co travaillant sur le même projet avait avoué :

> *« A titre personnel je n'ai pas compris tout de suite l'enjeu de la question. [...] Pour nous, une idée se traduit par un ouvrage construit. Et j'ai du mal à faire le lien entre la place des femmes et l'espace public »*[6]

Emmanuelle Faure des « urbain.e.s », dans ce même article avait ajouté concernant la pratique de l'architecture :

> *« Les politiques publiques sont un reflet de notre société, la question de l'égalité de genre est absente dans les cursus [d'urbanisme et d'architecture], le féminisme est encore un gros mot dans la sphère publique et l'aménagement. Il faut aussi avoir des données chiffrées et qu'on y ait accès pour démontrer dans les faits ces inégalités. »*[7]

Ainsi, le travail doit se faire de toute part. Dans tous les domaines. Si l'on veut essayer de dessiner des villes adaptées, partagées et n'incarnant pas le sexisme actuel il est nécessaire que le féminisme touche tous les niveaux. Cependant, le féminisme

5. « Mieux accueillir les femmes dans l'espace public : le casse-tête des urbanistes et des chercheurs », 26 juin 2017. https://www.lemonde.fr/societe/article/2017/06/26
6. Ibid
7. Ibid

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

reste un gros mot et il est d'autant plus difficile d'agir lorsque l'on promeut l'égalité femme-homme ou que l'on se dit tout simplement féministe. « Déconstruire » le système de l'intérieur, et ce dans toutes les sphères de notre société semble être une solution. Les échanges entre féministes militantes, aménageurs, politiques, chercheurs sont essentiels pour ne pas reproduire les rapports de domination actuels. Cependant, si l'on se concentre sur notre rôle en tant qu'architecte et sur la façon dont nous pouvons faire évoluer les choses à notre échelle, cela ne semble pouvoir se faire que par le biais de l'espace. Que l'on réfléchisse à des aménagements de l'espace public pour les femmes ou à faire un autre type d'espace privé, cela revient tout de même à considérer que l'espace peut changer les usages que peuvent en faire leurs usagers. D'après Samuel Depraz (2018), le spatialisme est « une forme de déterminisme qui consiste à expliquer des faits sociaux par l'espace, c'est-à-dire par des éléments physiques et matériels », plutôt que de considérer que les faits géographiques observés sont des constructions politiques et sociales. La considération du genre dans l'aménagement de nos espaces ne doivent donc pas se faire dans l'espoir de résoudre le sexisme présent dans notre société, en « fétichisant » l'espace[8]. Une des réponses des aménageurs face aux problèmes d'insécurité dans la ville d'Aubervilliers par exemple a donné lieux à un lissage des recoins qui pouvaient faire peur. Cette grande rénovation urbaine a finalement fait fuir les pratiquants de l'espace qui est désormais complètement désert. L'espace n'est pas la solution à tout, et quand bien même ça le serait, quelle réponse spatiale serait la meilleure ? La sécurisation en effaçant les espaces faisant peur ? Créer des espaces « pour » les femmes en se basant sur des données essentialistes ? Séparer les genres ? Permettre une plus grande perméabilité entre les milieux participants à la fabrication de la ville est très certainement une bonne base pour ne pas tomber dans des réponses essentialistes et superficielles. Les réponses qui peuvent être apportées par les architectes et les urbanistes doivent être plus larges et s'inscrire dans une logique de réflexion à plusieurs échelles. Leur action permet de retranscrire physiquement les réflexions portées par plusieurs groupes et plusieurs milieux et cela est applicable pour bon nombre de causes et de questionnements sociaux.

8. Claire Hancock, L'espace ressource ou leurre : qu'est-ce que penser spatialement fait gagner, et perdre, à la réflexion sur le genre

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

« La ville inclusive »

Voir plus loin que le genre

On l'a vu, l'aménagement et la ville sont les reflets de notre société. Une société encore inégalitaire que ce soit au niveau de l'égalité femme-homme qu'à bien d'autres égards. Lors de mon entretien avec Louisette Guibert, elle m'avait demandé d'expliquer un peu plus précisément mon sujet de mémoire, ne comprenant pas nécessairement où je voulais en venir.

> *« Moi je suis d'accord pour dire que les femmes n'ont pas leur place. Mais il faut penser aussi la place des enfants, c'est quelque chose de beaucoup plus global en fait. [...] C'est surtout l'idée du partage de l'espace public qui est intéressante. Le sexisme ça entraine de fait la séparation des sexes. Donc s'il faut réfléchir, c'est plus sur le partage de l'espace public plutôt que sur la séparation. Mais il faut lier ça aussi à la place des enfants, des handicapés, des vieux… Le partage tout simplement. Les problèmes d'accessibilité ça concerne les poussettes, ça concerne les vieux, les handicapés. La ville il faut l'aborder de façon un peu plus globale. Il faut parler de la ville « inclusive ». C'est très important. Tu prends la situation des femmes mais pour moi il faut mettre ça dans un chapeau un peu plus général. »*[9]

Il est vrai que je ne m'attendais pas une telle remarque de la part d'une des féministes historiques de Nantes. J'imaginais assez naïvement que celle-ci me parlerai particulièrement du cas des femmes, sa spécialité. Néanmoins elle le précisa elle même très justement : « Je suis une femme mais ce n'est pas ce qui me définie totalement. Je suis plein d'autres choses ». Cet échange m'a permis d'ouvrir les yeux sur une question plus large : D'où vient l'intérêt pour le genre dans le nos villes et dans quel « chapeau » cette question vient se glisser ?

La place des femmes dans l'espace public permet de se questionner sur le droit à la ville. Ce concept développé en 1968 par Henri Lefebvre explicite le fait que la ville est un produit social

9. Propos recueillis lors d'un entretien réalisé avec Louisette Guibert le 26 Octobre 2018

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

qui produit et reproduit les rapport sociaux. Il déclare l'espace, produit du capitalisme comme lieu ou se joue les rapports fondamentaux et conflictuels entre dominants et dominés. Ce concept est aujourd'hui arboré et cité autant du côté des militants de tous bords que des aménageurs et politiques. Le droit à la ville pour tous, tout le temps est de plus en plus mis en avant par les municipalités dans leurs actions publiques. Le développement des nouvelles questions sociales dans nos villes ne cesse de croître et cet intérêt pour des aspects « sociaux » qui peuvent paraître assez éloignés des aspects « économiques » s'explique en parti par la peur de « l'effritement social », à la base de beaucoup de problèmes de violences et d'insécurité, faisant nécessairement baissé le possible électorat. Petit à petit, par le jeu de politiques plus globales (Europe, métropoles etc.) développant des guides de bonnes pratiques se concentrant sur certains sujets, les écrits de chercheurs et la force de certains mouvements militants, certains sujets finissent par sortir du lot et deviennent des symboles de ces nouvelles politiques sociales. La question du genre est encore nouvelle dans cette sphère et dans la prise en compte de la part des politiques publiques, mais le sujet du handicap ou de la vieillesse en ville occupent déjà depuis quelques temps les considérations politiques.

En novembre 2016, Anne Hidlago déclarait sur son twitter :

> *La ville inclusive, c'est la réponse aux défis sociaux, environnementaux et économiques du XXIe siècle*

Le concept de ville inclusive semble être l'incarnation de toutes ces nouvelles préoccupations sociales intégrées au sein des villes. La ville inclusive renvoi à des concepts de ville durable, désirable, créative, intelligente, c'est un terme qui renvoi à la richesse et surtout à la mixité[10]. Cet idéal est une sorte de moyen de trouver et de créer de bonnes pratiques développées à une échelle locale et qui se diffuseront par la suite à une échelle européenne ou dans des revues spécialisées[11]. Charles Gardou

10. Genestier, Philippe. « La mixité : mot d'ordre, vœu pieux ou simple argument ? », Espaces et sociétés, vol. 140-141, no. 1, 2010, pp. 21-35.
11. Devisme, Laurent, Marc Dumont, et Élise Roy. « Le jeu des « bonnes pratiques » dans

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

définie la société inclusive dans ses travaux comme une un moyen d'inclure les personnes vulnérables dans nos villes[12]. L'inclusion viserait à bousculer les normes et les classements traditionnels et serait un moyen de démocratiser les villes pour intégrer tous ses habitants à la sphère publique[13]. Les villes sont par ailleurs souvent définies par leur diversité d'origines, de genres, de religions etc. Si la ville inclusive devient réellement ce qui la définie, cette nouvelle forme de ville serait un véritable idéal de partage, presque une utopie.

Un label gage de qualité

Mais à quoi ressemble cette ville inclusive si parfaite ? Lorsque l'on tape les mots clefs : ville inclusive sur Google le premier site sur lequel on tombe est, sans surprise villeinclusive.com. Ce site est monté par trois organisations québécoises : Le CIRRIS (centre de recherche réadaption et intégration sociale), le PSVI (participation sociale et ville inclusive, programme de recherche) et le RIPPH (réseau international sur le processus de production du handicap). L'objectif de ce site internet est de créer un réseau, un plateforme d'innovation sociale pouvant à terme devenir une référence internationale sur les notions de conception et d'accessibilité universelles. Plusieurs projets sont présentés sur le site et ces derniers concernent principalement l'accessibilité handicapé et l'intégration des personnes âgées... Néanmoins la question du genre est évoquée dans quelques projets mais reste minoritaire. Ce site a pour objectif de « promouvoir » la ville inclusive, c'est une sorte de bibliothèque d'actions locales dans laquelle pourrait venir puiser les municipalités ou les aménageurs de villes. Mais comme on le voit en parcourant le site, le terme de « ville inclusive » reste finalement plutôt un synonyme de ville « accessible ».

Dans leur analyse de l'usage du terme « ville inclusive », Garance Clément et François Valegeas considèrent que ce terme

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

les opérations urbaines, entre normes et fabrique locale », Espaces et sociétés, vol. 131, no. 4, 2007, pp. 15-31.

12. Charles Gardou, La société inclusive, parlons-en ! Il n'y a pas de vie minuscule, Erès, coll. « Connaissances de la diversité », 2012, 170 p., ISBN : 978-2-7492-3425-0.

13. Garance Clément et François Valegeas, « De quoi la « ville inclusive » est-elle le nom ? Exploration d'unconcept émergent à partir de discours scientifiques et opérationnels », Métropoles [En ligne], 20 | 2017

Couverture du plan d'action de paris pour une économie inclusive

Expérimentation d'environnement piéton intelligent favorisant la mobilité des personnes ayant des incapacités - villeinclusive.com

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

est une sorte de label à cheval entre processus de recherches concrets et marketing urbain. Cette expression est mouvante et englobe une large diversité d'attentes comme le fait de construire moins cher en respectant la nature tout en s'inquiétant des questions sociales. Le terme inclusif est utilisé à toutes les échelles, allant au delà de l'aspect urbain : Un plan de croissance inclusive a d'ailleurs été mis en ligne par la ville de Paris traitant aussi bien de l'éducation, du marché du travail, que de l'espace urbain et de l'habitat[14]. Clément et Valegas développent une théorie intéressante : Finalement personne ne peut être « contre » la ville inclusive, tant ce terme est large et englobant. La ville inclusive ne serait donc pas un moyen de bouleverser les moyen traditionnels de faire la ville en donnant le pouvoir et la parole aux personnes ne l'ayant pas, mais plutôt un moyen de contourner les mécanismes dont les enjeux sociaux actuels de l'urbain ont été produits. Les nouvelles questions sociales représentent un enjeux fondamentale à traiter par les villes, la pressions de certains groupes d'habitants ou de militants ne faisant qu'accentuer ces exigences. Cependant, il n'existe pas de désir réel des collectivités en général de bouleverser les modes de fabrication de nos villes. Le terme de « ville inclusive » bien que prometteur risque peut-être finalement de n'être qu'un pansement, tentant de cacher les vrais problèmes et leur source : Les inégalités et le non-partage de nos villes, à toutes les échelles.

Ne pas faire « pour » une cible spécifique

La plupart des projets concernant l'accessibilité, une plus grande mixité de genre dans l'espace public ou plus d'écologie s'intègrent dans d'autres considérations. Lorsque l'on aménage en pensant aux « femmes », finalement la question du développement des espaces verts, la place de enfants ou des personnes âgées n'est jamais très loin. Dans leurs projets concernant la place du Panthéon, Emma Blanc paysagiste aux côté de Genre et ville et du collectif Etc. présentent les aménagements proposés comme non « déterminants » :

14. Guide disponible sur : www.oecd.org

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Projet MonumentalEs - Place de la Madeleine

Projet MonumentalEs - Place du Panthéon

Inauguration de la réhabilitation des places en présence d'équipe de maitrise d'oeuvre et de la maire de Paris.

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
TOUTE REPRODUCTION INTERDITE SANS L'AUTEUR

« Comme satisfaire les exigences de tout le monde dans l'espace public est impossible, il ne faut pas surdéterminer les lieux et proposer, au contraire, des formes abstraites »[15]

Dessiner, aménager pour ceux qui sont « rejetés » de la ville c'est finalement essayer d'effacer tous les critères de dominations des aménagements. Essayer de ne pas aménager que pour les hommes, que pour les valides, que pour les jeunes est un choix, une expérimentation tentée par le collectif dans ce projet au cœur de Paris... Cette construction n'était pas que physique puisqu'une vraie réflexion a été menée autour de la participation des personnes utilisant la place, dans une large variété de genre, d'origine ou d'âge. Une fois de plus, l'objectif d'une telle revitalisation de cette place mythique de la Madeleine est assez symbolique, sur une place si ancienne et si représentative des façons traditionnelles de dessiner l'espace public, vient trôner un tout nouvel aménagement symbole de nouvelles préoccupations. Ici, la question du genre se dilue dans l'aménagement, cette construction semble surtout être un prétexte pour expérimenter des aménagements inclusifs (n'excluant personne) et expérimenter un travail de déconstruction du sexisme et de sensibilisation avec les équipes travaillant sur le projet. La ville de Paris a fait le choix d'un projet qui n'est pas le « pinkwashing[16] » habituellement choisi, faire des espaces « ouvertement » dédiés aux femmes en se basant sur des données essentialistes est plus efficace en terme de communication mais ce projet des MonumentalEs s'en détache très bien. Celui-ci laisse entrevoir d'autres façons de faire la ville, moins déterminées, moins dédiées mais inclusive dans le « réel » sens du terme.

Faire avec tout le monde

D'autres réflexions sont menées depuis bien longtemps sur les façons de faire et de dessiner l'espace public, dans une conférence menée à Québec, Jérôme Glad évoque la question

15. « Penser la ville pour les femmes, l'aménager pour tous », 30 novembre 2018. https://www.lemoniteur.fr/article/penser-la-ville-pour-les-femmes-l-amenager-pour-tous.2007814.
16. Je le définie dans ce contexte comme l'usage du rose pour indiquer que l'on « fait pour les femmes ». Technique de communication fondée sur une attitude bienveillante vis-à-vis des personnes LGBT / Femmes par une entreprise ou par une entité politique, qui essaye de modifier son image et sa réputation dans un sens progressiste, tolérant et ouvert.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

des villes inclusives et appropriées par leurs habitants[17]. Il souligne la nécessité pour ces derniers d'être impliqués dans la fabrication de ces espaces. Nos villes actuelles sont selon lui lissées et standardisées, la ville est devenu un espace de transit automobile et de grands projets d'aménagements hors d'échelles. Aujourd'hui, les nouveaux grands projets urbains tentent de redonner un aspect accueillant aux villes, retravailler sur la végétation, les bords de rivières. Mais finalement redonner de la vie à des espaces passe avant tout par l'humain et pas par le pavé. Il évoque l'exemple de la ville de Berlin, épicentre hipster de l'appropriation des villes, de la ville « humaine ». Cette dernière a dû se reconstruire totalement après la guerre et face à l'ampleur du travail, les ville a laissé place à chaque petit projet habitant. Des espaces délaissés repris par des habitants devenait tout de suite un espace de vie. Il évoque notamment l'exemple très parlant d'un parc de quartier construit par les enfants eux-même. Un tel exemple de gestion de la ville par ses propres habitants laisse rêveur. Faire revivre l'espace public par des lieux alternatifs créés par les habitants eux-même est encore un idéal, qui gagne du terrain actuellement, porté par quelques collectifs et quelques associations tentant de donner la parole et surtout les « outils » de la construction aux habitants de nos villes.

« Le droit à la ville que je propose n'est pas un droit légal, mais davantage, selon l'expression de Lefebvre, un « cri et une exigence », un désir éthique et politique insistant, exprimé par des mouvements qui luttent pour résister à la néolibéralisation et pour imaginer une ville différente. »[18]

Qu'est-ce qu'une « vraie ville inclusive » ?

Au premier abord on pourrait être tenté d'y voir une ville où tout est adapté pour les personnes habituellement non représentées. Les personnes handicapées, les femmes, les enfants, les personnes agées, les personnes racisées. On pourrait facilement

17. TEDx Talks. Réinventer la ville, tous ensemble, et à moindre coût | Jérôme Glad | TEDx-Montreal. https://www.youtube.com/watch?v=fU3iSBtXKQo.
18. PURCELL Mark « Rue Descartes » Le Droit à la ville et les mouvements urbains contemporains ». . http://www.ruedescartes.org/articles/2009-1-le-droit-a-la-ville-et-les-mouvements-urbains-contemporains/.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT DE LA JEUNE DE NANTES

imaginer ces nouvelles villes « sur-sécurisées », où tout doit être accessible, plat, lisse.

Mais la ville sans aspérités et ultra sécurisée n'est-elle pas celle dans laquelle nous vivons déjà ? N'est-elle pas la ville sur-gouvernée ne remettant jamais en cause son mode de fonctionnement et son dessin et répondant aux attentes et aux besoins de ceux qui la contrôle ? Les villes correspondant actuellement aux normes de la ville « durable » sont souvent très sécurisées, on éloigne les « indésirables », on supprime les recoins « inutiles », on dégage la visibilité.

« « Pour lutter contre l'insécurité, l'espace sera plus transparent, sans recoin pour la délinquance et le trafic », a souligné Johanna Rolland. Des caméras de vidéosurveillance seront installées, une mesure chère à la maire, qui sera votée ce vendredi au conseil municipal. L'éclairage nocturne, le feuillage plus fin des arbres et les plantes de moins d'un mètre de haut auront pour objectif de rendre le secteur plus dégagé et sûr. »[19]

Mais se sent-on pour autant mieux dans ces villes là ? Rien n'est moins sur. Alors que cet espace est très certainement l'un des plus dessinés et aménagés de la ville, c'est bien les hangars à Bananes et le parc des chantiers qui étaient pointés du doigt par des groupes d'étudiants pour leur dangerosité.

« Nous avons été choqués par les derniers événements au Hangar auxquels nous avons été victimes, nous, notre famille et nos amis : passages à tabac à répétition, harcèlements de rue, enlèvements, agressions physiques et sexuelles, rackets… Ces incidents devenus notre quotidien, entachent désormais notre vie et celle de notre ville. Nous avons atteint un point où les habitants ne sortent plus sans une peur systématique ou n'osent plus sortir du tout. »[20]

L'aspect « aseptisé » de ces villes au modèle sécuritaire n'est peut-être pas gage de confort et de bien-être pour les usagers empruntant l'espace public.

19. « Le grand projet de la ville pour apaiser Commerce ». https://nantes.maville.com/actu/actudet_-le-grand-projet-de-la-ville-pour-apaiser-commerce_52716-3295214_actu.Htm.
20. « Nantes: Une pétition contre l'insécurité au Hangar à Bananes dépasse les 15.000 signatures ». https://www.20minutes.fr/nantes/2163991-20171106-nantes-petition-contre-insecurite-hangar-bananes-approche-15000-signatures.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Une autre solution que « la ville sécuritaire » pourrait être de puiser dans l'anarchie des vécus et des réponses que chacun peut donner. Donner la parole à ceux qui ne l'ont pas, quand bien même cela rend plus difficile la question de la gouvernance de nos villes peut être une vraie réponse concrète. Cette réponse interroge bien entendu notre rôle en tant qu'architecte ou urbaniste. Il ne nous faut peut-être pas faire une ville « pour les femme », une ville « pour les racisés », une ville « pour les handicapés »... Mais peut-être faut-il tout simplement réfléchir aux rapports de domination pouvant encourager le dessiner de nos espaces (sans considérer que nos espaces peuvent changer des constructions sociales beaucoup plus complexes et ancrées). Peut-être faut-il aussi réfléchir à d'autres moyen de faire la ville, interroger la commande : d'où vient la vraie demande ? Pour qui et pourquoi dessinons nous des espaces ? Tous les exemples de constructions et d'initiatives que l'on a pu observer dans ce mémoire ne créent pas uniquement un espace physique, ils essayent aussi de donner la parole aux usagers de l'espace que l'on entend habituellement peu.

Utopique ? Peut-être. Il est vrai que dans nos villes où la plupart des aménagements sont en partie dictés par un désir de rentabilité, imaginer la ville ouverte à tous par simple « bonne volonté » semble n'être qu'une douce illusion. Mais ne l'oublions pas, les utopies, même si elles ne sont pas faites pour être réalisées, porte les idées et ouvre le regard vers d'autres manières de voir la vie et dans notre cas, de faire la ville. Prenons du recul sur les modes traditionnels de faire la ville pour comprendre ce qui peut-être remis en question. L'uniformisation des villes et leur sécurisation ne semble pas être une perspective efficace pour un « droit à la ville » total et touchant à toutes les catégories de la population. Il suffit parfois d'ouvrir les yeux sur des villes moins « dessinées » par le capitalisme pour se rendre compte que les villes européennes classique et leur modèle ne sont pas universelles...

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Naples
Octobre 2017

J'ai vu peu de villes comme Naples. Si l'on se promène dans son centre, tout semble avoir été fait à échelle humaine. Certes, c'est assez habituel pour une vieille ville européenne, les petites rues, les bâtiments anciens, c'est typique, c'est touristique et ça correspond si bien à l'image que l'on peut se faire des villes italiennes. Le linge est étendu entre les immeubles, aux fenêtres, sur les balcons, l'odeur de la lessive embaume chaque coin de rue quand ce n'est pas l'odeur des restaurants qui mettent l'eau à la bouche. Les scooters traversent les petites rues à toute vitesse, ne se préoccupent pas des passants et cela ne choque que les touristes. Les vieillards sont souvent accoudés à leurs fenêtres, certains passants s'arrêtent pour discuter ou prendre un café. Des femmes installent leurs tables dans la rue et jouent aux cartes comme si elles étaient au milieu de leur salon. Des enfants jouent au foot à tous les coins de rue, dans les églises, sous les porches, sur les places majestueuses. En se baladant dans ces rues on peut entendre la radio diffusant des musiques italiennes aussi clichées que celles du Parrain. On peut presque suivre les infos à la télévision, tant les fenêtres et les portes sont grands ouvertes.

Naples, ville de plus de quatre millions d'habitants ne ressemble en rien aux autres villes « européennes » que j'ai pu visiter. La ville est loin de promouvoir une conception « inclusive », la gestion des déchets et l'écologie ne sont pas à l'ordre du jour non plus. Pourtant inclusive, elle l'est plus que n'importe quelle autre ville européenne. Une semaine après être rentrée de ce voyage si marquant, j'ai rencontré l'équipe de Genre et ville qui, elle, rentrait tout juste d'un « tour du monde » des bonnes pratiques. Elles rentraient, comme moi de Naples. Pourquoi est-ce que cette ville fascine t-elle ? Tout simplement car même si le machisme à l'italienne n'est peut-être pas un cliché, ce n'est pas le sentiment de peur qui guide nos pas quand on se balade dans la ville. Certes, la posture de touriste n'est pas la même que celle d'habitant à temps plein, mais finalement, on est jamais seul lorsque l'on se promène à Naples. Les espaces privés ne sont pas invisibles, les

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT CONSULTABLE EN LIGNE

rues sont loin d'être lisses, il y a des assises partout à condition de bien vouloir échanger avec les propriétaires des chaises, tables et bancs occupant l'espace public.
A Naples, la condition des femmes n'est certes pas meilleure qu'en France, mais l'espace public ne semble ni dédié plus aux femmes qu'aux hommes. Il n'est pas plus dédié aux jeunes qu'aux vieux. Pas plus aux adultes qu'aux enfants.

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DROIT D'AUTEUR RÉSERVÉ

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Le genre, les femmes, et c'est tout ?

Conclusion

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Que vous inspire le mot **« féminisme »** ?

« C'est comme tous les mouvements qui finissent en « isme », tout ce qui va dans l'extremisme. Le plus dangereux c'est les excés. »

« Quand on parle de féminisme, on peut penser qu'il y a un dévalorisation du point de vue masculin. »

« Ce qui peut être embêtant avec le féminisme c'est le côté radical, extrémiste, toujours aller dans les extrêmes... »

« Je me considère pas du tout comme féministe en fait, je trouve que ça fait « extrême » féministe. »

« Le féminisme je m'y suis pas trop intéressé vu que je suis un garçon. Et puis c'est vraiment pas ma génération. Tant que ça va pas trop loin ça me dérange pas. »

Micro trottoir, les effronté-e-s
https://www.youtube.com/watch?v=TE3f1SEa4Ss

Les féministes et le féminisme

Les femmes et l'espace public. Un vaste sujet encore peu creusé d'un point de vue pratique, mais qui n'attend qu'à être exploré. J'ai toujours vu le féminisme et la revendication de la place des femmes dans la vie de tous les jours comme une véritable lutte et je voyais dans ce sujet de mémoire, un moyen d'intégrer des mouvements militants, comprendre de l'intérieur comment « prendre » la ville.

Finalement que dire cette « infiltration » ? Elle ne fut pas exactement comme je l'avais imaginée. Alors que dans un premier temps je me suis rapprochée d'associations et de groupements très militants et plutôt radicaux, en accord avec ma conception du féminisme, je me suis vue orientée par la recherche d'entretiens « cadrés » vers des associations plus classiques et plus traditionnelles. J'ai pu poser un autre regard sur le féminisme. Les féministes peuvent travailler avec les institutions, les féministes peuvent agir autrement que pas le biais de la manifestation et l'occupation d'espaces public.

Cependant, Alors même que la place des femmes dans l'espaces public et dans la vie de tous les jours que ce soit autour des violences conjugales, du harcèlement au travail, dans la rue ou de l'égalité salariale commence à toucher l'opinion publique, le féminisme, lui, reste un gros mot. Le simple fait que ce type de sujet soit mis en débat dans l'espace public par des « féministes » pousse à considérer que ces questions sont extrêmes et exagérées. Le féminisme pour la plupart des gens, c'est « écraser les hommes » quoi qu'il arrive. Ce sont des femmes frustrées et, insulte courante lors des manifestations auxquelles j'ai pu participer, des « mal-baisées ». Quand ces femmes décident d'exposer sur la place publique des cas de viols, de violence ou harcèlement, quoi de plus normal que de remettre la parole « d'hystériques » en question.

Combien de fois ai-je été confrontée à l'étonnement de mes amis ou des membres de ma famille : « Quoi, tu t'es fais suivre ? », « Hein, il a dit ça ? Non, mais c'était une blague... ». Dans beaucoup d'études que j'ai pu lire pour ce mémoire, les chercheurs révèlent la « mauvaise volonté » de certaines femmes interrogées qui minimisent des agressions subies ou précisent que même si elles se font agresser régulièrement dans la rue, c'est de leur faute à elles. La remise en question perpétuelle de la parole des femmes

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS A LA LOI DU DROIT D'AUTEUR

fait son chemin, laisse des traces.

Mauvaise volonté de la part des experts ou de la part des femmes interrogées ? Certains seront tentés d'accuser les chercheurs s'intéressant au sujet, souvent féministes, voulant détourner les réponses pour coller à leurs attentes. D'autres accuseront les répondantes, leur manque de culture sur le sujet et leur manque de déconstruction. Mais toutes ces questions font état d'une chose : la difficulté d'accès au féminisme.

Un sujet difficile d'accès

J'ai moi même été confrontée à la difficulté d'accès au terrain d'enquête. Je me suis formée au féminisme grâce à des rencontres et surtout grâce à de nombreux échanges sur les réseaux sociaux avec des groupes féministes. J'ai petit à petit acquis un certain vocabulaire, j'ai déconstruit tout un tas de considérations fabriquées par mon éducation. J'ai appris à regarder mes propres privilèges, à comprendre que le fait d'être une femme était bien la seule « oppression » dont je souffre. Et je crois que sans ça, je n'aurais pas pu accéder à mon terrain de recherche, ou bien très difficilement. La remise en question et la confrontation sont quotidiennes dans ces groupes, aucune réponse « idéologique » n'est vraiment la bonne, il y a des centaines de façons d'être féministes et le chemin est parfois long avant de trouver celui qui nous correspond et un groupe de personnes en accord avec ces principes. L'accès au terrain, dans tous milieux militants, n'est pas simple. Il nécessite des prises de positions claires sur certains sujets : L'abolitionnisme, l'intersectionnalité, la transidentité, l'islam, au risque de se fermer les portes de certaines associations. Et je comprend qu'il n'est pas si facile pour la plupart des gens de comprendre les luttes féministes et de les soutenir.

L'accès au terrain d'un point de vue institutionnel n'était pas chose aisée non plus. Bien que publiant régulièrement des photos des derniers « ateliers du conseil de l'égalité femme-homme », la ville de Nantes ne précisait jamais les conditions d'accès à ces rencontres alors même que celles-ci prétendaient faire avec « les habitantes de la ville ». Une telle opacité n'est jamais bon signe. Après plusieurs courriers, j'ai fini par avoir une invitation à un événement, un an après avoir envoyé mon premier

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

mail. Comment se sentir impliqué dans cette recherche de solutions pour une ville plus partagée s'il faut faire partie d'une association bien considérée par le ville, s'il faut être chercheur ou bien étudiante pour participer à des telles rencontres ?

De même concernant les publications « scientifiques » sur le sujet. Encore peu diffusées dans le cadre de la recherche, n'espérons pas faire d'un tel sujet quelque chose d'accessible à tous. Finalement toutes ces recherches influencent beaucoup les institutions dans leur quête de la ville partagée et les actions d'associations féministes impactes également les recherches de ces chercheurs, mais dans la boucle, la question du « public » et de l'accessibilité du sujet n'est que peu abordée. Un réel paradoxe surgit alors : Les nouveaux modèles de villes inclusives proposent d'intégrer les femmes dans les processus de concertation pour faire une ville réellement adaptée à leurs besoins. La concertation est importante évidemment, mais il est primordial d'offrir une vraie déconstruction des rapports de domination avant de pouvoir espérer une participation efficace.

L'espace public est une des facettes de nos vies, mais je pense qu'il serait erroné d'espérer donner une conscience concernant les inégalités spatiales et sociales de cette façon uniquement, surtout si l'on considère que ces rapports de domination se construisent dès l'enfance, par l'éducation, par l'école.

Les invisibles de nos villes

Un des facteurs faisant que ce sujet, même au sein du milieu étudiant, architectural et urbain, ne touche pas tant que ça, c'est tout simplement l'invisibilisation des « oppressions ». Si l'on veut vraiment parler de la ville « partagée », la question du genre n'est qu'un biais parmi tant d'autres. Les personnes handicapées, les personnes racisées, les personnes âgées, les migrants, les enfants sont autant de représentations « non standards » faisant pourtant partie intégrante de nos sociétés. Le droit à la ville ne s'applique pas qu'aux personnes privilégiées, pourtant, ces questions sont souvent passées sous silence et considérées comme secondaires dans les processus d'aménagements.

Malgré tout cela, je ne peux pas laisser de côté un des événements m'ayant poussé à choisir ce sujet de mémoire. Un événement connu

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

de tous et qui a en partie lever le voile sur les violences faites aux femmes. Ce mouvement indépendant, citoyen, a permis de donner la parole à des femmes grâce au médium des réseaux sociaux : il s'agit de « Me too ». D'autres initiatives citoyennes, comme les Womenwalk, naissant d'une demande réelle, sans être portées par une quelconque association ou par l'institution connaissent un usage concert et sont plébiscités. Des communautés incroyables se créent entre femmes et leur permettent de répondre à tant de problématiques importantes telles que la vieillesse, le fait d'être une femme, parfois la précarité sans que cela soit calculé par les villes.

Pour faire bouger les choses, réfléchissons à des outils pour faire participer les femmes, oui. Mais demandons nous qui sont les femmes sollicitées, sont-elle représentatives de toutes les femmes, de toutes les couches de la société ? Et d'ailleurs ne nous arrêtons pas aux femmes, travaillons avec toutes les personnes invisibilisées dans nos villes, toutes celles qui vivent la ville autrement, différemment et cessons de faire des villes uniformes, lissées, cadrées ne répondant aux attentes que d'une infime partie de la société. Notre rôle en tant qu'architecte ou en tant que futur architecte est peut-être là. Alors qu'un nouvel enseignement sur la question du genre vient d'être instauré à l'école[1], ce sujet n'avait jamais été aussi traité. Plusieurs mémoires sur le sujet sont actuellement en cours et promettent de belles analyses, toutes différentes, de ce sujet si large et encore si peu exploré. Les regards s'ouvrent peu à peu, de plus en plus de collectifs et de groupes anti-discriminations se forment au sein des écoles d'architecture et Nantes n'est pas en reste grâce à CLAC[2]. Ces groupes sont une porte d'entrée prometteuse vers une plus grande conscientisation des rapports de domination propre à notre société et se retrouvant bien souvent également dans le monde de l'éducation. Si la question du genre doit être mise en débat dans le monde de l'architecture et de l'urbanisme, avec elle doivent suivre toutes les formes d'oppressions pour que chacun veille à ne pas les reproduire dans son comportement mais également dans ses projets.

1. BURMAH : Ce que l'architecture fait au genre. Stephanie Bouysse Mesnage
2. Collectif de lutte de architectes en colère. CLAC se veut engagé, féministe intersectionnel, en lutte contre toutes les formes d'oppression

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS A LA PROPRIETE DU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Bibliographie

Ouvrages

DRAPEAU Léone, *Songes de sorcières : Féminismes - Utopies - Spatialités*. Mémoire de fin d'études en architecture.Sous la direction de Jean-Didier Bergilez, Université Libre de Bruxelles La Cambre - Horta

ELKIN Lauren. Flâneuse. *Women walk in the city in Paris, New-York, Tokyo, Venice, and London.*
Chatto & Windus, 2016.

RAIBAUD Yves. *La ville faite par et pour les hommes*.
Belin Editeur, 2016.

ROBERT Camille, *Toutes les femmes sont d'abord ménagères. Histoire d'un combat féministe pour la reconnaissance du travail ménager*. Montréal, Éditions Somme toute, Coll. « économie politique », 2017

SOLNIT Rebecca, et Oristelle Bonis. *L'art de marcher*.
Actes Sud, 2004.

VRANKEN Apolline, *Des béguinages à l'architecture féministe*. Mémoire de fin d'étude en architecture. Sous la direction de Christine Schaut, Faculté d'Architecture ULB La Cambre-Horta, 2017

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Chapitres et articles

BASTIAT Brigitte, « Le mouvement des femmes et l'accès a l'« espace public » des années 1970 aux années 1990 : Exemples français, suisses et irlandais ». Denèfle, Sylvette. *Femmes et villes.* Tours : Presses universitaires François-Rabelais, 2004. (pp. 359-378)

BIARROTTE Lucile, « Féminismes et aménagement : influences et ambiguïtés. La diffusion internationale d'initiatives d'urbanisme dédiées à l'émancipation des femmes». *Les Annales de la recherche urbaine, N°112*, 2017. Le genre urbain (pp. 26-36)

BLEZAT Mathilde, « Riposte ! Marche de nuit et autodéfense contre les agressions sexistes », *Revue Z* n°10, 2017. (pp. 16-27)

BOGAERT Léopoldine, «Harcèlement de rue et stratégies d'évitement des jeunes femmes à Charleroi». *Partager la ville, genre et espace public en Belgique francophone*. L'Harmattan, 2018 (pp. 37-53)

DESJARDIN Camille, «Le sentiment d'insécurité des étudiantes au regard de leurs représentations». *Partager la ville, genre et espace public en Belgique francophone*. L'Harmattan, 2018. (pp. 25-37)

DEVAUX Julian, OPPENCHAIM Nicolas. «La socialisation à la mobilité n'est-elle qu'une question de genre ? L'exemple des adolescents de catégories populaires du rural et de zones urbaines sensibles» .
Les Annales de la recherche urbaine, N°112, 2017. *Le genre urbain*. (pp. 48-59)

DUSSUET Annie, « Femmes des villes : des individues ou des personnes ? ». Denèfle, Sylvette. *Femmes et villes*. Tours : Presses universitaires François-Rabelais, 2004. (pp. 359-378)

GILOW Marie, LANNOY Pierre, «L'axiété urbaine et ses espaces Expérience de femmes bruxelloises» *Les Annales de la recherche urbaine, N°112,* 2017. *Le genre urbain*. (pp. 36-48)

HANCOCK Claire, LIEBER Marylène, « Refuser le faux dilemme entre antisexisme et antiracisme. Penser la ville inclusive ». *Les*

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Annales de la recherche urbaine, N°112, 2017. *Le genre urbain*. (pp. 16-26)

KIANI Sarah, « Sandrine Dauphin, L'Etat et les droits des femmes. Des institutions au service de l'égalité ? », *Genre & Histoire*
2018

MAURIN Marine, «Femmes sans abri : vivre la ville la nuit. Représentations et pratiques». *Les Annales de la recherche urbaine, N°112*, 2017. Le genre urbain (pp. 138-150)

NICAISE Sarah, «Stigmatisation et pratiques urbaines. Une expérience partagée par des femmes homosexuelles dans les espaces publics» . *Les Annales de la recherche urbaine, N°112,* 2017. Le genre urbain (pp. 72-86)

ROUSSOS Katherine, «Rêver, c'est construire : de L'utopie littéraire au Militantisme Féministe» Denèfle, Sylvette. *Utopies féministes et expérimentations urbaines*. Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2008. (pp. 25-34)

«Une communauté de femmes : Maria, Teïja, Anne». *Les Cahiers du GRIF, n°23-24*, 1978. Où en sont les féministes ? (pp. 101-107)

Documents PDF

Editions du CIV - *Guide méthodologique des marches exploratoires. Des femmes s'engagent pour la sécruité de leur quartier*
2012

Espace Simone de Beauvoir - *Bilan projet Genre et Espace public année 1* - Réalisation du programme PasSaGEs à Nantes
2015

Mairie de Paris - *Guide référentiel genre et espace public*
2016

Nantes Passion - *Numéro 279 : Quelle place pour les femmes à Nantes ?*
2017

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Articles de journaux / Web

ALBERT Marie-Douce, « Penser la ville pour les femmes, l'aménager pour tous », Le Moniteur, 2018
https://www.lemoniteur.fr/article/penser-la-ville-pour-les-femmes-l-amenager-pour-tous.2007814

ALOUTI Feriel, «Mieux accueillir les femmes dans l'espace public : le casse-tête des urbanistes et des chercheurs», Le Monde, juin 2017
https://www.lemonde.fr/societe/article/2017/06/26/mieux-accueillir-les-femmes-dans-l-espace-public-le-casse-tete-des-urbanistes-et-des-chercheurs_5151391_3224.html

ALOUTI Feriel, «Des marches exploratoires « pour réinvestir les espaces publics occupés par les hommes », mai 2017
https://www.lemonde.fr/societe/article/2017/05/20/des-marches-exploratoires-pour-reinvestir-les-espaces-publics-occupes-par-les-hommes_5131077_3224.html

Ballast, «L'abécédaire de Christine Delphy», Ballast, septembre 2017
https://www.revue-ballast.fr/labecedaire-de-christine-delphy/?fbclid=IwAR1tbwesaJUUxBswuspUa1Y4xnAADu7-kjjlH00HKByY8y8IbFFEmf8Q_k

BOUCAULT Sarah, « Le grand projet de la ville pour apaiser Commerce », Ouest France, 2017
https://nantes.maville.com/actu/actudet_-le-grand-projet-de-la-ville-pour-apaiser-commerce_52716-3295214_actu.Htm

BRENON Frédéric, «Nantes: Une pétition contre l'insécurité au Hangar à Bananes dépasse les 15.000 signatures», 20 Minutes, novembre 2017.
https://www.20minutes.fr/nantes/2163991-20171106-nantes-petition-contre-insecurite-hangar-bananes-depasse-15000-signatures

BROUZE Emilie, «Egalité filles/garçons : et si on effaçait les terrains de foot des cours de récré ?», l'obs, février 2017
https://www.nouvelobs.com/rue89/20170214.OBS5312/egalite-filles-garcons-et-si-on-effacait-les-terrains-de-foot-des-cours-de-recre.html

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

C. C. «Les Allemandes réhabilitent les communautés de femmes», Le figaro, Octobre 2007
http://www.lefigaro.fr/international/2006/08/23/01003-20060823ARTFIG90033-les_allemandes_rehabilitent_les_communautes_de_femmes.php

CLÉMENT Garance et VALEGEAS François, « De quoi la « ville inclusive » est-elle le nom ? Exploration d'un concept émergent à partir de discours scientifiques et opérationnels », Métropoles, 2017
https://journals.openedition.org/metropoles/5469

DE HAAS Caroline, «De l'utilité de la non-mixité dans le militantisme», Médiapart, avril 2016
https://blogs.mediapart.fr/carolinedehaas/blog/210416/de-l-utilite-de-la-non-mixite-dans-le-militantisme

Féministes plurielles «Luttons ensemble malgré nos désaccords», janvier 2017
http://feministesplurielles.fr/2017/01/24/luttons-ensemble/

GERMA Marion, « La ville comme espace genré : Entretien avec Edith Maruéjouls », l'observatoire du design urbain, 2018
https://obs-urbain.fr/ville-espace-genre-entretien-edith-maruejouls/

GOURDON Jessica, «Vienne, capitale du « féminisme urbain »», Le Monde, mai 2018
https://www.lemonde.fr/smart-cities/article/2018/05/04/vienne-capitale-du-feminisme-urbain_5294204_4811534.html

HUNING Sandra, traduit par DELARBRE Alice, « Intégrer le genre à la planification urbaine », Métropolitiques, avril 2013.
https://www.metropolitiques.eu/Integrer-le-genre-a-la.html

KHOURY Stéphanie, «Harcèlement de rue: comment aborder le problème sans tomber dans le racisme ?», Slate, 2012
http://www.slate.fr/tribune/60157/harcelement-rue-racisme-sexisme

LAEMMEL Christine, «Pourquoi déteste-t-on les féministes?», Slate, mars 2018
http://www.slate.fr/societe/pourquoi-detester/pourquoi-deteste-

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

on-feministes

Lundi matin, «Nous ne viendrons plus», Lundi matin, juin 2018
https://lundi.am/Nous-ne-viendrons-plus?fbclid=IwAR08FXtAYwACIqCv0TaLMz5R_cDlpAZaCMcgoEm6L3mU_EZkqdTwNzImpjs

«Manifestation féministe à Bruxelles: sous les pavés, l'humiliation policière?», Rtbf.be, avril 2018.
https://www.rtbf.be/info/societe/detail_manifestation-feministe-a-bruxelles-sous-les-paves-l-humiliation-policiere?id=9884934

PURCELL Mark, « Le Droit à la ville et les mouvements urbains contemporains », Rue Descartes, 2009.
http://www.ruedescartes.org/articles/2009-1-le-droit-a-la-ville-et-les-mouvements-urbains-contemporains/.

Émissions radiophoniques

BIENAIMÉ Charlotte, «La révolution sera féministe, Femmes en lutte dans l'Histoire, à Carrefour et sur la ZAD» UN PODCAST À SOI (N°9), Arte radio, 2018

BIENAIMÉ Charlotte, «Papa où t'es ? Parentalité, charge mentale et travail domestique» UN PODCAST À SOI (N°4), Arte radio, 2018

KERVRAN Perrine, «La liberté ou la liberté : Contours du féminisme polonais : Les lieux du possible», LSD, LA SÉRIE DOCUMENTAIRE. France Culture, 2017

THEAULT Laurence, « France: les violences envers les prostituées s'accroissent ». RFI, 16 décembre 2017.
http://www.rfi.fr/france/20171216-france-prostitution-client-loi-2016-penalisation.

Vidéos

«Capsule 1 - Qu'est-ce que la socialisation sexiste ?», 2014
https://www.youtube.com/watch?v=YUloP-7wQYg

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

« Debout les femmes », 2018.
https://www.youtube.com/watch?v=8VCcrRY3PKU

«Debout ! Une histoire du MLF», 1999.
https://www.youtube.com/watch?v=LbifnOKlkFg&t=4257s

«Hymne du MLF», 1971.
https://www.youtube.com/watch?v=lIE9HtFv0fc

«La Ville de Nantes mobilisée contre les violences faites aux femmes», 2018
https://www.youtube.com/watch?v=XgWNzYg1XkM

«Micro trottoir, les effronté-e-s», 2015
https://www.youtube.com/watch?v=TE3f1SEa4Ss

«TEDx Talks. Réinventer la ville, tous ensemble, et à moindre coût», Jérôme Glad, 2018
https://www.youtube.com/watch?v=fU3iSBtXKQo.

Sites internet

Genre et ville
http://www.genre-et-ville.org

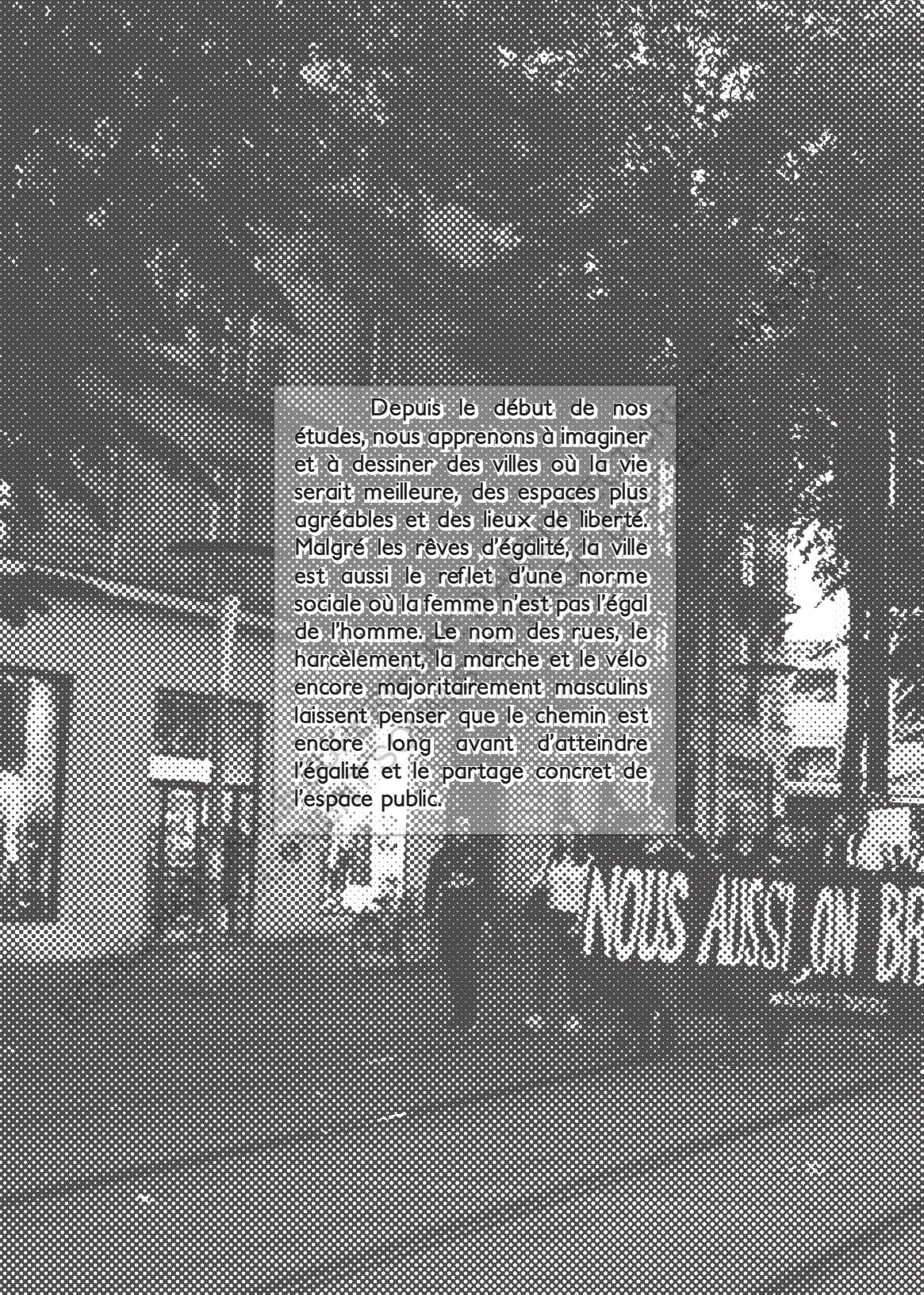
Observatoire charte européenne pour l'égalité des femmes et des hommes dans la vie locale
http://www.charter-equality.eu/exemple-de-bonnes-pratiques/a-model-city-for-gender-mainstreaming.html?lang=fr

Radicalisé.e.s sur internet
http://www.radicalisees-sur-internet.fr/

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



Depuis le début de nos études, nous apprenons à imaginer et à dessiner des villes où la vie serait meilleure, des espaces plus agréables et des lieux de liberté. Malgré les rêves d'égalité, la ville est aussi le reflet d'une norme sociale où la femme n'est pas l'égal de l'homme. Le nom des rues, le harcèlement, la marche et le vélo encore majoritairement masculins laissent penser que le chemin est encore long avant d'atteindre l'égalité et le partage concret de l'espace public.